Palat. XXXVII-18

7457

584538

JOURNAL

D'UN

VOYAGE

DE LONDRES

A LISBONNE,

PAR HENRI FIELDING,

ÉCUYER:

Auteur de l'hiſtoire de Joſeph Andrews, de Jonathan Wild, de Tom Jones, des Aventures de Roderic Random, d'Amélie, & de beaucoup d'autres livres.

On y a joint un abrégé de la vie de l'Auteur, & le Catalogue raiſonné de tous ſes Ouvrages.

Biblioteca Nazionale Palatina Napoli

A LAUSANNE,

Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.

Libraires & Imprimeurs.

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXIII.

PREFACE
DE L'ÉDITEUR.

Nous croyons ne pouvoir nous diſpenſer de faire connoître à nos Lecteurs l'Auteur du JOURNAL que nous lui préſentons ; ce que nous en dirons eſt tiré d'un Eſſai ſur ſa vie, placé à la tête de l'édition complette de ſes ouvrages *in*-8°. publiée à Londres chez Millar, en 1762, en huit volumes, dont l'éditeur eſt Mr. Arthur Murphey, connu avantageuſement dans la république des lettres, qu'il a enrichie de pluſieurs de ſes productions.

HENRI FIELDING nâquit à Sharpham-Park, dans la province de Sommerſet, près de Glaſtonbury, le 22 Avril 1707: ſon pere *Edmond Fielding* ſervit dans la guerre de la ſucceſſion ſous le duc de Marlborough, & il parvint vers la fin du regne de George I.

ou au commencement de celui de George II. au grade de lieutenant-général ; il étoit petit-fils d'un comte de Denbigh, allié du duc de Kingſton, & de pluſieurs familles illuſtres & reſpectables : ſa mere étoit fille du juge Gold, grand-pere du préſent chevalier Henri Gold, l'un des barons de l'échiquier : outre Henri, il nâquit encore de leur mariage quatre filles, ſavoir, Catherine, Urſule, Sara & Béatrix, & un ſecond fils nommé *Edmond*, qui fut officier dans la marine royale. Sara Fielding, la troiſieme des filles, s'eſt acquis un nom par les preuves qu'elle a données de ſon génie dans pluſieurs ouvrages qui ont été publiés ; d'abord par ſon roman, connu ſous le titre de *David ſimple*, & enſuite par les *lettres* des perſonnages les plus conſidérables dont il y eſt fait mention. La mere de notre Auteur étant venue à mourir, ſon pere épouſa une ſeconde femme, dont il eut ſix enfans, ſavoir, George, Jacques, Charles, Jean, Guillaume & Baſile, tous morts dans leur bas-âge, à l'exception de Jean, actuellement juge de paix de Middleſex, Surry, Eſſex & des fran-

chiſes de Weſtminſter, & honoré de la dignité de chevalier baronnet, en récompenſe de ſon zele & des ſervices qu'il a rendu à ſa patrie.

HENRI FIELDING eut pour précepteur un eccléſiaſtique, nommé *Olivier*, qui lui enſeigna les élémens de la langue latine, & qui lui ſervit enſuite de modele : on prétend que c'eſt lui qu'il a eu en vue, & qu'il a peint ſous le nom du curé Trulliber, dans ſon *Joſeph Andrews* : il fut enſuite placé au college d'Eaton, où il contracta d'étroites liaiſons avec des jeunes gens de ſon âge, que l'on a vu depuis à la tête de l'Etat : il y fit de grands progrès dans les langues grecque & latine, & il ne le quitta que pour aller à l'univerſité de Leyde en Hollande, où il ne négligea rien pour acquérir de nouvelles connoiſſances, & s'appliqua pendant près de deux ans à l'étude de la juriſprudence, au bout deſquels l'état de ſes finances & le peu de ſecours qu'il tiroit de ſa famille, l'obligerent de revenir à Londres, avant d'avoir atteint ſa vingtieme année.

Son pere, peu économe, ſe trouva

hors d'état de fournir aux dépenſes d'un fils que ſa jeuneſſe, ſa vivacité, & ſon goût trop décidé pour la diſſipation, rendoient conſidérables ; celui-ci, après nombre de traverſes, ne trouva d'autre reſſource que celle de ſa plume : en conſéquence dès l'année 1727, il ſe mit à compoſer pour le théâtre, auquel il a donné huit comédies & quinze farces ; ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'un homme naturellement gai, & qui avoit autant d'eſprit & de génie que lui, en ait ſi peu montré dans ce genre ; & quoique quelques-unes de ces productions aient eu un ſuccès momentané, il s'en manquoit beaucoup qu'elles puſſent faire préſumer que leur Auteur parviendroit un jour à nous donner *Joſeph Andrews*, *Tom Jones* & *Amélie*.

Peu après que M. FIELDING eut commencé à travailler pour le théâtre, il épouſa mademoiſelle Craddock, jeune perſonne, d'une figure aimable, née à Salisbury : ce fut à-peu-près dans le même tems que ſa mere étant venue à mourir, il lui échût une petite maiſon de campagne à Hower, dans la province de Dorſet, où il ſe retira

avec ſa femme qu'il aimoit paſſionnément; ſon revenu qui ne ſe montoit qu'à environ deux cent liv. ſterlings, joint à la dot qu'elle lui avoit apportée, qui n'excédoit pas quinze cent livres ſterlings, étoient trop modiques pour pouvoir ſoutenir le genre de vie qu'il y avoit adopté; il contracta des dettes, & en moins de trois ans il ſe trouva tout-à-fait ruiné: il avoit alors atteint ſa trentieme année; il ne vit d'autre reſſource que celle du barreau; il quitta la vie champêtre & ſe remit à l'étude du droit; il fréquenta aſſiduement le palais, où il s'acquit même quelque réputation: malheureuſement la goutte, ſuite d'une vie qui n'avoit pas toujours été réglée, ne tarda pas à l'aſſaillir, & elle le tourmenta juſqu'à la fin de ſes jours; elle traverſa les ſuccès qu'il n'auroit pu manquer d'obtenir dans une profeſſion lucrative, ſi propre à rétablir ſa fortune.

Notre Auteur, toujours affligé de cette cruelle maladie, fut enfin obligé de renoncer au barreau, & à l'âge de quarante-trois ans, il accepta la place de juge de paix de Middleſex: après

l'avoir exercée avec honneur pendant quelque tems, ſes incommodités ne faiſant qu'augmenter, & ne lui permettant plus d'en remplir les fonctions, devenues trop peſantes pour lui, ſes médecins lui conſeillerent le voyage de Lisbonne, dont l'air pourroit lui être ſalutaire & opérer ſa guériſon; mais loin d'y trouver le ſoulagement dont on l'avoit flatté, il y finit ſa carriere en 1754, à l'âge de 48 ans, deux mois après ſon arrivée.

Ayant perdu ſa premiere femme, il en épouſa une ſeconde, qu'il a laiſſée veuve avec quatre enfans, dont trois ſont actuellement vivans: ils ont été élevés ſous les yeux & par la libéralité du chevalier Jean Fielding, leur oncle. Mr. Ralphe Allen qui fut l'ami du pere, n'a point oublié les enfans; ils ont éprouvé les effets de ſa bienfaiſance, & il leur a conſtitué une rente aſſez conſidérable.

Nous croyons devoir terminer cette Préface par la liſte des ouvrages de FIELDING, tels qu'ils ſe trouvent imprimés dans l'édition que nous avons citée: nos lecteurs la verront ſans doute avec plaiſir.

*Liſte des Ouvrages d'*Henri Fielding.

L'AMOUR ſous différens maſques, comédie jouée en 1727.

L'Avocat petit-maître (*The Temple beau,*) comédie jouée en 1731, avec quelque ſuccès.

Farce de l'Auteur, avec une piece à marionnettes, intitulée *les Plaiſirs de la ville*, jouée en 1732 : critique de la manie qu'on avoit alors en Angleterre des chanteurs Italiens ; elle eut du ſuccès.

Le politique de Café, ou le Juge attrappé dans ſes propres filets, comédie repréſentée en 1732 au théâtre du marché au foin ; elle fut applaudie & ne le méritoit pas.

La Tragédie des Tragédies, ou la vie & la mort de Thomas Poucet le grand, comédie en trois actes, jouée en 1732 ſur le même théâtre que la précédente, où elle fut fort applaudie ; c'eſt une critique des auteurs tragiques de ce tems-là.

Les Ecrivains publics, ou nouvelle méthode de retenir ſa femme au logis, farce repréſentée de même en 1732 ; elle eut une eſpece de ſuccès.

L'Opéra de Grubſtreet, joué ſur le même théâtre, en 1735.

La Loterie, farce repréſentée en 1734 avec ſuccès à Drury-Lane.

L'Epoux à la mode, comédie, repréſentée en 1734 à Drury-Lane.

Le faux Docteur, ou la Fille muëtte guérie, farce repréſentée en 1733 : traduction ou plutôt imitation du *Médecin malgré lui*, de Moliere ; elle fut fort applaudie.

Le Débauché, ou le Jéſuite attrappé, comédie, jouée en 1733. L'hiſtoire alors récente du pere Girard & de la Cadiere, a fourni le ſujet de cette piece.

L'Avare, comédie jouée en 1734; traduction de la piece de Moliere qui porte le même titre.

La Fille d'intrigue, comédie repréſentée en 1735; traduction du Diſſipateur, reſtée au théâtre.

Don Quichotte en Angleterre, comédie repréſentée en 1734.

Le Vieillard rendu ſage, ou la Vierge démaſquée, farce jouée en 1734; réuſſit paſſablement : reſtée au théâtre.

Le galant banal, ou les Epoux mal-aſſortis, comédie jouée en 1734.

Paſquin, ſatyre dramatique du tems, repréſentée en 1735 ſur le petit théâtre du marché au foin : cette piece contenoit pluſieurs traits ſatyriques contre le miniſtere; elle fut cauſe que le parlement fixa le nombre des ſalles de ſpectacle dans la capitale, & fit un réglement pour reſtreindre la licence des auteurs.

Le Régiſtre hiſtorique pour l'année 1736, piece de la même nature que la précédente.

Eurydice, farce repréſentée en 1735, ſans ſuccès.

Eurydice ſifflée, ou à bon entendeur ſalut, repréſentée à la ſuite de la précédente: elle ne fut pas plus heureuſe.

Tombe-Dick, ou Phaëton dans le bourbier, divertiſſement dramatique, dans lequel ſe trouve l'Intermede comique, intitulé *Arlequin filou*, repréſentée ſur le petit théâtre de Lincoln's-Inn, en 1744: c'eſt la critique d'une pantomime, connue ſous le titre de *la chûte de Phaëton*, donnée quelque tems auparavant ſans ſuccès au théâtre de Drury-Lane.

Mademoiſelle Lucie en ville, ſuite de la Vierge démaſquée, farce repréſentée en 1740 à Drury-Lane, avec ſuccès: on crut y reconnoître un homme de condition, & les repréſentations en furent interrompues par ordre de la Cour; elle n'a jamais été reprife.

Le jour du mariage, comédie jouée en 1742, derniere piece de l'auteur, repréſentée une ſeule fois; elle n'eut aucun ſuccès; le public lui rendit juſtice.

Toutes ces pieces fort au-deſſous de ce qu'on devoit attendre de Fielding, auroient peu ſervi à ſa réputation, & il n'auroit guere été connu hors de l'Angleterre, s'il n'avoit travaillé que pour le Theâtre.

Vie de Jonathan Wild le grand; ce petit ouvrage porte le nom d'un chef de voleurs, très-connu à Londres, où il a été exécuté; c'eſt une critique aſſez juſte de la procédure criminelle Angloiſe.

Voyage de ce monde dans l'autre: on l'a traduit en françois ſous le titre de *Julien l'apoſtat.*

Hiſtoire des aventures de Joſeph Andrews & de ſon ami Mr. Abraham Adams: ce roman commença la réputation de l'Auteur; nous croyons que la poſtérité confirmera le jugement que l'on en a porté, & qu'il ſera toujours lu avec plaiſir.

Préface de David Simple.

Préface des Lettres familieres des principaux perſonnages, dont il eſt fait mention dans David Simple.

Ces Préfaces ſe trouvent à la tête des deux ouvrages dont elles portent le titre, compoſés par ſa ſœur. Fielding en a corrigé le ſtyle.

Hiſtoire d'un enfant trouvé: c'eſt celle de Tom Jones, dont tout le monde connoît le mérite.

Tranſactions philoſophiques de l'année 1742-1743.

La premiere Olympienne de Démoſthène.

Remede dans l'affliction qu'on éprouve pour la perte de ſes amis.

Dialogue entre Alexandre le grand & Diogene le cynique.

Intermede de Jupiter, Junon, Apollon & Mercure, qui devoit ſervir de prologue à une comédie intitulée *la deſcente de Jupiter ſur la terre.*

Le vrai Patriote.

Le Journal Jacobite.

Amélie.

Eſſai ſur la converſation.

Eſſai ſur la connoiſſance du caractere des hommes.

Le Journal de Covent-Garden.

Inſtruction donnée aux membres compoſant le corps des Jurés, pour les ſéances des aſſiſes, tenues pour la ville & les franchiſes de Weſtminſter, le mardi 29 Juin 1746.

Journal d'un Voyage de Londres à Lisbonne: c'eſt l'ouvrage dont nous donnons ici la traduction. FIELDING ne ſurvécut que deux mois à cette production; elle prouve combien au milieu de ſes infirmités, il ſut conſerver ſa gaieté & ſon bon ſens. Il aima ſa patrie juſqu'à ſa mort, & ne ceſſa jamais de s'occuper d'elle: parmi les excellentes réflexions que l'on trouvera dans cette rélation, on y verra des vues très-utiles, dignes de l'attention du Miniſtere.

Fragment d'un Commentaire ſur les eſſais de mylord Bolinbrooke.

Recherches des cauſes qui ont occaſionné récemment l'augmentation du nombre des voleurs.

EPITRE
DÉDICATOIRE
AU PUBLIC.

ON prend la liberté d'implorer votre indulgence, pour une production poſthume d'un génie dont les ouvrages ont fait long-tems vos délices & vos délaſſemens: on convient ſans peine, qu'ordinairement une lampe qui faute d'huile commence à s'éteindre, ne ſauroit fournir une clarté auſſi brillante

& auſſi ſoutenue que celle qui eſt encore dans toute ſa force : il arrive pourtant aſſez ſouvent, qu'au moment même où elle paroît prête à diſparoître, elle fait encore quelques tentatives, & que ſes dernieres lueurs ſe reſſentent de ſon premier éclat.

Par-tout où l'on apperçoit ce beau feu, c'eſt à vous, qui êtes le vrai protecteur du mérite, à l'encourager, & à conférer à l'Auteur qui n'eſt plus, les mêmes faveurs dont vous l'aviez honoré de ſon vivant : d'ailleurs il y auroit de la mauvaiſe foi à prétendre diſſimuler qu'en parcourant ce Journal, *on y trouvera des traits auxquels on reconnoîtra l'état de foibleſſe & d'anéantiſſement où ſa maladie*

le plongeoit ; c'eſt alors que vous devez réfléchir à ſa ſituation : il étoit ſur le bord de ſa foſſe, ſa main étoit tremblante & ſon corps épuiſé par les douleurs ; malgré ſes ſouffrances, il ne laiſſa pas de s'occuper de vos plaiſirs : cette conſidération doit naturellement vous toucher, & vous faire excuſer les fautes qui pourroient s'être gliſſées dans un ouvrage entrepris dans les plus triſtes circonſtances, & qu'il n'a pour ainſi dire terminé qu'en rendant le dernier ſoupir.

Ses amis ont cru devoir vous faire parvenir cette derniere production, telle qu'elle eſt ſortie de ſa plume ; ils ſe ſont imaginé que vous préféreriez de juger par vous-

même de l'ouvrage d'un génie qué vous avez long-tems admiré, aux corrections d'une main étrangere, dans leſquelles vous auriez peut-être méconnu ſa maniere & ſon ſtyle.

PRÉFACE.

DE toutes les études, la plus agréable & la plus inſtructive eſt celle dont le principal but eſt l'amuſement : la lecture des voyages ſeroit peut-être de cette eſpece, s'ils étoient compoſés de la maniere dont ils pourroient & devroient l'être, & que les auteurs s'y fuſſent attachés à inſtruire leurs lecteurs en les amuſant. L'on recherche avec empreſſement la ſociété des voyageurs ; ſi leur converſation a le don de nous plaire, il eſt probable que leurs ouvrages doivent produire le même effet, étant en général plus intéreſſans & plus ſoignés qu'un ſimple récit.

Quand je dis que la converſation des voyageurs eſt généralement agréable, on doit entendre que je ne prétends parler que de ceux qui ont ſçu profiter de

leurs courſes, & en tirer parti, en ſe rendant capables de juger des hommes & des choſes; on n'acquiert ces connoiſſances qu'à force de comparaiſons: ſi les coutumes & les mœurs étoient partout les mêmes, rien au monde ne ſeroit plus faſtidieux que les voyages; les différences qui ſe rencontrent entre les montagnes, les vallées & les rivieres, en un mot la variété des points de vue ſous leſquels on peut enviſager la face de la terre, fourniroient à peine à ceux qui les entreprennent des plaiſirs comparables à leurs fatigues, & leur procureroient encore moins les occaſions de communiquer des lumieres, & quelque plaiſir à leurs lecteurs.

Pour que la ſociété d'un voyageur plût à un homme ſenſé, il faudroit non-ſeulement qu'il eut beaucoup vu; mais encore qu'il eut ſu aſſigner aux différens objets qu'il a rencontré leur véritable valeur & en faire la diſtinction.

La nature eſt aſſez ſemblable à un génie du premier ordre, toutes ſes productions, ainſi que les ſiennes, ne ſont pas également admirables : le voyageur qui en eſt comme le commentateur, auroit tort de s'attendre à trouver à chaque pas des ſingularités dignes de remarque.

Je conviens qu'il eſt tout auſſi facile de ſe rendre coupable d'omiſſion, que de tomber dans l'extrêmité oppoſée ; dans ce dernier cas, on a moins de peine à pardonner une erreur de la premiere nature ; car on préfere de ſortir de table ſans être entiérement raſſaſié, à en ſortir avec une indigeſtion, & à ſe paſſer de deſſert à la table d'un homme dont les jardins abondent en excellens fruits, à la voir couverte du rebut de la halle, & de ce qu'il y a de plus commun au marché.

Si l'on vouloit pouſſer juſqu'au bout la comparaiſon entre le voyageur & le

commentateur, on ſeroit obligé en dépit de ſoi-même, d'avoir les yeux conſtamment fixés ſur le laborieux & érudit docteur Zacharie Grey (*a*), dont je ne ſaurois m'empêcher de dire que les notes plus qu'abondantes ſur le poëme d'Hudibras (*b*) compoſent le ſeul livre exiſtant, dans lequel on trouve cité plus de cinq cent auteurs, du nom deſquels il ne ſoit fait aucune mention dans le recueil du feu docteur Medad (*c*).

(*a*) Zacharie Grey nous a donné une édition du *Poëme* d'Hudibras, qu'il a fait imprimer en 1733 à Londres chez Richard Wellington, *in*-12 : il l'a enrichie de notes ; elles ſont quelquefois puériles, mais utiles, ſur-tout à un étranger, à qui elles facilitent la lecture de cet ouvrage.

(*b*) Hudibras, poëme célebre & original ; l'auteur ſe nommoit *Samuel Butler*, né à Strensham, dans la province de Worceſter, en 1612, mort en 1680 : il vécut dans l'obſcurité, & fut toute ſa vie pauvre.

(*c*) Je ne ſais ſi l'Auteur fait ici alluſion

Comme il n'y a que peu de faits qui méritent d'être cités, il y en a encore moins ſur leſquels un voyageur ſoit tenu de faire des obſervations; ce ſoin eſt ordinairement ſi agréable au lecteur, qu'il ſeroit très-fâché qu'on l'en débarraſſât, ſous prétexte de chercher à lui épargner cette peine. Il ſe trouve cependant quelques occaſions où des remarques juſtes & ſenſées ſont de la plus grande utilité; d'autres où elles ſont indiſpenſables : c'eſt dans ces cas où le bon ſens doit nous guider, & nous indiquer le lieu où elles doivent être placées.

à l'ouvrage du fameux docteur Mead, *ſur les poiſons*; ce médecin, mort depuis peu d'années, a joui dans ſa profeſſion de la plus grande réputation: ou à celui d'un docteur Joſeph Mede, né dans la province d'Eſſex, mort en 1638, qui nous a laiſſé pluſieurs traités de théologie, imprimés en 1664, en deux vol. *in folio*, à Londres; celui qui a fait le plus de bruit, & auquel on fait peut-être ici alluſion, eſt ſa *Clef de l'Apocalypſe*.

Je me contenterai d'établir à ce ſujet une regle générale, qui me paroît d'une utilité univerſelle, relativement à celui qui narre & à celui qui l'écoute, comme elle l'eſt relativement à l'auteur & au lecteur: la voici; c'eſt que le dernier ne pardonne jamais au premier toute eſpece d'obſervation qui ne lui communique pas ces ſortes de lumieres qu'il auroit pu ſe procurer par ſes propres recherches.

Toutes les tentatives qu'il fait pour s'éclairer, tout le diſcernement qu'il apporte dans le choix, & tout l'art dont il fait uſage en les communiquant, ſont inſuffiſans, à moins qu'il ne trouve en même tems le ſecret de ſe rendre utile & agréable: à peine les inſtructions les plus ſalutaires que nous retirons des diſcours d'un perſonnage ſavant & ennuieux, peuvent-elles nous récompenſer de notre patience, & de l'attention que nous leur avons donnée. Rien ſelon moi, n'eſt comparable à la ſcience, c'eſt pourtant

tant ſa choſe du monde qu'on eſtime le moins, & ſi l'on fait quelques efforts pour l'acquérir, on n'en recherche ordinairement que la partie qui en eſt la moins eſtimable, celle qui ſatisfait la curioſité, qui eſt une paſſion active, cherchant toujours à s'alimenter, & que le voyageur en recourant au merveilleux eſt toujours ſûr de fixer. Il eſt vrai qu'il n'y a que les eſprits foibles qui en faſſent leur principal objet.

Pour que la rélation du voyageur ſoit réellement agréable au lecteur ſenſé, il faut néceſſairement que l'auteur ſoit doué de pluſieurs talents diſtingués & peu communs, je dirai même ſi rares, qu'il eſt preſque impoſſible de les rencontrer tous réunis chez une même perſonne.

S'il faut qu'ils concourent néceſſairement chez celui qui ne fait qu'un ſimple récit, combien ne ſont-ils pas plus indiſpenſables à celui qui écrit, dont la com-

poſition exige un ſtyle plus relevé; les faits & les expreſſions s'y trouvent expoſés à un examen plus réfléchi.

Il me paroît donc, qu'il ſeroit aſſez étonnant, que de pareils écrivains fuſſent regardés comme faciles à rencontrer, la nature ayant diſpenſé ſes dons avec œconomie, & une grande réſerve, & en ayant rarement accordé pluſieurs à un même ſujet : d'un autre côté, pourquoi s'en trouveroit-il à peine un ſeul de cette eſpece qui mérita notre eſtime & notre attention, tandis qu'il n'exiſte aucune autre branche de l'hiſtoire (les voyages méritent certainement d'être rangés dans cette claſſe) qui n'ait exercé les meilleures plumes ? Pourquoi celle-ci ſeroit-elle ſeule négligée, & les hommes de ſavoir & de génie auroient-ils dédaignés de s'y appliquer, en l'abandonnant aux Goths & aux Vandales, comme leur légitime portion ? J'avoue que je ne ſaurois le comprendre.

Il faut pourtant avouer de bonne foi, qu'à un petit nombre d'exceptions près, cela a été assez ordinaire : je conviens que Burnet (*a*) & Addisson (*b*) sont dans ce dernier cas. Il est vrai qu'on pourroit peut-être ranger le premier plutôt dans la classe des écrivains d'essais politiques, & le second dans celle des commentateurs des auteurs classiques, que parmi les écrivains de voyages ; & il est à croi-

---

(*a*) Gilbert Burnet, évêque de Salisbury, né en 1643, mort en 1715 : il a composé plusieurs ouvrages ; celui qui l'a placé au rang des écrivains de voyage, a pour titre : *Voyage de Suisse, d'Italie, & de quelques endroits d'Allemagne & de France, ès années* 1685 & 1686 ; cet ouvrage est traduit en françois.

(*b*) Joseph Addisson, né en 1671, mort en 1719 ; il fut secretaire d'Etat du tems de George I. L'ouvrage dont il est ici question, a pour titre : *Remarques sur différentes parties d'Italie ;* il a été traduit en françois, & joint aux *Voyages* de Misson, en 4 volumes.

re que ni l'un ni l'autre n'en auroit été trop flattés.

Réellement ſi les deux auteurs que je viens de citer, & deux ou trois autres du même mérite étoient retranchés de la maſſe générale, celle de ſottiſes & d'inepties qui reſteroit, ſeroit telle que perſonne n'ambitionneroit de paſſer pour écrivain de voyage.

J'eſpere que l'on ne me ſoupçonnera pas d'ignorer qu'Homere lui-même ait été regardé comme auteur de voyage: il ſuffit d'avoir lu le commencement de ſon Odyſſée pour être convaincu que ce n'a pas été ſans raiſon. Quelle que ſoit la nature du ſujet de ce poëme, il doit certainement être placé à la tête de tous ceux de ce genre, comme l'Iliade doit occuper le premier rang dans le ſien; c'eſt ce dont le judicieux Longin, s'il vivoit de nos jours, ne ſe feroit aucune peine de convenir.

Dans la réalité, l'Odyſſée, le Téléma-

que, & les autres productions de ce genre, ſont aux livres de voyages dont j'entends ici parler, ce que les romans ſont aux hiſtoires véritables, dont les uns ne ſont propres qu'à dénaturer, & à rendre les autres mécomoiſſables. Je ſuis très-éloigné de ſoupçonner qu'Homere, Héſiode, & les autres anciens poëtes & mythologiſtes, euſſent formé le projet de pervertir & d'embrouiller les fragmens qui nous reſtoient de l'antiquité : il n'eſt cependant pas moins vrai qu'ils l'ont fait ; & je dois avouer pour ma part que j'aurois eu une bien plus profonde vénération pour Homere, s'il nous avoit laiſſé une hiſtoire fidele de ſon tems en ſimple proſe, que ces magnifiques poëmes qui ont mérité, & obtenu à ſi juſte titre, les louanges des ſavans de tous les ſiecles ; car quoique je ne puiſſe m'empêcher de les admirer, & qu'ils me cauſent toujours une nouvelle ſurpriſe, ils ne ſauroient me détourner de lire Héro-

dote, Thucydide, & Xénophon; ces derniers me font plus de plaiſir, & me donnent plus de ſatisfaction; je les goûte davantage.

Les premiers poëtes étoient cependant très-excuſables, les bornes de la nature étoient trop reſſerrées pour l'immenſité de leur génie; ils auroient été trop gênés & trop contraints, s'ils n'avoient pas eu recours à la fiction, ſur-tout dans un tems où les mœurs étoient trop ſimples pour leur fournir cette variété qu'elles ont depuis vainement offerte aux écrivains médiocres. Ils méritent d'autant plus qu'on uſe avec eux d'indulgence, qu'ils ont tiré tout le parti poſſible de leur poſition, & qu'ils l'ont fait,

Ut ſpecioſa dehinc miracula promant.

on peut même dire qu'au lieu de tourner la réalité en fiction, ils ont tourné la fiction en réalité. Leurs peintures ſont ſi hardies, leur coloris ſi brillant, que

chaque objet qu'ils tracent, paroît exiſter réellement ſous la forme qu'ils le repréſentent; leurs portraits ſont ſi reſſemblans, & leurs perſpectives ſi admirables, que nous reconnoiſſons ſans peine dans les uns & dans les autres le pinceau de la nature, ſans que nous ſoions en état de décider, ſi l'original d'une pareille copie eſt ſortie de ſes mains, ou de celle du poëte ſon imitateur.

D'autres écrivains (à la tête deſquels j'oſerai placer Pline) ne ſauroient ſe flatter d'une pareille indulgence; ils ont menti uniquement pour le plaiſir de mentir, ou ſeulement dans la vue de débiter impudemment les invraiſemblances & les abſurdités les plus monſtrueuſes, & d'en impoſer de leur propre autorité à leurs lecteurs, les traitant comme certains peres traitent leurs enfans, & comme d'autres qui portent ce titre ſpirituellement, traitent les laïques, exigeant qu'ils croient aveuglément tout ce

qu'ils avancent ſans autre autorité que la leur, ne voulant pas même ſe donner la peine de ſe rendre plauſibles les fables qu'ils débitent, & leur prêter un air de vérité aux yeux mêmes des eſprits les plus bornés; ils oſent avec autant d'imbécilité que de mauvaiſe foi, & ſouvent avec encore plus d'effronterie, affirmer des faits viſiblement contraires aux vues & à la gloire du Créateur, à l'ordre de la création, aux loix connues de la nature, aux connoiſſances que nous avons des premiers ſiecles, & à notre propre expérience, qu'il eſt également impoſſible d'admettre & de comprendre.

Si l'on m'objectoit (la ville d'où j'écris ceci (Lisbonne), eſt celle où on peut le faire plus à ſon aiſe, je n'en connois point au monde de plus bigote & de plus crédule) que des nations entieres ont adopté, & cru ces abſurdités, je répondrois, que cela ne ſauroit être. Elles ont abſo-

lument ignoré ce dont il étoit queſtion, & elles ont cru ſans ſavoir ce qu'elles croyoient. Je ſuis réellement bien convaincu que ſi le Pape & ſon clergé prétendoient enſeigner quelques-unes des héréſies dont les dogmes ſont diamétralement oppoſés à ceux du chriſtianiſme, les doctrines même de Zoroaſtre, des Confucius, & des Mahomet, ils y réuſſiroient ſans peine, & que parmi le grand nombre de catholiques qui les embraſſeroient, à peine s'en trouveroit-il un ſur mille qui s'apperçût qu'il eut changé de croyance (*a*).

On auroit peine à déviner la raiſon qui peut engager un auteur à prendre la plume, pour débiter une ſuite de lourdes, plattes & abſurdes fauſſetés, ſi la vanité qui ne lui eſt que trop ordinaire

(*a*) Ceci doit s'entendre des catholiques peu inſtruits, & il en eſt peu en France de cette eſpece.

ne nous donnoit la ſolution de ce problême ; c'eſt à elle ſeule qu'on doit l'attribuer. L'envie de paroître ſavoir plus que les autres, eſt peut-être autant que la miſere & le manque de pain, l'aiguillon qui anime à écrire & à ſe faire imprimer. Pourquoi l'écrivain qui publie la rélation de ſes voyages, ne ſeroit-il pas ſenſible à la gloire d'être le ſeul qui eût vu, ce que perſonne n'a vu, ni ne verra après lui ? c'eſt-là la véritable ſource, du merveilleux dans le diſcours & dans les écrits, & quelquefois même dans les actions. Il eſt un autre défaut d'un genre tout-à-fait oppoſé à celui-ci, auquel ces auteurs ſont ordinairement aſſez ſujets ; quand au lieu de remplir leurs narrations de monſtres dont perſonne n'a jamais eu connoiſſance, & d'aventures ſingulieres qui ne leur ſont jamais arrivées, ils perdent leur encre & leur papier à rapporter des choſes triviales, & des faits peu intéreſſans, qui n'ont d'autre titre

pour être cités, que parce qu'ils ont eu le bonheur d'avoir quelque rélation à eux, & que rien de ce qui les touche ne leur paroît indifférent. Toutes les actions d'un écrivain de cette eſpece ſont à ſes yeux de ſi grande conſéquence, qu'il ſe croiroit vraiſemblablement coupable d'infidélité & de négligence, s'il oublioit de charger ſon journal de ces minuties: il lui eſt égal qu'elles plaiſent, étonnent, amuſent, ou inſtruiſent ſon lecteur, pourvu qu'elles ſoient véritables; il croit qu'il ne ſauroit lui en faire grace, & qu'il eſt obligé de les rapporter, ſans avoir le droit d'en retrancher la moindre circonſtance.

J'ai vu une comédie (production, ſi je ne me trompe, de Mlle. Behn (*a*), ou de

(*a*) Aphara ou Aphra Johnſon, auteur du roman qui a donné lieu à la tragédie de Jouthern, intitulée *Oroonoko*: elle avoit connu ce negre à Surinam, où elle avoit

Mlle. Centlivre) (a), où ce ridicule eſt finement critiqué. Un pédant fort ignorant, auquel on a confié, je ne ſais pour quelle raiſon, la conduite d'un jeune homme de condition, & que l'on a char-

---

accompagné ſon pere qui avoit été nommé gouverneur de cette colonie, dans le tems où elle appartenoit aux Anglois; il y mourut; elle y ſéjourna quelques années, & épouſa à ſon retour un négociant nommé *Behn*: elle a compoſé ſeize pieces de théâtre, des nouvelles, des lettres, des poëmes, & eſt morte en 1689, le 16 Avril; elle eſt enterrée dans le cloître de l'abbaye de Weſtminſter.

(a) Suſanne Freeman, née en Irlande en 1680, a compoſé dix-neuf pieces de théâtre, parmi leſquelles l'*Etourdi* de Moliere, dont elle a donné une imitation, eut un grand ſuccès, & eſt reſtée au théâtre. Cette demoiſelle a joué quelque tems la comédie en province: elle eut trois maris, dont le dernier ſe nommoit *Joſeph Centlivre*, chef de cuiſine du roi: elle mourut en 1723, le premier Décembre.

gé de l'accompagner dans ſes voyages, pour lui apprendre à connoître le monde qu'il ne connoit pas lui-même; au moment du départ d'une ville, demande ſon journal pour y faire mention de la qualité du vin & du tabac, & de pluſieurs autres particularités tout auſſi intéreſſantes, qui doivent ſervir de matériaux à la rélation qu'il ſe propoſe de donner au public à ſon retour. J'avoue que la plaiſanterie eſt un peu forte ; elle ne s'éloigne cependant pas autant qu'on pourroit le croire de la réalité: on trouve ſouvent des traits tout auſſi ridicules dans des ouvrages dont les auteurs ſe piquoient d'écrire ſérieuſement.

Je m'imagine que cette énorme quantité de livres qu'on débite ſous le titre de voyages, de rélations, d'aventures, de vies, de mémoires, d'hiſtoires, & ſous d'autres ſemblables, ſont de l'une ou de l'autre, peut-être, même de ces deux eſpeces: quelques uns ſont la pro-

duction d'un ſeul voyageur ; d'autres forment d'énormes compilations *in-folio*, recueillies par d'adroits libraires, qui ne craignent point de les publier ſous leurs noms, comme s'ils en étoient réellement les auteurs, cherchant ainſi à s'approprier injuſtement les productions d'autrui dont ils prétendent ſe faire honneur.

Nous avons tâché dans cet ouvrage d'éviter ces deux écueils ; & dans le cas où des voyageurs *d'eau douce*, ignorans & mal-intentionnés, chercheroient à inſinuer qu'il en fut autrement, quoiqu'ils n'euſſent pour leur part jamais voyagé ni dans les livres, ni dans les vaiſſeaux, on ne craint point d'affirmer que cette production s'éloigne moins de la vérité qu'aucune de celles qui ont paru juſqu'à préſent, à l'exception peut-être du ſeul voyage de mylord Anſon.

On doit permettre aux hiſtoriens d'embellir un peu leur ſujet ; on a tou-

jours eu cette indulgence. A-t-on chicané Tite-Live, Salluſte & Thucydide ſur les harangues inſérées dans leurs hiſtoires? Il eſt cependant peu vraiſemblable qu'elles aient été prononcées, telles que ces auteurs les rapportent. Il ſuffit que les faits ſoient réels, tels que j'affirme que ſont ceux qui ſe trouvent dans le journal qu'on va lire: toutes les fois que le fond de la narration ſera véridique, un ſage critique ſe gardera bien de faire des reproches à l'auteur ſur les agrémens qu'il aura cherché à répandre ſur ſon ſtyle, & même ſur les détails; il le blâmera au contraire de les avoir négligés, puiſque ce ſeroit la voie la plus ſûre de rendre la lecture de ſon livre ennuyeuſe.

S'il arrivoit malheureuſement que l'on rencontrât dans ce journal, le récit de quelque incident fort ordinaire, ce que l'on a tâché autant qu'il a été poſſible d'éviter, le lecteur de bonne foi s'ap-

percevra aiſément que ce n'eſt pas rélativement à cet incident même, qu'on l'a rapporté, mais uniquement pour donner lieu aux réflexions, & aux obſervations qui en réſultent naturellement, qui, ſi elles ne paroiſſent pas au premier coup-d'œil devoir l'amuſer, tendent pourtant directement à ſon inſtruction; on n'y a jamais perdu de vue l'utilité du public, auquel nous avons cherché en toutes occaſions à donner des leçons ſalutaires, que nous nous ſommes efforcés de déguiſer ſous le maſque de la plaiſanterie; méthode qui ne ſauroit être blâmée que par les critiques mal-adroits, & de mauvaiſe foi. Dans le cas même où cela leur arriveroit, nous trouverions dans Horace pluſieurs paſſages que nous pourrions citer pour notre juſtification.

Après avoir ainſi tâché de prévenir les critiques, auxquelles tout écrivain qui, ſans être prophète, ne craint pas de paſſer pour ſorcier, a lieu de prévoir que

ſon ouvrage ſera expoſé; il nous ſeroit loiſible d'entreprendre une tache plus agréable, qui ſeroit de nous donner carriere ſur les louanges que nous croyons que le nôtre mérite, & dont il nous ſemble qu'il y auroit mille choſes flatteuſes à dire; mais elle nous paroît ſi peu pénible que nous jugeons à propos de la laiſſer toute entiere à nos lecteurs; ce ſera auſſi la ſeule que nous leur impoſerons. Ils ne pourront, ſans doute, s'empêcher d'admirer notre modération, ſurtout s'ils viennent à la comparer à la conduite peu modeſte de ces écrivains qui rempliſſent ordinairement des feuilles entieres de leurs propres louanges, qu'ils font précéder de leur vrai nom, & quelquefois d'un nom ſuppoſé. Voici cependant une idée que je ne ſaurois m'empêcher de communiquer, & dont je m'imagine devoir faire part à ceux qui me feront l'honneur de me lire, ſavoir, que s'ils ne trouvoient rien d'amuſant

dans mon Journal, ils auroient tort de se décourager pour cela, & devroient réfléchir à l'utilité publique qui ne sauroit manquer d'en résulter, si l'amusement, ainsi que l'observe judicieusement M. Richardson (*a*), n'est que le second but d'un roman; vérité qui me paroît confirmée par le témoignage de M. Addisson, qui assure que le pâtissier est de premiere nécessité; si, dis-je, cela se trouve vrai, rélativement à un ouvrage de pure invention, à combien plus fort raison en doit-il être de même de celui-ci qui est fondé sur la réalité, & dont les réflexions politiques constituent la meilleure & la majeure partie?

Quelques critiques, peut-être des plus séveres, jugeront que j'ai été la

(*a*) Richardson, auteur de *Pamela*, *Grandisson*, *Clarisse*, & de quelques autres ouvrages. Mr. Fielding l'a souvent critiqué, sur-tout dans son *Joseph Andrews*.

dupe de ma vanité, & qu'il faut qu'elle ait furieuſement offuſqué ma raiſon, pour que j'aie oſé me flatter qu'on feroit attention à mes obſervations, & qu'elles auroient la moindre influence ſur le public ou ſur ceux qui le gouvernent. Je réponds à cette objection avec le grand homme que je viens de citer, que mon but eſt d'inſtruire en amuſant, & d'opérer ainſi tout d'un coup une révolution pareille à celle que produiſit la comédie qui a pour titre la *Répétition*. (*a*) Je ſens bien que l'entiere réforme des loix & ordonnances relatives à notre marine eſt une entrepriſe; je ne dirai

(*a*) *The Rehearſal*, comédie du duc de Buckingham, repréſentée en 1671. Cette piece eſt une ſatyre de celles du chevalier Howard, & ſur-tout de celles du fameux Dryden; elle eut un ſuccès prodigieux dans ſa nouveauté: le fameux Garrick y a ſouvent joué avec applaudiſſement; elle eſt reſtée au théâtre.

pas plus plausible, mais certainement plus aisée que celle de réformer une nation entiere ; sur-tout en faisant usage d'un expédient propre à introduire dans son sein des mœurs plus dépravées que celles qui y régnoient auparavant.

INTRODUCTION.

AU commencement du mois d'Août de l'année 1753, après avoir fait uſage pendant près d'une année du remede du duc de Portland, dans l'eſpérance qu'il me débarraſſeroit des ſymptômes d'une prétendue goutte errante; M. Ranby, premier chirurgien du roi, d'accord avec les plus habiles médecins que je conſultai, me conſeilla de me rendre ſans perte de tems à Bath: j'écrivis en conſéquence dès le même jour à Mme. Bonden, qui me répondit par le retour du courier qu'elle m'avoit arrêté un appartement.

Peu de jours après, étant occupé à mes préparatifs pour ce voyage, & me trouvant exactement ſur les dents, par la fatigue que m'avoient occaſionnées des recherches très-pénibles, dont j'avois été chargé pour parvenir à la dé-

couverte des auteurs de pluſieurs aſſaſſinats, qui avoient tous été commis dans la même ſemaine par différentes bandes de voleurs ; M. Carrington vint me notifier de la part du duc de Newcaſtle, que j'euſſe à me trouver le lendemain matin à l'hôtel de ce miniſtre, où ce ſeigneur avoit des choſes très importantes à me communiquer ; je le priai de m'excuſer, ſi je n'obéiſſois pas à ſes ordres, que non-ſeulement j'étois incommodé, mais encore que j'étois très-harraſſé des peines & des ſoins que je venois de me donner, qui n'avoient pas laiſſé d'augmenter ma maladie.

Cela n'empêcha pourtant pas que le duc ne me renvoya dès le lendemain matin ce même M. Carrington ; de ſorte que malgré mes ſouffrances, je ne pus me diſpenſer de le ſatisfaire. Je me rendis immédiatement chez lui, malheureuſement il étoit en affaire ; après que j'eus attendu quelque tems, il m'envoya

une perſonne de confiance, qu'il chargea de s'entretenir avec moi, pour parvenir à trouver enſemble la méthode la plus propre à mettre promptement fin à ces aſſaſſinats & aux vols qui ſe commettoient tous les jours dans les rues de Londres : je m'engageai à communiquer mes idées ſur ce ſujet, & à faire parvenir un mémoire au duc, qui, à ce que m'aſſura celui qui me conſultoit, ſe propoſoit de le mettre ſous les yeux du conſeil privé.

Quoique cette courſe m'eût occaſionné un rhume opiniâtre, il ne m'empêcha pas de me mettre à l'ouvrage, & au bout de deux jours, j'envoyai à ce miniſtre un plan qui me parut ſenſé, & que j'avois auſſi bien travaillé qu'il m'avoit été poſſible : je l'accompagnai de toutes les preuves & de tous les argumens que je crus propres à l'étayer ; il rempliſſoit pluſieurs feuilles de papier : je ne tardai pas à recevoir par M. Car-

rington des assurances de la part du duc, qu'il avoit été fort goûté, & qu'on vouloit qu'il fut très-scrupuleusement exécuté.

La principale & la plus importante des conditions que j'exigeois, étoit qu'on me remit préalablement six cent livres sterlings. Je me chargeois pour cette modique somme de détruire la bande de voleurs, qui causoit alors le plus de désordre, & de mettre la police sur un si bon pied, que jamais par la suite aucune de ces bandes ne pourroit se réunir en corps, ou du moins se rendre long-tems formidable au public.

J'avois différé pour quelque tems mon voyage de Bath, sans faire attention aux avis réitérés de mon médecin, & aux sollicitations de mes meilleurs amis : cependant ma maladie avoit dégénéré, & s'étoit changée en une forte jaunisse pour laquelle les eaux de Bath sont réputées infaillibles; mais comme j'avois

j'avois le plus grand déſir d'anéantir cette bande de ſcélérats & de coupe-jarrets, & que j'étois moralement ſûr d'y parvenir au moment qu'on me mettroit en état de payer un quidam, qui s'étoit chargé pour un prix aſſez raiſonnable, de les livrer entre les mains de certains archers, ſpécialement chargés de cette beſogne, dont la bravoure & la fidélité m'étoient connues.

Après un retard de quelques ſemaines, l'argent convenu me fut délivré par le tréſor. Il s'écoula peu de jours, après que j'en eus touché le tiers, ſans que la bande entiere ne fut totalement diſperſée; ſept d'entr'eux ſe trouverent dans les chaînes, & tous les autres en fuite, les uns dans le royaume, & les autres chez nos voiſins.

Quoique ma ſanté fut alors dans l'état le plus déplorable, je continuai à ſévir avec vigueur contre ces ſcélerats, employant non-ſeulement les journées;

mais encore les nuits entieres à les interroger, & à recevoir les dépoſitions qui les chargeoient, ſur-tout lorſqu'il étoit difficile d'obtenir les preuves ſuffiſantes pour les convaincre; ce qui eſt ordinairement aſſez difficile dans les cas où il eſt queſtion de vol de grand chemin; même lorſque le fait eſt aſſez avéré pour ne laiſſer aucun doute au juge le plus ſcrupuleux; car les cours de juſtice doivent être cenſées ne ſavoir d'une cauſe que ce qu'ils en apprennent des dépoſitions aſſermentées des témoins, & le dernier des criminels eſt jugé de la même maniere & avec les formalités dont on fait uſage avec le plus honnête homme accuſé d'un délit ſemblable au ſien.

Cependant au milieu de mes fatigues & de mes angoiſſes, j'eus la ſatisfaction de voir que mes efforts avoient ſi bien réuſſis, que cette engeance diabolique ſe trouvoit preſque anéantie, & qu'au lieu qu'auparavant les gazettes n'étoient

remplies que de vols & d'assassinats, il n'en fut plus mention dans tout le reste du mois de Novembre, & que loin qu'il y fut question de rien de semblable, à peine citoient-elles le plus petit vol. Il est vrai que les papiers publics en indiquoient de tems en tems quelques-uns ; mais après avoir fait quelques recherches, on reconnoissoit qu'ils n'avoient aucune réalité.

Pendant tout l'hyver de 1753 les rues furent très-sûres, & il ne s'y commit pendant les mois où les nuits sont les plus longues & les plus obscures, aucun crime considérable : j'espere qu'on conviendra sans peine avec moi, qu'il y en a eû très-peu depuis plusieurs années qui pussent lui être comparés ; ce qui doit paroître fort extraordinaire à ceux qui daigneront se rappeller comme il avoit commencé, & les insultes auxquelles on avoit été exposé.

Après être parvenu à mettre mon plan

en exécution, qui eut tout le ſuccès que j'avois oſé m'en promettre; je m'en fus à la campagne, où j'arrivai très-foible & dans le plus triſte état, affligé de la jauniſſe, d'une hydropiſie & d'un aſthme, qui ſembloient avoir conjuré la ruine d'un corps exténué, auquel il ne reſtoit que la peau & les os.

Je n'étois plus dans le cas de profiter des eaux de Bath, quand elles auroient pû m'être ſalutaires; je n'avois pas la force néceſſaire pour m'y rendre; j'avois voulu eſſaier de faire une petite courſe de ſix milles; à peine avois-je pu la ſoutenir. Je n'eus d'autre parti à prendre que celui de remettre le logement qu'on m'avoit arrêté & que j'avois gardé juſqu'alors; je commençai dès ce moment à regarder ma maladie comme incurable, & j'eus aſſez de vanité pour me placer de ma propre autorité au rang de ces héros qui, dans l'ancien tems, s'étoient dévoués volontairement pour le ſalut public.

Cependant, pour que le lecteur ne prenne cette expreſſion trop à la lettre, & ne me refuſe cette ſublime ſatisfaction, (je ne me ſuis pas trop apperçu juſqu'à préſent qu'il ait cherché à me gâter,) je prendrai un ton plus humble, & lui avouerai ingénuement que j'étois pouſſé par un motif plus puiſſant que celui du bien public : je lui confeſſerai donc, que dès le commencement de l'hyver, mes affaires perſonnelles ſe préſentoient ſous l'aſpect le plus défavorable : je n'avois dépouillé ni le tréſor, ni les pauvres de ces ſommes, que des gens toujours prêts, lorſqu'ils en trouvent l'occaſion à piller, ont jugé à propos de ſoupçonner que je m'étois appropriées ; au contraire, j'avois toujours cherché à ajuſter au lieu d'aigrir, les difficultés des crocheteurs & des gueux, (ce qui ſoit dit à la honte de pluſieurs de mes confreres, n'a pas été univerſellement pratiqué,) & en refuſant de prendre un

shelling d'un homme qui, lorſqu'il s'en ſeroit une fois deſſaiſi, n'en auroit vraiſemblablement pas eû un autre de reſte. J'avois réduit un revenu annuel d'environ cinq cent livres (*) de la plus

(*) Un de mes prédéceſſeurs avoit coutume de ſe vanter, qu'il tiroit annuellement un millier de livres ſterlings des émolumens de ſa place : j'ignore (ſuppoſé qu'il dit vrai) comment il faiſoit, c'eſt pour moi un myſtère incompréhenſible. Son clerc qui a été enſuite le mien, m'a aſſuré que j'avois beaucoup plus d'affaires qu'il n'en avoit jamais eu : il eſt certain qu'aucun de mes confreres n'a jamais eu plus d'occupation que moi. Il eſt vrai que dans les cas où l'on a le droit d'exiger des honoraires, ils ſont très-modiques, & qu'il y en a un très-grand nombre où l'on travaille gratis. Que lors même qu'un juge de paix auroit aſſez d'occupation pour employer vingt clercs, ni lui, ni eux ne parviendroient à s'enrichir par leur travail. J'eſpere donc, que le public ne me ſoupçonnera point de vouloir trahir le ſecret du métier, lorſque je lui avouerai, que je recevois du gouvernement une penſion annuelle des deniers deſtinés au ſervice public, & qui vraiſemblablement auroit été beaucoup plus conſidérable, ſi mon digne protecteur avoit été moins infatué d'une maxime que je lui ai entendu débiter pluſieurs fois, ſavoir, qu'on auroit tort

vile monnoye qu'il y ait au monde, à un peu plus de trois cent, dont une bonne partie revenoit à mon clerc; j'avoue que quand même il auroit eu le tout, ce qui auroit été assez raisonnable, il n'auroit pas été trop payé des seize heures dans les vingt-quatre qu'il étoit obligé de sacrifier à ses pénibles

---

de prétendre que la place de premier juge de paix de Westminster fut fort désirable à toutes sortes d'égards; que ce qui la rendoit supportable étoit, ainsi que tout le monde le savoit, les profits considérables qui y étoient attachés. Pour lui démontrer clairement que celui qui auroit sçu en tirer parti, auroit dû nécessairement être un fripon; & que, supposé même qu'il le fut au suprême degré, il n'en résulteroit pas un fort gros profit; il auroit été à souhaiter qu'il eut eû plus de confiance, que je n'imagine qu'il en avoit en moi, & qu'il m'eût entretenu plus fréquemment & plus familierement. En conséquence je résignai mon emploi, & m'en suis reposé sur mon frere, pour ce qui reste à exécuter de mon projet, dont il connoît tous les détails, & qu'il m'a aidé à dresser: après cela, pour éviter qu'il ne m'arrive avec mon lecteur, ce qui m'est arrivé avec l'homme en place, je mettrai fin à cette note, qui n'est déja que trop longue.

fonctions ; dans la néceſſité de reſpirer pendant tout ce tems l'air le plus infect & le plus mal-ſain qu'on puiſſe s'imaginer, qui en altérant le meilleur des tempéramens, n'avoit ni affecté, ni ſouillé la droiture de ſon ame.

Mais pour ne point ennuyer mon lecteur par des anecdotes peu intéreſſantes, au mépris des regles que j'ai moi-même établies dans ma préface ; j'oſe l'aſſurer que j'avois très-peu ſongé à pourvoir aux beſoins de ma famille, de ſorte que ma ſanté commençant à décliner, je m'apperçus qu'il ne me reſtoit pas aſſez de vie pour exécuter ce que j'avois trop tardé à entreprendre ; en conſéquence, je fus enchanté de trouver une occaſion qui parut devoir me concilier l'eſtime publique au point que j'eſpérois, que dût-il m'en coûter la vie, mes amis croiroient faire un acte méritoire, en mettant ma famille à l'abri de la miſere, ce que je commençois à déſeſpérer de pou-

voir faire moi-même : & quoique je renonce de bon cœur à toute prétention à ce patriotiſme romain ou ſpartiate, toujours prêt à s'immoler volontairement au bien public; je déclare ſolemnellement que mon dévouement pour ma famille lui eſt au moins comparable.

Ainſi donc, après avoir reconnu de bonne foi, que le public n'eſt pas la ſeule déïté à laquelle ma vie ait été conſacrée, & qu'en la lui préſentant, j'aurois crû lui faire une bien pauvre offrande, puiſque je ne lui conſacrerois qu'une exiſtence, qu'il y auroit peu de probabilité que je puſſe conſerver bien long-tems, & qu'aux conditions dont j'en jouirois, il n'y auroit qu'une extrême foibleſſe qui pût me faire croire qu'elle mérita d'être préſervée. Je n'attends de lui que les louanges qu'il jugera que je mérite, & dont il pourra m'honorer ſans regret.

Il eſt certain que mon but n'a jamais

été d'en obtenir ; je ſais trop combien il en eſt ordinairement chiche : ce n'étoit point là où je viſois : je ne les enviſageois que comme un moyen de procurer quelques ſecours à ma famille, qui, quoique fort au-deſſus de mon mérite, auroient été peu proportionnés au ſervice que la réuſſite de mon projet auroit rendu à la nation.

Pour dire la vérité, le public n'eſt jamais plus prudent, que dans les momens où il agit avec le plus de généroſité dans la diſtribution de ſes récompenſes : l'on doit ſouvent alors plus conſidérer l'utilité qui en réſulte, que le motif qui les produit. L'exemple ſeul eſt la fin que l'on doit ſe propoſer dans les châtimens & dans les récompenſes publiques. Les loix ne châtient jamais par humeur, & n'accordent aucunes graces par reconnoiſſance. Il eſt dur, mylord, diſoit un accuſé, qui venoit d'être convaincu du crime dont il étoit

chargé, à la barre du tribunal du feu reſpectable juge Burnet, de faire pendre un pauvre malheureux pour avoir volé un cheval. L'on ne te pend pas, répondit mon digne ami, pour avoir volé un cheval, l'on te pend pour empêcher que d'autres ne volent des chevaux. On auroit pû tenir à-peu-près le même langage au duc de Marlbouroug dans la circonſtance où le parlement ſe montra avec juſtice, ſi libéral à ſon égard, après la fameuſe bataille d'Hochſted. Vous ne recevez point ces honneurs & ces récompenſes comme le prix de votre victoire; mais ſeulement pour encourager nos autres généraux à en remporter de nouvelles.

Je me trouvois alors ſuivant l'idée générale prêt à mourir d'une complication de maux, & pour peu que j'euſſe envie d'être mon propre avocat & de m'ériger en apologiſte, j'aurois une aſſez belle occaſion de me ſatisfaire; à

Dieu ne plaiſe que j'aye recours à de pareils moyens! Je me contente ſimplement de rapporter les choſes telles qu'elles ſe ſont paſſées; je laiſſe au public le ſoin d'en tirer les concluſions qu'il lui plaira, après qu'il aura daigné réfléchir un inſtant pour ſon inſtruction ſur les faits que je vais citer. Le premier, que la proclamation qui promettoit cent livres ſterlings pour la capture de certains criminels coupables des délits commis dans les lieux qui y étoient déſignés, avoit fait monter précédemment dans une ſeule année, la dépenſe à pluſieurs milliers de livres ſterlings. Le ſecond, que toutes les proclamations de cette eſpece, loin de guérir le mal, n'avoient fait au contraire que l'empirer, avoient multiplié les vols, fourni matiere au plus dangereux & au plus atroce de tous les parjures, en tendant des piéges aux ignorans & à la jeuneſſe inconſidérée, qui tentée par ces récom-

penſes, avoit été entraînée au crime, & quelquefois même, (ce qu'on ne ſauroit ſe rappeller ſans horreur,) conduite au ſupplice malgré ſon innocence. Le troiſieme, que l'exécution de mon projet n'avoit exigé du gouvernement qu'un débourſé de trois cent livres, & n'avoit été ſuivi d'aucune des funeſtes conſéquences que je viens d'indiquer. Le quatrieme & dernier, qu'il avoit remédié efficacément au mal pour un tems, & avoit clairement indiqué les moyens de l'extirper; pour peu que ma ſanté me l'eût permis, j'en étois ſi ſûr que je n'aurois pas héſité un inſtant à m'en charger, ſans rien exiger au-delà de cette modique ſomme.

Après avoir ſoutenu les rigueurs du froid des ſix ſemaines qui ſuivirent les fêtes de Noël de l'année paſſée, & mis (du moins je le penſe ainſi) un heureux terme aux jours d'un grand nombre de vieillards décrépits & valétudinaires,

qui auroient peut-être pu encore languir pendant deux ou trois hyvers moins rudes; je revins en ville au mois de Février; je jugeois plus favorablement de mon état qu'aucun de mes amis: je me mis alors entre les mains du docteur Ward: ce médecin auroit ſouhaité que j'euſſe moins tardé à m'adreſſer à lui.

Il ordonna qu'on me fit la ponction, & on me tira quatorze pintes d'eau: le relâchement ſubit cauſé par cette opération, joint à ma maigreur, & à l'état d'affaiſſement dans lequel je me trouvois, m'affoiblirent au point que l'on fut perſuadé qu'il me reſtoit à peine deux jours à vivre.

J'étois très-mal le jour mémorable où le public perdit M. Pelham; depuis cette époque, je commençai à dégager mes pieds (qu'on me paſſe cette expreſſion), des liens de la tombe; de ſorte que dans l'eſpace de deux mois, j'eus recouvert une partie de mes forces; mais mon ventre ſe trouva de nouveau plein d'eau.

Je fis pendant tout ce tems uſage des remedes de M. Ward, qui produiſirent rarement des effets viſibles, particulierement les diaphorétiques, dont l'uſage à ce qu'on prétend exige un fort tempérament; ils eurent ſi peu de vertu que M. Ward aſſura qu'il lui ſeroit auſſi facile de faire ſuer une planche que moi.

On eut recours une ſeconde fois à la ponction, & on me tira une pinte d'eau de moins qu'à la premiere; il eſt vrai que je ſupportai beaucoup mieux les ſuites de cette opération; ce que j'attribuai principalement à une doſe de laudanum que mon chirurgien m'avoit fait prendre: elle commença par redonner un peu d'activité à mes eſprits, & finit par me procurer un moment de ſommeil qui me fit beaucoup de bien.

Nous nous trouvions alors au mois de May, on avoit lieu de ſe flatter qu'il nous ameneroit le printems, & qu'il prendroit la place de ce malheureux-

hyver qui duroit depuis ſi long-tems : je voulus en conſéquence, viſiter ma petite maiſon de campagne, ſituée à Ealing, dans la province de Middleſex, dans une belle expoſition, & où l'air eſt très-ſerain, & auſſi ſain qu'en aucune autre partie du royaume, & préférable à celui des ſables de Kenſington, car ils ont ici plus d'étendue & de profondeur; elle eſt plus élevée & plus expoſée au midi, d'ailleurs elle eſt préſervée du vent du nord par un amas de collines, qui la garantiſſent en même-tems des mauvaiſes odeurs & de la fumée de Londres, dont elle eſt à une diſtance raiſonnable, avantage qu'elle a ſur Kenſington, qui y eſt fort expoſé, ſur-tout lorſque le vent ſouffle de la partie de l'eſt.

Je me ferai toujours un devoir de publier les obligations que j'ai à M. Ward, convaincu qu'il a fait tout ce qui a dépendu de lui pour opérer ma guériſon, ſans aucune vue d'intérêt.

Il eſt certain que les talens de M.

Ward ſont aſſez connus & qu'ils n'ont aucun beſoin de prôneurs : quoique l'hydropiſie ſoit à la tête de la liſte des maladies dont il eſt preſque toujours ſûr de triompher, il eſt poſſible qu'il ſe ſoit trouvé dans la mienne des circonſtances particulieres, qui ont été à l'épreuve de l'efficacité d'un remede qui en a guéri tant d'autres. Il arrive ſouvent qu'une même maladie a dans différens tempéramens des ſymptômes diamétralement oppoſés, & qu'elle ne peut être guérie par une méthode exactement ſemblable.

Un des plus honnêtes & des plus ſavans hommes de notre ſiecle, s'étoit imaginé depuis peu avoir découvert un remede univerſel : j'avouerai cependant, que n'étant pas médecin, c'eſt-à-dire, que la nature de ſes études ayant été dirigée d'un autre côté, il n'avoit pas acquis le droit d'agir en cette qualité ; à quoi l'on pourroit encore ajouter, qu'aucun autre que lui n'a autant cher-

ché à rendre ſes connoiſſances utiles à ſes ſemblables, auxquels il s'eſt fait un devoir de communiquer ſa découverte, en la rendant publique par le moyen de la preſſe. Le lecteur s'appercevra aiſément, ſans que je l'en avertiſſe, qu'il eſt ici queſtion du feu évêque de Cloyne, en Irlande, qui nous a fait connoître les vertus de l'eau de *goudron.*

Je me rappellai alors fortement que d'après une idée que l'inimitable, & trop tôt oublié, auteur du *Dom-Quichotte femelle*, m'avoit fait naître, j'avois précédemment, par pure curioſité, parcouru fort à la légere le livre de M. Berkley ſur ce ſujet, dans lequel il ſoutenoit que ce remede étoit le véritable remede univerſel, dont Sydenham ſuppoſoit l'exiſtence, quoiqu'elle ne fut pas encore découverte & qu'on eut peu de raiſons de ſe flatter qu'elle le fut jamais.

Ayant relû une ſeconde fois cet ouvrage, j'y vis que ce ſavant évêque ſe contentoit d'aſſurer que l'eau de gou-

dron pouvoit être utile dans l'hydropiſie, qu'il l'avoit trouvée très-efficace dans le traitement d'une anaſarque, qui n'eſt réellement dans le fond, ainſi que ſon nom l'annonce, qu'une hydropiſie de la chair; maladie qui a beaucoup de rapport avec celle dont j'étois attaqué.

Après avoir vécu quelque tems de régime, & m'être mis au lait, que je ne tardai pas à quitter, dès que je m'apperçus qu'il ne me convenoit nullement, j'eus recours au remede de l'évêque, & je fis uſage matin & ſoir d'une demi-pinte d'eau de goudron.

Il y avoit à peine trois ſemaines que j'avois ſubi la ponction; mon ventre & mes membres étoient tendus, ce qui ne me dégoûta point de l'eau de goudron : je ne m'étois jamais imaginé qu'elle eut aſſez de vertu, pour diſſiper tout d'un coup le volume de celle qui s'étoit amaſſée avant que j'en euſſe fait uſage : je ſentis bien qu'il falloit pour m'en délivrer avoir de nouveau recours

au trois-quarts, & que dans le cas où ce remede me feroit quelque bien, il n'opéreroit qu'à la longue, & peu-à-peu: que s'il prenoit jamais le deſſus de ma maladie, ce ne ſeroit qu'à la ſourdine, & en la minant, & non en l'attaquant de vive force & directement.

J'éprouvai cependant bientôt des effets ſenſibles, & qui ſurpaſſerent de beaucoup les eſpérances que j'avois conçues; l'eau de goudron avoit d'abord adouci mon mal, augmenté mon appétit, & m'avoit rendu une petite partie de mes forces.

Si j'avois gagné quelque choſe de ce côté-là, par contre l'eau revenoit tous les jours avec plus d'abondance, de ſorte que vers la fin du mois de Mai, mon ventre exigeoit une nouvelle ponction, & on me la fit pour la troiſieme fois: on reconnut alors deux ſymptômes favorables; on m'en tira trois pintes de moins que la précédente, & je ſupportai le relâchement preſque ſans la moindre défaillance.

Les médecins de mes amis, des avis deſquels je faiſois le plus de cas, paroiſſoient s'accorder à croire que le ſeul eſpoir qui me reſtoit étoit l'été que j'avois devant moi ; ſaiſon dans le cours de laquelle il y avoit lieu de ſe flatter que je recouvrerois aſſez de forces pour pouvoir ſupporter la rigueur de l'hyver : malheureuſement cet eſpoir s'évanouiſſoit tous les jours ; à peine le ſoleil ſe montra-t-il trois fois ſur l'horiſon pendant tout le mois de Mai. Je vis la ſaiſon s'écouler, ou pour mieux dire l'année s'avancer vers ſa fin, ſans que nous euſſions d'été, de ſorte que les premiers fruits acquirent toute leur groſſeur, & parvinrent à l'extérieur dans leur état de perfection, ſans que pour cela ils fuſſent dans leur maturité, n'ayant point eû la chaleur néceſſaire pour adoucir & pour perfectionner leur acide : je reconnus alors que l'hydropiſie, loin de diminuer, faiſoit tous les jours de nouveaux progrès, puiſque les ponctions deve-

noient plus fréquentes ; je m'apperçus pareillement que l'aſthme devenoit auſſi plus incommode. Je me voyois à la fin du premier quartier de l'été, enſorte que je m'imaginai que ſi le terme de la St. Michel venoit à s'écouler de même, ainſi qu'il y avoit tout lieu de l'appréhender ; je me trouverois expoſé à l'inclémence de l'hyver, avant que mes forces fuſſent revenues, & que je fuſſe en état de le ſupporter. L'idée que j'avois eue dès le moment que j'entrevis une lueur d'eſpérance de guériſon me revint alors à l'eſprit ; j'avois penſé à changer de climat, & à en aller habiter un plus tempéré : je conſultai ſur cet objet un célebre médecin, qui approuva ma réſolution, & m'exhorta à ne pas différer à l'exécuter.

Mon choix avoit d'abord porté ſur Aix en Provence ; mais la difficulté du trajet me parut inſurmontable : la voie de terre, outre la dépenſe énorme, étoit trop longue & trop fatiguante ; il ne ſe

trouvoit d'ailleurs aucun vaiſſeau qui dut faire voile dans peu pour Marſeille, ou pour tout autre port de cette partie de la Méditerranée.

Je me décidai donc pour Lisbonne, comme cette ville ſe trouve ſituée quatre degrés plus au ſud qu'Aix, je penſai que le climat devoit y être plus doux & plus chaud, l'hyver plus court & moins rigoureux.

Il ne fut pas difficile de trouver un vaiſſeau deſtiné pour une ville avec laquelle nous avons un commerce ſi conſidérable : mon frere ne tarda pas à m'en découvrir un, qui étoit pourvu de toutes les commodités qu'on pouvoit déſirer, & qui devoit mettre à la voile dans trois jours.

Cette occaſion me parut trop favorable pour la laiſſer échapper, & malgré le peu de tems qui me reſtoit, ayant donné carte blanche à mon frere pour arranger les conditions de notre paſſage,

je me préparai ſérieuſement ainſi que ma famille à ce voyage.

Ce fut aſſez en vain que nous nous dépéchâmes ſi fort ; le capitaine remit ſon départ à deux différentes repriſes : je l'invitai à la fin à dîner à Fordhook une ſemaine entiere après le jour qu'il eût fixé, & où il m'eût déclaré ſolemnellement qu'il ſe propoſoit de lever l'ancre.

Après le repas, & lorſque nous fûmes convenus de nos faits, il me quitta, après m'avoir très-ſérieuſement recommandé de me rendre à bord le mercredi ſuivant, qu'il m'aſſura vouloir deſcendre la riviere juſqu'à Graveſand, & être bien réſolu à ne s'arrêter pour qui que ce fut.

Il me conſeilla de prendre la voie de terre, & d'y aller attendre ſon vaiſſeau, il appuya ſon ſentiment de pluſieurs raiſons qui, autant que je peux me le rappeller, étoient préciſément celles qui m'avoient d'abord décidé à m'embarquer à la Tour.

JOURNAL

JOURNAL
D'UN
VOYAGE
A LISBONNE.

Mercredi, 26 Juin 1754.

AUJOURD'HUI le ſoleil s'eſt levé, & m'a paru du plus triſte aſpect; il m'a trouvé éveillé à ma maiſon de Fordhook; c'eſt à cette lugubre clarté, que je compte voir & dire le dernier adieu à quelques-unes de ces créatures que je chéris avec cette tendreſſe que la nature inſpire à ceux dont elles tiennent le jour, & cette affection innée que toute la doctrine de cette école philoſophique & ſtoïque où

l'on s'eſt efforcé de m'apprendre à ſupporter la douleur & à mépriſer la mort, n'a pu parvenir à affoiblir ni à étouffer.

Dans cette ſituation incapable de vaincre la nature, je me ſuis entiérement abandonné à ſes mouvemens, & ſuis devenu tout auſſi foible que la femme la moins courageuſe; & ſans m'en appercevoir, croyant n'être qu'un inſtant avec mes enfans, j'ai paſſé huit heures avec eux; j'ai pour le moins autant ſouffert pendant cet intervalle que pendant tout le tems de ma maladie.

A midi préciſe, mon carroſſe s'eſt trouvé à la porte; à peine en ai-je été informé qu'embraſſant ces pauvres petits innocens, j'y ſuis monté après avoir un peu repris courage: ma femme qui s'eſt comportée dans cette conjoncture en héroïne & en vraie ſtoïcienne, quoique dans le fond la plus tendre des meres, & ma fille ainée m'ont ſuivi; quelques amis nous ont accompagné, d'autres après avoir pris congé ſe ſont retirés. J'ai entendu louer ma fermeté, & l'on m'a prodigué des titres auxquels j'étois intérieurement bien convaincu que je n'avois aucun droit. Bien des philoſophes de ma trempe, pour peu qu'il leur

reſte de modeſtie, avoueront qu'ils ſe ſont trouvés dans le même cas, toutes les fois que leur poſition a été pareille à la mienne.

Nous nous ſommes rendus en deux heures à Redriffe, d'où nous nous ſommes fait conduire immédiatement à bord du vaiſſeau qui auroit dû mettre à la voile le lendemain; mais comme aujourd'hui c'étoit le jour de l'avénement du Roi au trône, & qu'il étoit par conſéquent fête à la douane, le capitaine ne pouvoit y prendre ſes expéditions que le jeudi; car ces fêtes ſont preſque auſſi nombreuſes, & s'obſervent avec autant d'exactitude que celles du calendrier Romain. Je pourrois ajouter que les unes & les autres ſont tout-à-fait contraires à l'eſprit de commerce, & directement oppoſées à l'intérêt public.

Pour gagner le bord du vaiſſeau, il a fallu préalablement s'embarquer dans une chaloupe, ce qui n'a pas laiſſé que d'avoir ſes difficultés; privé comme je le ſuis de l'uſage de mes membres, on a été obligé de m'y porter; les hommes qui m'ont rendu ce ſervice, quoique capables de ſoutenir un fardeau, ont eu beſoin, ainſi qu'Archimede, d'un point fixe &

ſtable. Comme il ne ſe trouvera vraiſemblablement dans le nombre de mes lecteurs que fort peu de gens qui n'ayent navigué ſur la Tamiſe dans de ſimples nacelles, il leur ſera facile de ſe former une idée de cette manœuvre; cependant avec le ſecours de mon ami M. Welch, auquel je ne penſe jamais qu'avec attendriſſement & reconnoiſſance, je ſuis parvenu à vaincre tous les obſtacles, & je me ſuis enſuite trouvé à bord du vaiſſeau où l'on m'a hiſſé ſans beaucoup de peine, au moyen de poulies attachées à un large fauteuil, avec lequel on m'a tranſporté dans la chambre, où je me ſuis repoſé des fatigues que je venois d'eſſuier, & qui avoient été beaucoup plus rudes dans le quart de mille de diſtance, qu'il y avoit entre mon carroſſe & le vaiſſeau, que pendant le trajet de terre de douze milles qui s'étoit fait avec la plus grande diligence & ſans aucune incommodité.

Cette derniere fatigue a peut-être été aggravée par l'indignation dont il m'a été impoſſible de me défendre. Il eſt vrai qu'en entrant dans la chaloupe, j'offrois un objet qui n'étoit propre qu'à inſpirer de l'horreur, tous ceux qui m'ont regardé ont pu s'appercevoir que j'étois

tout-à-fait perclus; mon viſage annonçoit mon état. L'on y découvroit clairement des ſignes qui préſageoient une mort prochaine : j'avoue que ma figure a quelque choſe de ſi hideux, que pluſieurs femmes qui étoient enceintes, & naturellement craintives, s'étoient abſtenues de venir au logis, redoutant que cette vue n'eut pour elles de triſtes conſéquences. Dans cet état, je paſſai par les verges (je crois pouvoir faire uſage de cette expreſſion) à travers une foule de matelots & de bateliers, qui m'ont tous honoré de leurs complimens; ils m'ont preſque tous accablé d'injures & de plaiſanteries rélatives à ma triſte ſituation : il n'y aura perſonne de ceux qui me connoiſſent qui puiſſe me ſoupçonner d'avoir été perſonnellement affecté de leur conduite; je l'ai regardée comme la vive peinture de cette cruauté & de cette barbarie ſi naturelle à l'homme, que j'ai toujours obſervée avec douleur, & qui m'a toujours inſpiré des idées triſtes & peu conſolantes : on peut aſſurer que cet uſage révoltant eſt particulier à la nation Angloiſe : il eſt vrai qu'on ne peut en accuſer que la populace; c'eſt le fruit d'une licence effrénée, qu'elle

prend pour la véritable liberté dont elle n'eſt que l'abus ; il ne ſe trouve point chez les honnêtes gens qui ont reçu une éducation ſeule capable de vaincre la nature, de déraciner les mauvais penchans que nous apportons en naiſſant, & de nous donner toute la perfection dont nous ſommes ſuſceptibles.

Voilà je crois ce qu'on peut dire, & tout ce qui peut ſe dire ; je crains cependant que cela ne ſoit pas aſſez ſatisfaiſant, & n'explique qu'imparfaitement les cauſes de l'inhumanité d'un être, qui tandis qu'il óſe ſe vanter d'avoir été créé à l'image de Dieu, paroît porter empreinte celle des animaux les plus vils, ou plutôt celle que nous nous formons du diable ; je ne connois aucune autre créature qu'on puiſſe accuſer avec juſtice d'une pareille atrocité.

Après que j'ai été un peu repoſé, on nous a ſervi un mauvais aloyau qui reſſembloit aſſez à de la charogne, pour lequel l'hôte de la gargotte où nous l'avions pris, nous avoit fait payer tout ce qu'il auroit pu nous en couter chez le meilleur traiteur pour un excellent dîner : la différence qu'il y a entre un bon & un mauvais cabaret, c'eſt que dans le

premier on donne beaucoup d'argent pour faire bonne chere, & dans le dernier, on en donne tout autant pour la mauvaiſe.

Jeudi, 27 Juin.

Ce matin, le capitaine qui avoit couché dans ſon lit à terre, nous a rendu viſite; il eſt entré dans la chambre où il s'eſt préſenté ſous l'aſpect d'un bacha de mauvaiſe humeur, en aſſurant que s'il s'étoit imaginé que nous fuſſions ſi difficiles, il ſe ſeroit bien gardé, lui euſſions-nous donné cinq cent livres ſterlings de ſe charger de nos perſonnes. Il a proteſté pluſieurs fois qu'il étoit honnête homme, & faiſoit peu de cas de l'argent; malgré ce prétendu déſintéreſſement, il n'a pas laiſſé de nous donner à entendre fort intelligiblement, que des paſſagers de diſtinction l'avoient ſouvent gratifié de vingt, trente & quarante guinées pour l'uſage de ſa chambre, enſus de la ſomme dont ils étoient convenus. J'ai été, on ne peut pas plus, ſurpris de ſa façon d'agir à laquelle je ne comprenois rien; il m'avoit quitté la veille de très-bonne humeur, & il ne s'étoit rien paſſé entre nous depuis lors qui

pût l'autoriſer à me tenir de pareils propos : mon étonnement n'a cependant pas été de longue durée ; je n'ai pas tardé à m'appercevoir que tout ce verbiage ne tendoit qu'à me préparer à un nouveau retard, (c'étoit le cinquieme) & à me prévenir qu'il ne léveroit l'ancre que le ſamedi ſuivant ; attendu que ſa volonté & ſon bon plaiſir étoient de ne partir qu'alors.

Outre la ſituation déſagréable dans laquelle nous nous trouvons, étant dans le voiſinage de Wapping & de Redriffe, & participant de l'air empeſté de ces deux agréables ſéjours, & ne perdant aucun des ſons harmonieux que produiſent les clameurs réunies des matelots, des bateliers, des marchandes d'huitres, des poiſſardes & de tous les bruyans habitans de ces deux rives, qui compoſent le concert le plus ſingulier, & qu'on ne ſauroit comparer qu'à celui que Hogarth a imaginé dans l'eſtampe que nous avons de lui, qui aſſourdit preſque ceux qui la contemplent ; j'avois une très-forte raiſon pour ſouhaiter que nous miſſions promptement à la voile ; mon hydropiſie qui m'avoit déja obligé de ſouffrir trois fois la ponction, ſembloit en exiger

une nouvelle, avant que je puſſe arriver à Lisbonne : perſonne à bord n'étoit en état de me rendre ce ſervice ; il fallut cependant (je me ſers des propres expreſſions du capitaine) ſe ſoumettre, & écouter la raiſon. J'avouerai qu'il n'y avoit pas à choiſir, & que quand j'aurois eu quelque penchant à prendre un autre parti, il auroit été trop diſpendieux pour que je puſſe le ſuivre.

Il eſt pluſieurs inconvéniens dans le monde que les gens du premier rang ignorent abſolument & auxquels ils n'ont jamais été expoſés ; à peine connoiſſent-ils la claſſe de ceux qui les font naître. Tel eſt, par exemple, le tranſport des effets, & des perſonnes d'un lieu à un autre ; les connoiſſances, même celles qui paroiſſent les moins importantes en elles-mêmes ne ſauroient être mépriſables, & comme celle dont je veux parler eſt abſolument néceſſaire pour bien comprendre, & tirer parti de mon journal ; & qu'enfin comme dans le cas préſent, les plus ignorans de mes lecteurs ſeront préciſément ceux que je chercherai préférablement à amuſer, & pour leſquels je ſouhaite ſur-tout qu'on veuille ſuppoſer que j'écris, je traiterai

ici avec un peu d'étendue cet objet, ce que je ferai d'autant plus volontiers, qu'aucun auteur ancien ni moderne (ſi l'on en croit le catalogue de la bibliothéque du docteur Mead) n'a encore oſé l'entreprendre ; cette tâche, ſoit dit en ſtyle de don Quichotte, ſembloit réſervée à ma plume.

En concevant le projet de compoſer un journal, je me propoſai en même tems de faire des recherches ſur l'origine des premiers voyages ; & comme pluſieurs particuliers ont ſuivi cette voie (c'eſt-à-dire ont voyagé) aux dépends du public, je me ſuis flatté que le déſir de contribuer à l'avancement des arts & des ſciences, aux progrès des connoiſſances ſolides & utiles qui diſtinguent ſi heureuſement notre ſiecle, ont donné naiſſance à un grand nombre de ſociétés littéraires en Europe, dont il me ſeroit difficile de me rappeller les noms, & dont ni moi, ni perſonne, à l'exception de leurs plus proches voiſins, n'avons jamais ouï parler ; engageroit ces ſociétés à me prêter la main dans la compoſition d'un ouvrage entrepris dans les mêmes vues, & concourrant aux mêmes fins que leurs propres travaux, & ceux des

particuliers qu'elles ont cherché à encourager & à ſoutenir dans cette pénible carrière, quelquefois en leur accordant des marques de diſtinction, & les admettant même dans leurs corps, ne craignant point de les placer ſur la liſte des membres qui les compoſent.

J'oſois me promettre toute ſorte de ſecours de leur part, ſur-tout qu'elles daigneroient me communiquer les précieux manuſcrits, & les pièces originales que j'avois lieu de préſumer qu'elles avoient ſcrupuleuſement recueillis des fragmens qui nous reſtent des tems les plus reculés, & des ſiecles où l'hiſtoire ne nous fournit rien de certain ſur l'habitation, moins encore ſur les voyages des premiers hommes; ſi ce n'eſt peut-être, ainſi qu'on aſſure qu'un curieux & docte membre de la nouvelle ſociété des antiquaires l'a inſinué, qu'il y ait lieu de conjecturer que leurs réſidences & leurs voyages n'aient été qu'une ſeule & même choſe. On prétend que cette conjecture (je ne ſaurois lui donner d'autre nom) eſt due à un livre qui lui tomba par hazard ſous la main, & dont nous ne tarderons pas de parler, dont le contenu étoit alors peu connu à ſes confreres.

Informé d'ailleurs que le roi de Pruſſe, également célebre par ſon goût & par ſa bienfaiſance, ce qui eſt un phénomene peu ordinaire dans un climat auſſi ſeptentrional que celui qu'il habite, étoit le vrai protecteur des arts & des ſciences, j'étois perſuadé qu'il favoriſeroit une entrepriſe de cette utilité, & ordonneroit qu'on fit des recherches dans ſes archives, & qu'elles me fuſſent communiquées.

Après avoir murement peſé tous ces avantages, & réfléchi tout à mon aiſe ſur l'arrangement que je donnerois à mon ouvrage; il n'a fallu qu'un inſtant pour faire évanouir mon projet, à quoi n'a pas peu contribué la connoiſſance que j'ai eu de la découverte du jeune antiquaire dont je viens de faire mention, qui d'après les plus anciens fragmens qui nous reſtent, (il ne me paroît pas que tous les membres de ſa ſociété ſoient de ſon ſentiment) & qui ſont fort antérieurs aux premiers recueils modernes de manuſcrits exiſtans, ou à aucune collection d'hiſtoire naturelle dont l'antiquité n'approche pas à beaucoup près de celle du déluge, pour me convaincre que le premier homme fut réel-

lement un voyageur, & qu'à peine lui & ſa famille ſe trouverent établis dans le paradis terreſtre, que ne tardant pas à ſe dégoûter de leur habitation, ils en chercherent une nouvelle. De-là, je conclus, que le goût des voyages eſt inné à l'homme, & qu'il fait partie du châtiment qui lui fut impoſé dès le commencement du monde.

Mon plan, au moyen de cette découverte, ſe trouva fort réduit, je vis qu'il n'étoit plus queſtion que de traiter de la méthode ſuivie pour le tranſport des effets & des paſſagers d'un lieu à un autre; ſujet qui n'étant pas univerſellement connu, paroiſſoit mériter d'être approfondi, avant que de remonter à ſon origine. Ce que l'on ne ſauroit réellement faire que de deux manieres; en ſe conformant à celles dont les hiſtoriens & les antiquaires font le plus ordinairement uſage dans les cas où ils cherchent à s'aſſurer du principe des choſes Par la premiere, on parvient à s'inſtruire de leur état actuel, laiſſant à d'autres le ſoin de tracer l'époque où elles commencerent à exiſter, & leur mode d'exiſtence. Par la ſeconde, on démontre quelle étoit leur véritable poſition, & on abandonne aux

recherches des curieux l'examen de celle dans laquelle elles ſe trouvent de nos jours : par conſéquent, la premiere de ces connoiſſances eſt plus utile, & la derniere plus curieuſe ; l'une eſt précieuſe au genre humain en général, l'autre ne l'eſt qu'à cette partie ſi eſtimée qu'on honore du nom *de Virtuoſo*.

Ainſi donc, en me bornant à dévoiler le myſtere du tranſport des effets & des paſſagers d'un lieu à l'autre, juſqu'à préſent ſi impénétrable même pour ceux de mes lecteurs les plus clairvoyans, je continuerai à ſuivre la méthode hiſtorique que j'ai adoptée, & tâcherai d'expliquer celles que l'on met plus ordinairement en uſage de nos jours ; abandonnant à quelque plume plus ſavante que la mienne le ſoin de faire des découvertes plus précieuſes, en attendant que j'aye une occaſion plus favorable de m'en acquitter moi-même.

Pareil tranſport s'exécute donc actuellement par deux méthodes générales ; l'une & l'autre (à la garde & ſous la conduite de Dieu,) (*a*) ſavoir par terre,

(*a*) Formule obſervée dans les connoiſſemens & dans les lettres de Voiture.

& par eau, elles ſont toutes deux très-variées ; celui de terre ſe fait par le ſecours de différens véhicules, tels que charrois, tels que carroſſes, tombereaux, & celui d'eau à l'aide des vaiſſeaux, des barques, des chaloupes de toutes grandeurs & dénominations ; mais comme ces façons de tranſporter ſont toutes aſtreintes aux mêmes regles, elles ont entre elles une ſi grande conformité, qu'il ſuffira de les réduire à un point de vue général, ſans s'arrêter à des détails minutieux.

Etabliſſons d'abord pour principe fondamental, que comme le bagage qu'on tranſporte forme ordinairement le plus gros volume, il mérite par conſéquent le plus d'attention ; le paſſager n'eſt guéres que l'acceſſoire de ſa malle, coffre, ou balle, ou ne formant tout au plus que la moindre partie de ſon propre équipage, il eſt très-naturel qu'en les arrangeant & en les arimant, on s'embarraſſe très-peu de ſa perſonne & de ſes commodités : il eſt moins queſtion du tranſport des paſſagers & des bagages que de celui des bagages & des paſſagers.

Secondement, ce tranſport forme une eſpece de rélation, ou pour mieux dire

de ſujétion dans la ſociété, au moyen de laquelle le paſſager eſt tenu à rendre certain hommage à celui qui le tranſporte. Il eſt vrai que cette ſervitude n'eſt que momentanée & locale, elle n'en eſt pas pour cela moins abſolue pendant tout le tems de ſa durée; c'eſt la plus inſupportable de toutes celles qui ſoient connues dans la grande Bretagne, & pour dire la vérité celle qui s'accorde le moins avec les privileges d'un peuple libre, qui ne ſauroit s'y accoutumer: ce qu'elle a de ſingulier, c'eſt qu'elle ne reſſemble en rien à la ſervitude ordinaire, & que le ſupérieur ſe trouve ſoumis à ſon inférieur; circonſtance qui paroit tout-à-fait abſurde. Car Ariſtote a prouvé dans ſa politique, d'une maniere qui me paroît convaincante, qu'à l'exception des barbares, perſonne ne naît pour l'eſclavage, & n'eſt deſtiné à ſervir que des maîtres qui ne ſoient pas eux-mêmes barbares: j'avoue que Monteſquieu a pouſſé ce paradoxe un peu plus loin, relativement aux Africains; il eſt cependant vrai qu'aucun être n'eſt deſtiné par ſa naiſſance à l'eſclavage, & qu'il n'eſt aſſujetti que par la force; il ne devient par conſéquent l'eſclave que d'un plus puiſſant que lui.

Troiſiémement, cette ſujétion eſt abſolue, & conſiſte en une parfaite réſignation du corps & de l'eſprit au pouvoir d'un autre: après quoi, la volonté de celui qui s'eſt ainſi ſoumis devient tout auſſi paſſive que celle d'un eſclave Aſiatique, ou d'une femme Angloiſe, en conſéquence des loix & des uſages de l'une & de l'autre contrée. Pour que la plupart de mes lecteurs convinſſent de la juſteſſe de ma comparaiſon, il ſuffiroit que je leur citaſſe l'exemple d'un cocher d'une de nos voitures publiques; tous ceux d'entre eux qui ſe ſeroient jamais trouvés ſous la domination d'un pareil tyran, qui dans ce pays de liberté eſt auſſi deſpotique qu'un bacha Turc, avoueroient qu'il n'y a que deux circonſtances où ſon pouvoir ſoit limité; la premiere, qu'il ne ſauroit vous engager ſans votre conſentement à ſon ſervice; la ſeconde que ſi vous vous y mettez volontairement dans un endroit, ce n'eſt qu'à condition d'être libre au bout d'un certain tems dans un autre; & il eſt obligé de ſon côté (moyennant l'aide de Dieu) à remplir toutes les conditions de ſon engagement. Il eſt vrai que pendant tout le tems néceſſaire à l'accompliſſement

du voyage, on ſe trouve abſolument à ſa diſpoſition ; il vous tranſporte comme il veut, quand il veut, & où il veut, pourvu toutefois qu'il ne s'éloigne pas trop du grand chemin : vous ne buvez & ne mangez que ce qui lui plait : il y a plus, vous ne dormez que lorſqu'il le juge à propos ; il vous éveillera & vous fera ſortir du lit à minuit, vous donnant à peine le tems de vous habiller : il eſt vrai que ſi vous êtes aſſez heureux pour pouvoir dormir dans ſa voiture, il n'a pas le droit de vous en empêcher, je dirai même, en lui rendant juſtice, qu'il eſt naturellement aſſez enclin à vous y engager ; car plus matin il vous fait lever, plus il vous accorde de tems pendant la chaleur du jour, puiſqu'il lui arrive aſſez fréquemment de s'arrêter ſix heures dans un cabaret à bierre ou à ſa porte, vous accordant les mêmes libertés qu'il ſe permet à lui même, pour leſquelles il eſt toujours très-modéré dans ſes prétentions. J'ai connu un chargement complet de voyageurs dont on exigea à peine trente ſols, pour les avoir laiſſé repoſer plus d'une heure à la porte d'une de ces maiſons, & cela dans un des jours les plus chauds de l'année.

Quoique cette eſpece de tyrannie ait échappé aux obſervations de nos écrivains politiques, il me ſemble que nos auteurs dramatiques en ont fait mention, & qu'elle eſt aſſez connue de la plus grande partie des lecteurs, pour que je me diſpenſe d'en parler plus amplement. D'ailleurs mes amis les plus familiers étant ſi peu expoſés à ce genre de captivité, je vais abandonner les voyageurs par terre, & parler de ceux qu'on tranſporte par mer; tout ce que je dirai à leur ſujet peut s'appliquer également aux premiers; rien n'empêche que je ne les mette dans une même cathégorie, & ne les faſſe ſuivre immédiatement, les confondant auſſi parfaitement qu'ils le ſont dans notre liturgie, lorſqu'elle les recommande aux prieres des fideles; (ce qui m'a paru très-remarquable) ils s'y trouvent pêle-mêle avec d'autres miſérables, tels que les femmes en travail, les malades, les enfans qui viennent de naître, les priſonniers & les captifs.

Le bagage & les paſſagers ſont tranſportés par mer dans différens véhicules, dont le principal eſt un vaiſſeau; ce ſera auſſi le ſeul dont je parlerai. Ici le tyran ne dérive point ſon titre, comme le

cocher du coche, du véhicule même dans lequel il arrange les bagages & les paſſagers; on lui donne celui de capitaine, mot qu'on applique à un nombre étonnant d'uſages différens, & dont la ſignification eſt, on ne peut pas plus vague, de ſorte qu'il eſt très-difficile d'y attacher une idée certaine: au défaut d'expreſſion qui faſſe connoître ces diverſes acceptions, il me ſemble que celle de chef ou de conducteur d'un corps d'hommes raſſemblés ſeroit celle qui la définiroit le mieux: que ce corps ſoit compoſé de ſoldats, de matelots, ou de voleurs, celui qui ſe trouve placé à leur tête eſt toujours qualifié de capitaine.

Le tyran ſous les ordres duquel le ſort nous a placé & à qui nous ſommes échus en partage, prétendoit avoir un droit plus honorable à ce titre que celui de ſimple conducteur d'un véhicule ſervant uniquement au tranſport; il avoit été élevé au grade de commandant d'un vaiſſeau corſaire; ce qu'il s'imaginoit lui donner le droit de ſe glorifier d'avoir été emploié au ſervice du roi, & d'arborer à la ganſe de ſon chapeau cet ornement militaire connu ſous le nom de co-

garde ; il portoit auſſi une épée fort longue, avec laquelle il ſe pavanoit dans la chambre aux yeux de ſes malheureux paſſagers, emballés dans des niches qui en garniſſoient les côtés : ce perſonnage étoit, on ne peut pas plus ſingulier ; il s'étoit mis dans la tête qu'il étoit un homme conſidérable pour les mêmes raiſons qui démontroient clairement qu'il n'étoit qu'un faquin, & pour qu'on crut qu'il avoit hanté la bonne compagnie, il faiſoit préciſément tout ce qu'il falloit pour prouver qu'il ne l'avoit jamais connue. Il ſe piquoit encore de galanterie, & à l'âge de ſoixante & dix ans, il joignoit à la gentilleſſe du chevalier Courtley-nice toute la ruſticité de Surley ; & tandis qu'il étoit ſourd lui-même, il avoit une voix propre à aſſourdir tous ceux qui l'écoutoient.

Le retard occaſionné par les délais du capitaine qui n'avoit pas tout ſon chargement, & attendoit encore quelques marchandiſes, le vent ayant été longtems au ſud-oueſt, d'où il ſouffloit conſtamment avec violence, me fit redouter avec raiſon que nous n'euſſions une longue traverſée, & que mon ventre qui commençoit à être fort tendu n'exigeât

une nouvelle ponction, au moment où il ſeroit peut-être impoſſible de ſe procurer aucun ſecours, quoique le capitaine m'eût aſſuré qu'il avoit un jeune homme à bord très-entendu, qui lui tenoit lieu de chirurgien; je reconnus depuis qu'il rempliſſoit encore les fonctions de maître d'hôtel, de cuiſinier, de ſommelier & de matelot; pour tout dire en un mot, il avoit autant de différens emplois que Scrub, dans la comédie de Farquhar (*a*), & qu'il les rempliſſoit tous avec beaucoup d'habileté: celui de chirurgien étoit peut-être le ſeul où il ſe trouva un peu en défaut, du moins pour ce qui a quelque rapport à la ponction; car il m'avoua

(*a*) George Farquhar, né à Londonderry en Irlande, en 1678: il fut d'abord comédien, enſuite officier, & finit par compoſer pour le théâtre; mort en 1710, pendant le cours des premieres repréſentations de la piece dont il eſt ici queſtion, intitulée *The Beau's ſtratagem*, ſtratagêmes du petit-maître. Scrub eſt un laquais, qui ſous des dehors de ſimplicité, cache beaucoup de malice: cette comédie eut le plus grand ſuccès, & eſt reſtée au théâtre; c'eſt le dernier ouvrage de l'auteur, qui avoit certainement beaucoup de talens, ils furent mal récompenſés, car il vécut & mourut pauvre.

fort ingénuement, qu'il n'avoit jamais vu faire cette opération, & ne poſſédoit point l'inſtrument qui y étoit propre.

Vendredi, 28 *Juin.*

Aujourd'hui par précaution j'ai envoyé chercher mon ami Mr. Hunter de Covent-Garden, habile chirurgien & grand anatomiſte; quoique mon ventre ne fut pas extrêmement tendu, il m'a tiré dix pintes d'eau: le jeune homme du vaiſſeau a aſſiſté à cette ponction, non comme étant du métier, mais comme cherchant à s'inſtruire.

Me trouvant guéri de ma crainte, rélativement à la durée du voyage, j'ai annoncé au capitaine qu'il m'étoit indifférent qu'il partit plus tôt ou plus tard; il a paru très-ſatisfait de cette déclaration, ainſi que de ce que je lui ai dit que depuis la ponction, je me trouvois beaucoup plus à mon aiſe; je crois réellement que le compliment qu'il m'a fait à ce ſujet étoit ſincere; c'étoit dans le fond, ainſi qu'on aura plus d'une fois occaſion de le remarquer, un très-bon-homme, & comme il n'étoit pas moins brave, je m'apperçus que la conſtance héroïque avec laquelle j'avois ſoutenu une opération

qui ne cauſe que peu ou point de douleur, lui avoit inſpiré un certain reſpect. Pour ſe mettre donc en état de tenir ſa parole au moment où il n'avoit plus aucun intérêt d'y manquer, & où il n'avoit plus lieu de s'attendre à recevoir d'autres marchandiſes, ni de nouveaux paſſagers, il ordonna à ſes gens de mettre à la voile le dimanche matin pour deſcendre la Tamiſe juſqu'à Graveſend, où ils attendroient ſon arrivée.

Dimanche, 30 *Juin*.

Il ne nous eſt rien ſurvenu d'extraordinaire juſqu'à ce matin, que ma pauvre femme, après avoir beaucoup ſouffert pendant toute la nuit d'un mal de dents, s'eſt réſolue à ſe débarraſſer de celle qui la tourmentoit. J'ai en conſéquence envoyé mon laquais à Wapping, pour y chercher le plus habile arracheur de dents qu'il pourroit trouver, & l'amener ſans perte de tems : on lui a d'abord indiqué une femme très-renommée dans cet art ; mais lorſqu'elle a été rendue à la chaloupe au bord de la riviere, il s'eſt trouvé que le vaiſſeau étoit déja à la voile ; il étoit en effet parti peu de minutes après que mon laquais l'eût quitté. Le pilote

pilote ne jugea pas à propos, quoiqu'il n'ignorât pas la raiſon pour laquelle je l'avois envoyé, d'attendre ſon retour, ou de me prévenir qu'il alloit lever l'ancre, moi qui avois patiemment ſouffert pendant quatre jours les délais de ſon capitaine, malgré ſes promeſſes ſolemnelles & réitérées de ne plus différer.

Mais de tous les diminutifs de bachas, ou de tous les tyrans ſubalternes que j'aye jamais connu, ce pilote à face refrognée étoit ſans contredit le plus implacable ; car pendant tout le tems qu'il exerça le commandement en chef, ce qui fut juſqu'à l'arrivée aux Dunes, il ne fit jamais rien de ce qu'on lui demanda, ne dit rien d'honnête, & même ne jetta pas un regard gracieux ſur aucun des individus qui ſe trouvoient à bord.

L'arracheuſe de dents, dont la réputation, ainſi que je viens de le dire, étoit bien établie dans tout le voiſinage, refuſa de ſuivre le vaiſſeau, de ſorte que mon domeſtique revint ſeul, & fit tant de diligence qu'il nous rejoignit, avant que nous fuſſions tout-à-fait ſous voile, car dès que nous y fûmes une fois, le vent & la marée nous étant favorables, il lui auroit été impoſſible de regagner le vaiſ-

ſeau, avant qu'il eût été mouillé à Graveſend.

Le ciel étoit ſerein, & la matinée très-belle, le trajet fut auſſi agréable qu'on pouvoit le ſouhaiter; je ne crois pas qu'il y ait une ſeule riviere en Europe dont l'aſpect ſoit comparable à celui de la Tamiſe qui, dans tout cet eſpace, ſe trouve couverte de ſuperbes vaiſſeaux. Les chantiers de Deptfort & de Woolwich offrent un point de vue enchanteur, & donnent une juſte idée de la perfection à laquelle nous ſommes parvenus dans la conſtruction de ces châteaux flottans, & de la ſupériorité qu'il y a lieu de croire que nous conſerverons ſur les puiſſances maritimes de cette partie du globe. Celui de Woolwich ſurtout grava profondément cette idée dans mon eſprit; j'y remarquai la royale Anne qui étoit en carene, & qui paſſe pour le plus gros vaiſſeau qu'on ait conſtruit juſqu'à-préſent, & monte dix canons de plus qu'aucun autre du premier rang.

Il ſe peut, cependant, que de pareilles maſſes ſoient peu propres à la manœuvre, & ſervent plus pour la parade que pour l'utilité; mais pourvu que leur

conſtruction contribue à entretenir chez l'étranger l'idée de la ſupériorité Britannique ſur les autres pouvoirs maritimes, la dépenſe, quoique très conſidérable, ne ſauroit me paroître mal employée; cette oſtentation eſt très-louable, & conforme aux regles de la ſaine politique. Je ſerois réellement mortifié de me trouver réduit à avouer que la France, la Hollande ou l'Eſpagne euſſent un plus grand & plus beau vaiſſeau que le plus grand & le plus beau des nôtres: c'eſt une ſatisfaction que je voudrois toujours donner à nos marins dont il convient de flatter l'amour propre, en les mettant à même de s'eſtimer avec raiſon fort au-deſſus de leurs voiſins. Je ſuis perſuadé, que non-ſeulement nos matelots, mais encore tous les habitans de cette iſle, ont droit de s'applaudir en comparant le roi d'Angleterre, comme puiſſance maritime, avec les autres monarques de l'Europe; il eſt vrai que je doute que la comparaiſon de nos forces de terre avec celles de pluſieurs têtes couronnées fit naître une pareille idée de ſupériorité: il eſt ſûr que leur population ſurpaſſe de beaucoup la nôtre, & que nous ne

leur ſommes nullement comparables par le nombre & par la bonté de nos troupes ; pluſieurs peuples, ſur-tout les Allemands, les François, peut-être même les Hollandois, nous ont laiſſé fort en arriere à cet égard : car quoique nous puiſſions nous glorifier de nos Edouards, & de nos Henris des ſiecles paſſés, la révolution qui s'eſt faite depuis lors dans l'art de la guerre, qui eſt cauſe que la force des individus n'eſt preſque plus d'aucun avantage, a produit un changement total dans les armées, tout-à-fait à l'avantage de nos ennemis. Quant aux ſuccès que nous avons eu dans ces derniers tems, ſi nous n'en ſommes pas tout-à-fait redevables au génie ſupérieur de notre général, ils le ſont en partie à l'efficacité de ſon argent. Il eſt certain que dans le cas où nous accuſerions le maréchal de Saxe de vanité, pour avoir montré avec complaiſance ſon armée rangée en bataille à ſon priſonnier notre général, après l'affaire de Laufeld, nous ne ſaurions d'un autre côté nous empêcher d'avouer que cette conduite pouvoit avoir ſon utilité ; puis qu'en lui préſentant des troupes telles que celles-ci, dont il étoit aſſez difficile

de trouver les pareilles, tant pour le nombre que pour la discipline, qui à ces deux égards étoient si fort supérieures aux nôtres, qu'on seroit plus qu'injuste, si l'on osoit faire le moindre reproche au brave & jeune prince dont la victoire dans cette occasion refusa de suivre les drapeaux: sa retraite dont on ne parlera jamais qu'avec étonnement, ne sauroit qu'être admirée, & ajouter un nouveau lustre à sa gloire.

Dans notre marine, c'est précisément tout le contraire; & ce sera absolument notre faute, si les choses viennent à changer; elles doivent rester sur le même pied aussi long-tems que notre commerce sera dans un état assez florissant pour pouvoir la soutenir: ce secours ne sauroit jamais lui manquer, tant que la législation continuera à protéger & à encourager nos négocians, & que nos magistrats auront le pouvoir, les talens, & la probité convenables pour maintenir & faire exécuter les loix existantes, rien ne doit être capable de troubler notre sécurité; convaincus, comme nous avons lieu de l'être, qu'il seroit peu vraisemblable que notre sénat & nos tribunaux se livrassent ja-

mais à une vile ſéduction, & que les places en fuſſent occupées par des ſujets ignorans & corrompus.

Outre les vaiſſeaux ſur les chantiers, nous en avons vu pluſieurs à l'ancre ; il n'eſt rien de comparable aux yachts, ſurtout à celui deſtiné à la perſonne du roi qu'on nomme le yacht du corps, il eſt fort au-deſſus de toute deſcription tant par la magnificence, que par les commodités, auxquelles on a eu également égard en le conſtruiſant & en l'équipant.

Pluſieurs vaiſſeaux de la compagnie des Indes orientales qui venoient d'arriver, ſe ſont auſſi attirés notre attention : ce ſont, je crois, les plus gros & les plus beaux bâtimens dont on faſſe uſage pour le commerce : ceux qui ſervent au tranſport du charbon, dont le nombre eſt très conſidérable & forment même des flottes, ont aſſez d'apparence, & en deſcendant juſqu'à ceux qui trafiquent en Amérique, en Afrique, & en Europe ; & faiſant l'énumération tant de ceux qui naviguent le long de nos côtes, que des petites embarquations qu'on rencontre entre Chatham & la tour de Londres, le tout formera un objet enchanteur aux yeux d'un véritable Anglois, qui-

ne ſauroit manquer d'élever ſon ame, ſur-tout s'il aime ſincérement ſon pays, & qu'il exiſte en lui la moindre étincelle de patriotiſme.

Enfin l'hôpital royal de Greenwich, qui préſente une ſuperbe façade du côté de la riviere, & qui fait en même tems un ſi grand honneur à l'architecte & à la nation, rélativement au talent & à l'invention de l'un, & à la ſenſibilité & à la généroſité de l'autre, terminent convenablement ce point de vue, dont la deſcription paroîtra peut-être romaneſque à ceux qui ne le connoiſſent point par eux-mêmes, & ne ſe ſont point convaincus par leurs propres yeux que ce ſpectacle eſt un de ceux où la vérité & la réalité ſurpaſſent quelquefois la fiction.

Lorſque nous avons eu paſſé Greenwich juſqu'à notre arrivée à Graveſend, nous n'avons plus rencontré que deux ou trois maiſons de campagne d'aſſez peu d'apparence, toutes ſituées ſur la rive de la province de Kent, dont l'air eſt plus ſain, moins humide, & la poſition plus agréable que celles qui ſe trouvent ſur le bord oppoſé, qui eſt de celle d'Eſſex. J'avouerai naturellement, que

cette circonſtance n'a pas laiſſé de me frapper, ſur-tout lorſque j'ai réfléchi à la quantité de maiſons de plaiſance dont les bords de la Tamiſe, en remontant depuis Chelſea juſqu'à Shepperton, paroiſſent couverts; le canal en eſt cependant beaucoup moins large, & n'offre pas à beaucoup près un auſſi beau point de vue : la quantité de petites nacelles qui s'y ſuccedent continuellement, ainſi que la répétition d'objets minutieux qui n'offrent rien de remarquable, de beau, ou de ſingulier, fatigue la vue, & ne peut qu'occaſionner de l'ennui & du dégoût, loin de procurer la moindre ſatisfaction. La côte d'Eſſex pourroit le diſputer en fait de ſituation à Barnes, Mortlake, & aux autres endroits du voiſinage, ſur leſquels j'oſe croire même qu'elle l'emporteroit : quant à celle de Kent, il s'y trouve nombre d'emplacemens très-convenables à ceux qui ſe propoſeroient d'y bâtir, & qui mériteroient à juſte titre la préférence ſur preſque tous ceux des provinces de Middleſex & de Surrey dont on fait le plus de cas.

Comment rendre compte d'un goût auſſi dépravé? Comment eſt-il poſſible qu'on oſe comparer la vue d'un grand

nombre de chaloupes & de canots naviguant à la file, à celle que nous préſente une ſuite continuelle de vaiſſeaux avec toutes leurs voiles au vent, ſe frayant un chemin au travers des vagues qui ſemblent s'oppoſer à leur paſſage.

Je ne ſaurois m'empêcher de faire ici une ſeconde remarque ſur le peu de diſcernement que nous montrons dans le choix de nos amuſemens, & ſur notre négligence à nous en procurer un très-innocent, qui me paroît un des plus gracieux qu'on puiſſe imaginer; ce ſeroit celui d'avoir en propre de petits bâtimens conſtruits de maniere qu'on y trouvât les commodités néceſſaires; cette voiture ſeroit, ſans contredit, la moins coûteuſe & la plus convenable pour nous tranſporter promptement & ſans fatigue, à celles de nos campagnes, dont la ſituation ſeroit telle que celle dont je viens de parler.

J'avoue que ſi l'on vouloit prodiguer les ornemens à ces bâtimens & étaler dans leur conſtruction un luxe déſordonné, cet amuſement deviendroit fort cher; cette dépenſe, ſeroit cependant très-ſupportable pour les gens à leur aiſe, & beaucoup moins conſidérable que

celle qu'on fait journellement pour d'autres qui ne lui ſont nullement comparables. Il eſt vrai, qu'il me ſemble, que naviguer de la maniere que je viens d'indiquer, eſt plutôt un plaiſir peu connu, & dont on s'eſt encore peu aviſé, que négligé par ceux qui en ont eſſayé; à moins qu'on ne ſuppoſe peut-être que les gens délicats & craintifs, ne s'imaginaſſent l'acheter trop chérement, en s'expoſant aux riſques & au mal de mer, & prétendiſſent que toutes leurs jouiſſances fuſſent pures, & ſans aucun mêlange de peines & de ſoucis; toujours prêts à s'écrier,

Nocet empta dolore voluptas.

Tel eſt pourtant l'état où je me trouve dans cet inſtant; car le bien-être & le ſoulagement que la derniere ponction m'a procuré, la belle matinée, notre marche favoriſée par le vent & la marée, joints à la multitude d'objets intéreſſans que j'ai conſtamment devant les yeux, pendant tout le tems que nous ſommes à la voile, ont été compenſés, & même éclipſés par la ſeule idée des ſouffrances de ma femme, qui n'ont ceſſé de la tourmenter depuis le moment de notre départ, juſ-

qu'à celui où nous venons de jetter l'ancre. Dès que nous avons été mouillés, j'ai envoyé un domeſtique à terre pour qu'il nous amenât le dentiſte le plus habile de Graveſend ; en conſéquence il eſt revenu avec un chirurgien qu'on nous a aſſuré être fort célebre, ce qui ne l'a pas empêché de ſe prêter à ce que nous exigions de lui ; il auroit été fort choqué, ſi nous l'avions regardé ſur le pied d'un ſimple arracheur de dents, & il auroit imité en cela la conduite de Mrs. ſes confreres qui ne ſouffrent pas volontiers qu'on les traite de barbiers, ſur-tout depuis la diſtinction très-moderne qu'on a établie entre ces deux fonctions, à laquelle s'il ſe trouve des gens qui prétendent que la chirurgie ait conſidérablement gagné, d'autres par contre croient que les barbiers ont peu perdu.

Cet adroit & ſcientifique perſonnage, (du moins je le tiens pour tel) après avoir mûrement & attentivement conſidéré la dent reprouvée, a déclaré qu'elle étoit ſi fort gâtée, & ſi reculée à l'extrêmité de la mâchoire ſupérieure, où elle ſe trouvoit en quelque façon couverte & garantie par une autre groſſe, belle, & profondément enracinée, qu'il

déſeſpéroit de pouvoir l'enlever.

Il a fait pluſieurs autres raiſonnemens de la même force à ma femme, & a employé un plus grand nombre de fleurs de rhétorique pour la détourner de la faire arracher, que l'on n'en emploie ordinairement à engager une jeune demoiſelle à préférer une douleur momentanée à de longues ſouffrances, ſur-tout quand il arrive qu'une pareille demoiſelle ſe trouve être du nombre de celles qui ont paſſé leur quarante ou cinquante ans, & qu'en conſentant à ſouffrir un petit mal paſſager, heureuſement de ſi courte durée, qu'à peine y en a-t il une ſeule ſur mille qui ait le tems de crier qu'elle l'ait ſenti, elles s'expoſent à porter atteinte à leurs charmes, & à perdre une de ces perfections capables, ſi l'on en croit le chevalier Courtley-Nice, de conquérir les cœurs.

Il a parlé ſi long-tems, & de ſi bon ſens que j'ai fini par me ranger de ſon avis, & par l'aider à engager ma femme (ce n'a pas été ſans peine) à ſe réſoudre à garder encore quelque tems ſa dent, & à ſe contenter pour le moment de faire uſage de palliatifs capables de la ſoulager; il lui a en conſéquence appliqué

un peu d'opium ſur la partie ſouffrante, & des véſicatoires derriere les oreilles.

Aujourd'hui étant à diner dans la chambre, tout d'un coup l'une des fenêtres de côté a été briſée, & eſt tombée avec le même bruit qu'auroit pu faire celui d'un canon de vingt quatre tiré à nos oreilles; nous avons tous été ſurpris & effrayés de cet accident imprévu, dont nous n'avons cependant pas tardé à découvrir la cauſe; car le chaſſis qui avoit été briſé a été pouſſé en morceaux au milieu de la chambre par le beaupré d'un petit bâtiment nommé *Smack*, dont le maître pour s'excuſer d'être venu (pour ne pas dire plus étourdiment) nous heurter, & avarier le vaiſſeau, nous a maudit & damné, nous ſouhaitant au fond de l'enfer, & a témoigné pieuſement ſon regret de ne nous avoir pas cauſé beaucoup plus de dommage. Ces complimens de ſa part ne ſont pas reſtés ſans replique de la nôtre, nos gens lui ont répondu ſur le même ton; il y a eu entre eux & l'équipage du Smack un dialogue compoſé d'injures & de juremens, qui a duré juſqu'au moment où nous avons été aſſez éloignés pour ne pouvoir plus nous entendre réciproquement.

Il ſeroit, je crois, difficile d'aſſigner la véritable raiſon pour laquelle les matelots ſe croient ſeuls en droit de s'exempter des devoirs ordinaires de la vie civile, & pourquoi ils paroiſſent ſe complaire à imiter le langage & la conduite des êtres les plus barbares : ils ont pourtant vu le monde, & il s'en trouve pluſieurs parmi eux qui ont eu une meilleure éducation que celle qu'on donne ordinairement aux gens de leur eſpece qui ne ſe deſtinent pas à la navigation. Je ne crois pas même (ſans en excepter la Hollande) que dans aucun des pays qu'ils viſitent, ils ayent jamais rien vu de pareil à ce qui ſe pratique ſur la Tamiſe. Croiroient-ils que le vrai courage (on ne peut s'empêcher d'avouer que leur bravoure eſt peu commune) ne ſauroit être compatible avec la décence ; & que le mépris de l'ordre & de la police dans les eſprits peu cultivés ſe manifeſte en même tems, & provient des mêmes principes qui inſpirent le mépris des périls, & apprennent à ne point redouter la mort ? ſeroit-ce..... ? mais ce ſujet m'entraîneroit trop loin, je me contente de rapporter le fait tel qu'il eſt, laiſſant aux membres de la ſociété de Ro-

bin-hood (*a*) le ſoin de le diſcutet : cette queſtion me paroît aſſez importante pour être placée au nombre de ces énigmes & de ces queſtions curieuſes, qui méritent d'occuper leur place dans l'almanach des dames de l'année prochaine.

Lundi, 1. *Juillet.*

Aujourd'hui après dîné, Mr. Velch & une jeune demoiſelle dont la ſœur vient avec ma femme à Lisbonne ont pris congé de nous, & ſont partis enſemble dans une chaiſe de poſte pour Londres.

Peu après leur départ, ma femme & moi étant aſſis tranquillement dans la chambre, deux particuliers que nous avons d'abord pris pour des archers, y ſont entrés ſubitement; leur mauvaiſe mine nous a peu diſpoſé en leur faveur. L'un des deux, qui affectoit le plus de ruſticité, & qui paroiſſoit le plus impudent, s'eſt avancé ſans cérémonie, un chapeau bordé d'un large galon d'or, re-

---

(*a*) Robin-hood, bon compagnon, ſociété des bons compagnons ; c'eſt le nom d'une cotterie particuliere.

trouſſé à la militaire, enfoncé ſur les yeux, l'écritoire qui étoit pendu à la boutonniere de ſon habit, & les papiers qu'il avoit à la main, m'ont bientôt appris quel étoit le perſonnage avec lequel j'avois à faire. Je lui ai demandé ſi lui & ſon camarade n'étoient pas deux commis de la Douane. Il m'a répondu fiérement que oui, bien perſuadé qu'une pareille aſſurance ne pouvoit manquer de m'inſpirer une grande conſidération pour ſa perſonne, & de m'en impoſer; il s'eſt pourtant trompé, car j'ai continué à lui demander quel étoit le poſte qu'il occupoit: celui qui n'avoit point encore parlé m'ayant dit, autant que je peux m'en ſouvenir, que ce gentilhomme étoit controleur ambulant; je lui ai repliqué qu'il ſe pouvoit fort bien qu'il fût pourvu de cet emploi, & qu'il en portât le titre; mais qu'il n'avoit certainement aucun droit à celui de gentilhomme; que s'il en étoit autrement, il ſe ſeroit bien gardé de ſe préſenter devant une dame, avant de s'être fait annoncer; qu'il étoit d'ailleurs à naître que quelqu'un qui ſe piquoit de politeſſe & de ſavoir vivre, eût parlé à d'honnêtes gens le chapeau ſur la tête. A ces mots il

s'eſt découvert, & l'a poſé ſur la table en nous demandant excuſe, & a rejetté la faute de ſon peu d'attention ſur le pilote, qui auroit dû ſelon lui le prévenir qu'il trouveroit des gens comme il faut dans la chambre. Je lui ai dit qu'il pouvoit juger à notre air (cette aſſertion peu modeſte n'étoit gueres confirmée par ma figure) qu'il ſe trouvoit devant une dame, & un homme de quelque conſéquence, auxquels il n'auroit jamais dû ſe mettre dans le cas de manquer & qui étoient en état de l'en faire repentir; j'ajoutai, que comme il paroiſſoit reconnoître ſa faute, & qu'il en avoit demandé pardon, la dame permettoit, pour peu que cela lui convint, qu'il remit ſon chapeau: il n'en voulut rien faire, & fit tout ce qu'il falloit pour me convaincre que plus je lui témoignerois d'égards, plus j'aurois de politeſſe, plus il ſeroit inſolent.

Je me ſuis rappellé alors une réflexion que j'ai ſouvent été dans le cas de faire: ſavoir, qu'il n'y a rien au monde de ſi mal aſſorti dans la nature, que toute eſpece de puiſſance jointe à la baſſeſſe ou au défaut de capacité; & que rien n'eſt ſi palpable que la fauſſeté de l'idée ridi-

cule de Platon, lorſqu'il nous dit, que « Saturne connoiſſant parfaitement l'é-
» tat des affaires de ce monde, nous
» donna des rois & des conducteurs, non
» d'origine mortelle, mais divine ; car
» comme nous ne choiſiſſons pas ordi-
» nairement les bergers parmi les mou-
» tons, ni les bouviers parmi les bœufs,
» ni les chevriers parmi les chevres,
» mais que nous confions la conduite
» de toutes choſes à des êtres de notre
» eſpece, comme plus capables & plus
» propres à les gouverner & à les diri-
» ger, la Providence divine a de même
» ordonné les génies pour veiller ſur
» nous, comme étant de leur nature
» des êtres d'un ordre ſupérieur, en
» état de régler nos démarches, de
» maintenir la paix, de faire régner la
» liberté, la juſtice & la décence ; &
» mettant fin aux murmures, de com-
» pletter le bonheur & le repos de l'hu-
» manité. Du moins, ce qu'on peut aſ-
» ſurer avec vérité, c'eſt que dans tous
» les Etats gouvernés uniquement par
» de ſimples mortels, ſans aucune aſſiſ-
» tance de la Divinité, on ne rencontre
» que peine & miſere. Il réſulte, en
» conſéquence de ce que je viens de di-

„ re, que nous devons faire tous nos
„ efforts pour imiter l'inſtitution de
„ Saturne, empruntant les ſecours
„ qui nous manquent de la partie de
„ nous-même qui eſt immortelle; en
„ nous conformant exactement à ce
„ qu'elle exige de nous, notre œcono-
„ mie domeſtique, & notre police pu-
„ blique éprouveront la vertu de ſon
„ influence; & faiſant ainſi uſage des
„ facultés de notre eſprit immortel,
„ nous parviendrons à établir une loi
„ ſtable, ou un mode de vivre digne
„ de porter le nom de ſon inſtituteur.
„ Mais s'il ſe trouve qu'un gouverne-
„ ment ſoit placé entre les mains ou
„ abandonné à la diſcrétion d'une ſeu-
„ le perſonne, à un grand, ou à un
„ petit nombre, & que cet adminiſtra-
„ teur ou adminiſtrateurs s'abandon-
„ nent à la pourſuite effrenée des plai-
„ ſirs défendus, ſans avoir la force de
„ s'oppoſer au torrent des paſſions qui
„ les maitriſent; alors ne ſe chargeant
„ du gouvernement que pour enfrein-
„ dre tous les droits des individus, il ne
„ reſtera plus au peuple malheureux le
„ moindre eſpoir de ſalut. *Plato. de lege.*
„ *Lib. IV.* pag. 713. cap. 714. *edit. Sar-*
„ *rani.*

Il faut avouer que Platon parle ici du pouvoir ſouverain de l'Etat ; il n'en eſt cependant pas moins vrai que ſes obſervations ſont générales, & peuvent également s'appliquer à tous les pouvoirs ſubordonnés : en effet, tout degré inférieur, dérive immédiatement d'un plus élevé ; & comme il ſe trouve protégé par une même force & ſanctionné par une même autorité, il eſt tout auſſi dangereux, & vraiſemblablement auſſi fatal au bonheur des ſujets.

De tous les pouvoirs, il n'en eſt réellement aucun auſſi bien ſoutenu, & auſſi fortement établi que celui dont il eſt ici queſtion. Les actes que le parlement a paſſé en ſa faveur ſont ſi poſitifs & ſi nombreux, qu'après avoir prouvé la néceſſité d'impoſer des droits ſur les marchandiſes, il ſembleroit que l'unique but de la légiſlation auroit été de protéger, & de ſoutenir ceux qui ſe trouvent chargés du ſoin de les exiger : la plupart des officiers qu'elle a établi à cet effet par des réglemens qui ont acquis force de loi, bien loin de reſſembler en rien à ceux des inſtitutions de Saturne, & d'être tirés d'un ordre fort ſupérieur à celui des autres mortels, paroiſſent au contraire avoir

été choisis dans la classe la plus vile & la plus méprisable.

J'avoue que rien n'est généralement aussi utile à l'homme, ni si avantageux aux sociétés particulieres & aux individus qui les composent que le commerce. Il est la vraie *alma mater* qui nourrit l'univers. Elle ne ressemble pas toujours aux meres ordinaires qui ne font aucune différence entre leurs enfans; & quoiqu'elle accorde à ceux d'entre eux qu'elle affectionne le plus une quantité de biens superflus, il y en a fort peu à qui elle refuse les aisances, & aucuns à qui elle ne procure les choses absolument nécessaires à la vie.

Une bienfaitrice telle que celle-ci, ne sauroit manquer d'être généralement chérie; il seroit par conséquent étonnant que négligeant ses vrais intérêts, on s'embarrassât peu de la mettre à couvert des fraudes & des violences d'une partie de ses nourrissons rebelles qui, mécontents de la portion qu'elle leur a assigné, ou a jugé à propos de leur accorder, conspirent à tout moment contre elle, & cherchent continuellement à priver leur frere de leur portion.

A la fin, notre capitaine s'est rendu

à bord, nous avons appareillé vers les ſix heures du ſoir, & ſommes deſcendus juſqu'au Nore: la traverſée a été fort agréable; nous avions une belle ſoirée, la lune ne faiſoit que d'entrer dans ſon plein, & nous étions favoriſés par le vent & la marée.

Mardi, 2. *Juillet.*

Ce matin nous avons remis à la voile, & nous avons été favoriſés des mêmes avantages dont nous avions joui hier au ſoir; nous avons quitté la côte d'Eſſex, & nous ſommes avancés le long de celle de Kent, paſſant tout auprès de la charmante iſle de Thenet, & cotoyant Sheppy qui n'en eſt pas une. Vers les trois heures, le vent nous étant devenu tout-à-fait contraire, nous avons mouillé aux Dunes à environ deux milles de Déal. Ma femme continuant à ſouffrir cruellement de ſa dent, a pris de nouveau la réſolution de s'en débarraſſer, & j'ai envoyé chercher un chirurgien à Déal, qui ne nous a pas été plus utile que le premier: il a de même tâché de ſe diſpenſer de l'arracher & a allégué à cet ef-

ſet les mêmes raiſons que le précédent ; elle étoit malgré cela ſi bien décidée, & ſi ennuyée de ſouffrir, qu'il a été obligé, quoique malgré lui, d'eſſayer de la tirer : cet eſſai a fait plus d'honneur à ſa prudence qu'à ſon adreſſe ; car après avoir bien tourmenté ma pauvre femme, il a été obligé de laiſſer ſa dent *in ſtatu quo*, & elle n'a eu que la triſte perſpective d'en être incommodée pendant tout le voyage ſans eſpoir de ſoulagement.

Dans cette fâcheuſe ſituation, que je n'ai pas laiſſé de partager, la nature affaiſſée par la laſſitude, a cédé au ſommeil, & elle s'eſt endormie ſur les huit heures du ſoir : ce repos m'auroit procuré une plus vive ſatisfaction, ſi j'avois trouvé quelqu'un à qui j'en euſſe pu faire part, & qui eût été capable de la partager avec moi ; mais malheureuſement je n'avois perſonne, & c'eſt préciſément dans ces occaſions que j'ai le plus beſoin de compagnie, & qu'il m'eſt le plus difficile de m'en paſſer. Ma fille & ſon amie, toutes deux attaquées du mal de mer, étoient au lit ; les autres paſſagers, qui étoient, un jeune écolier de quatorze ans, aſſez mal moriginé, &

un moine Portugais, fort ignorant, qui ne parloit d'autre langue que la ſienne, dont je n'ai jamais ſu un ſeul mot; il ne reſtoit que le capitaine avec qui je puſſe m'entretenir; mais outre qu'il étoit incapable de raiſonner d'autre choſe que de ce qui avoit quelque rapport à ſon vaiſſeau, il avoit encore l'ouïe ſi dure, que pour me faire entendre, je ne dis pas me faire comprendre, j'aurois couru riſque de réveiller ma femme, quoique couchée dans une chambre voiſine (que l'on nommoit, à ce qu'il me ſemble, la *chambre d'honneur*); elle méritoit ce titre à pluſieurs égards, puiſqu'elle étoit aſſez vaſte pour qu'une perſonne de taille ordinaire pût s'y étendre tout de ſon long, que ſa largeur pouvoit en admettre juſqu'à trois, & qu'elle étoit à la diſtance d'environ quatre pieds de moi. Dans une pareille ſituation, la néceſſité & le choix n'étant qu'une ſeule & même choſe, le capitaine & moi avons paſſé notre ſoirée vis-à-vis d'une jatte de *punch*; à peine a-t-elle été vuidée, que nous ſentans portés à dormir, nous nous ſommes mis au lit.

Je

Mercredi, 3 Juillet.

Je me ſuis éveillé ce matin à quatre heures, ma maladie me permet rarement de repoſer plus long-tems; je me ſuis levé, & j'ai eu le plaiſir de contempler tout à mon aiſe une mer très-agitée: le capitaine n'a commencé que long-tems après à donner quelque ſigne de vie, il m'a paru qu'il aimoit à dormir la graſſe-matinée; ſon ſommeil étoit accompagné d'une muſique beaucoup plus agréable au muſicien qu'à ceux dont elle étourdiſſoit les oreilles, ſur-tout lorſque, comme moi, on avoit l'avantage d'être placé à l'orcheſtre: enfin, huit heures ayant ſonné, il s'eſt levé à ſon tour, & a envoyé la chaloupe à terre; j'ai ordonné à mon laquais de s'y embarquer, ma maladie n'étant point de celles qui ôtent l'appétit, (car quoique le vaiſſeau ſoit bien approviſionné de toute eſpece de viandes ſalées pour le voyage, ainſi que d'une bonne quantité de fraîches, & de beaucoup de légumes achetés à Graveſend, tels que des pois & des feves, qui n'avoient encore été à bord que deux fois vingt-quatre heures, & qui n'avoient

vraiſemblablement pas été plus longtems expoſés en vente), j'ai imaginé qu'il me ſeroit facile de me procurer à Déal des vivres préférables à ceux dont on faiſoit journellement uſage pour la conſommation du vaiſſeau ; j'ai donc envoyé chercher à terre tous ceux que l'on pourroit y trouver à acheter, pour tâcher autant qu'il ſeroit poſſible, d'empêcher que nous ne mouruſſions de faim: mon domeſtique m'a rapporté, à peu de choſes près, tous les articles que j'avois demandé, de ſorte qu'il m'a paru que nous aurions aſſez de vivres pour une ſemaine entiere ; j'ai en conſéquence ordonné le dîner, il ne m'a manqué qu'un cuiſinier pour l'apprêter, & un feu convenable pour le cuire ; & comme il m'étoit impoſſible de me procurer aucun des deux, il a fallu me contenter d'un morceau de mouton rôti : toute ma reſſource a été la compagnie du capitaine & celle des autres paſſagers ; ma femme ayant été pendant toute la journée dans un état d'aſſoupiſſement, ſes compagnes d'un autre côté, dont le mal de mer n'étoit point diminué par le roulis du vaiſſeau, quoiqu'à l'ancre, étoient plus portées à ſoulager leur eſtomac,

qu'à le charger. C'eſt de cette façon, qu'à l'exception de l'heure qu'a duré le diner, j'ai paſſé toute ma journée dans une entiere ſolitude ; je l'ai terminée comme la précédente, en compagnie du capitaine, qui m'a fait part de ſes eſpérances ; il m'a aſſuré qu'il étoit perſuadé que nous aurions le lendemain matin un vent favorable. Comme il ne m'a point fait connoître les raiſons ſur leſquelles il fondoit cette certitude, & que je ne pouvois les déviner par moi-même, le vent ſoufflant alors préciſément du côté oppoſé à celui d'où il auroit pu nous ſervir, ſa prophétie ne m'a pas inſpiré aſſez de foi pour que j'aie oſé me flatter qu'elle ſeroit accomplie.

Jeudi, 4 *Juillet.*

Ce matin, le capitaine a paru vouloir juſtifier ſa prédiction, même en dépit du vent ; il a en conſéquence fait lever l'ancre, & profitant de la marée dans un moment où le vent avoit un peu foibli, il a hiſſé ſes voiles, & comme s'il avoit eu un pouvoir auſſi abſolu ſur Eole que ſur Neptune, il a voulu l'obliger, malgré lui, à lui être favorable. Ceux à

qui la mer eſt familiere, ſavent le peu de ſuccès qu'ont ordinairement de pareilles tentatives, & il n'eſt pas néceſſaire de citer les ſaintes Ecritures pour les convaincre que le pouvoir d'un capitaine de vaiſſeau, quelque abſolu qu'il puiſſe être d'ailleurs, eſt de bien peu de valeur aux yeux du vent. Notre noble commandant vient dans l'inſtant d'en avoir la preuve certaine; après avoir vainement lutté trois ou quatre heures contre lui, il s'eſt vu à la fin forcé de céder, après avoir perdu en peu de minutes ce qu'il avoit gagné en pluſieurs heures : nous ſommes enfin revenu à notre premier poſte, & avons jetté l'ancre une ſeconde fois dans le voiſinage de Déal.

Quoique nous ſoyons très-proche de terre, & que nous ayons lieu de nous attendre à tous les avantages attachés à ce voiſinage, notre eſpérance n'eſt cependant nullement remplie, & ce ſeroit à-peu-près la même choſe pour nous, ſi nous avions perdu la terre de vue; car à l'exception des occaſions où le capitaine met ſa propre chaloupe à la mer, (ce qu'il ne fait jamais qu'avec la plus grande répugnance), il nous eſt impoſ-

ſible de rien tirer de Déal, ſans qu'il nous en coûte un prix exorbitant, qui le ſeroit même pour les plus opulens; on exige pour un canot, quoique nous n'en ſoyons éloignés tout au plus que de deux milles, un écu & demi, & pour peu que nous témoignions de l'empreſſement, juſqu'à demi-guinée. Ces honnêtes gens regardent la mer comme une vaſte commune relevant de leur fief, où ils s'imaginent que toutes les fois qu'ils ſurprennent une créature de leur eſpece, ils ont le droit inconteſtable, avant de la mettre en liberté, d'en exiger tout ce qu'ils jugent à-propos. Pour dire la vérité, ſoit que ceux qui ſont établis & domiciliés ſur les côtes de la mer, participent de la nature des animaux amphibies & d'une eſpece un peu différente des autres créatures, ou bien qu'il y ait quelqu'autre cauſe inconnue, il eſt certain qu'ils ſont ſi peu enclins à prendre intérêt à des périls qui ne ſont pas les leurs, & à y être ſenſibles, qu'ils les regardent au contraire comme des faveurs céleſtes, dont ils ne ſont reconnoiſſans que proportionnellement aux avantages qu'ils en retirent: c'eſt pour cette raiſon qu'à Graveſend, l'homme

qui conduit ſeul un petit canot, exige un ſchelling pour le même chemin qu'il feroit à Londres pour le quart de cette ſomme, & à Déal il arrive ſouvent qu'il obtient davantage pour le travail d'un ſeul jour, qu'il ne gagneroit par celui de toute une ſemaine dans la capitale; il proportionne ſa demande au beſoin que l'on a de lui; plus il eſt urgent; plus ſes prétentions ſont exorbitantes; il eſt ſi fort aveuglé par l'intérêt, qu'il ne s'apperçoit jamais qu'en cherchant à profiter de la détreſſe de celui qui implore ſon ſecours, plus la ſomme qu'il lui demande eſt exceſſive, moins ſa ſituation lui permet de la lui donner. Comme après cela je ne voudrois pas que les concluſions que je prévois qu'on pourroit tirer avec raiſon de ces obſervations, fuſſent au détriment de l'humanité en général, j'ai tâché d'aſſigner les véritables cauſes de ces injuſtices d'une maniere plus conforme à la bonté & à la dignité de notre eſpece : quoiqu'il en ſoit, on ne ſauroit nier qu'il n'y ait en cela un peu de la faute des chefs & des conducteurs de ces individus, qui par une négligence puniſſable, ne font aucun effort pour en arrêter le cours, &

pour les empêcher de ſe prévaloir plus long-tems des triſtes circonſtances où ſe trouvent des infortunés, qui du moins à pluſieurs égards, peuvent paſſer pour leurs ſemblables. N'eſt-il pas honteux qu'un pauvre marin, ſoit qu'il ait fait naufrage, ou qu'il attende ſimplement un vent favorable, leur paroiſſe une bonne fortune, dont ils remercient le ciel, & qu'il ne puiſſe ſe tirer de leurs mains qu'autant qu'il ſe prête à leurs vexations, & conſent à ſatisfaire leur avarice ?

Vendredi, 5 Juillet.

J'ai envoyé ce matin mon laquais à bord d'un vaiſſeau de guerre qui étoit près du nôtre; je l'ai chargé de faire mes complimens au capitaine, & de lui remettre une lettre, où lui repréſentant la ſituation déſagréable où nos dames ſe trouvoient, je le priois de vouloir bien nous prêter ſa chaloupe pour nous conduire à Douvres, d'où nous n'étions qu'à ſept milles. J'ai oſé faire uſage dans cette occaſion du nom d'une dame de diſtinction, femme du premier ſeigneur de l'amirauté, qui ſeroit reconnoiſſante

des bontés qu'il voudroit bien avoir pour nous dans cette occaſion : je ſuis perſuadé que je diſois vrai, & que cette dame, dont on vante l'humanité, ne m'auroit pas démenti, quoique je lui fuſſe abſolument inconnu.

Le capitaine a répondu verbalement à ma longue épître, qu'*il lui étoit impoſſible de ſe prêter à ce que je déſirois, que cela ne dépendoit pas de lui* : cela pouvoit fort bien être, je ſuppoſe même qu'il diſoit vrai ; mais il ne l'étoit pas moins, que s'il ſavoit écrire, & qu'il ſe trouvât à ſon bord des plumes, de l'encre & du papier, il auroit tout auſſi bien pu en faire uſage, & qu'un homme qui ſe ſeroit un peu piqué de ſavoir vivre, n'y auroit pas manqué ; mais la mer eſt un élément où l'on connoît peu les uſages & la politeſſe, ſur-tout ceux qui y ont quelque autorité. Il y a peu de capitaines qui ne ſe croient fort au-deſſus de toutes ces regles reçues entre les honnêtes gens, qui influent ſi efficacement ſur les manieres des membres des ſociétés de terre ; chacun d'eux s'arroge ordinairement un pouvoir deſpotique dans l'étendue de ſon frêle gouvernement, qu'il régit à ſon gré, & ſuivant

lès loix qu'il s'eſt lui-même preſcrites. Il n'eſt certainement aucun exemple auſſi frappant des dangereuſes ſuites du deſpotiſme, & de la facilité avec laquelle il corrompt & tourne l'eſprit, que celui de ces petits tyrans, qui de ſimples particuliers, doux & honnêtes, lorſqu'ils étoient ſans pouvoir, ſe métamorphoſent dès l'inſtant qu'ils ſe trouvent placés au-deſſus de leurs ſemblables, en des êtres tous différens, & en maîtres durs & inſupportables.

Samedi, 6 Juillet.

Ce matin, le capitaine, après nous avoir aſſuré que le vent alloit changer, a voulu profiter de la marée deſcendante, & a levé l'ancre : ſon prognoſtic n'a pas été plus certain, & ſa tentative n'a pas eu plus de ſuccès que la précédente ; il a été obligé, pour la ſeconde fois, de revenir mouiller au lieu d'où il étoit parti : préciſément au moment où nous jettions l'ancre, une petite chaloupe, plutôt que de nous céder un peu d'eſpace & de nous faire place, a préféré à nous aborder & à briſer notre beaupré. Cette obſtination a pénſé coûter

cher aux gens de ſon équipage; car ſi l'homme qui ſe trouvoit au gouvernail, avoit fait uſage de notre ſupériorité, il l'auroit ſûrement coulée à fond: cette opiniâtreté d'un inférieur à l'égard d'un ſupérieur, capable de l'écraſer en un clain d'œil, ſembloit annoncer un degré de folie ou de rage, ainſi que d'impudence de ſa part. Je ſuis pourtant convaincu que cette étourderie ne pouvoit être fort dangereuſe: le mépris eſt un port aſſuré, où l'orgueil humain ne ſe réfugie qu'à regret; quand on y eſt une fois entré, on y eſt fort en ſûreté: tout homme qui jette ſon épée, préfere, il eſt vrai, une voye moins honorable, mais beaucoup plus ſûre, de ſe dérober au péril, & il agit plus prudemment que celui qui en feroit uſage pour ſe défendre. Nous ferons encore ici une autre diſtinction, de la vérité de laquelle la lecture & l'expérience nous ont parfaitement convaincu; ſavoir, que comme dans les gouvernemens les plus deſpotiques, il ſe trouve une progreſſion réguliere de ſervitude, en deſcendant du faîte à la baſe, les effets en ſont rarement ſentis avec autant de force & d'amertume par les degrés éloignés, que par

ceux qui en ſont les plus voiſins : de même dans les Etats les plus mal adminiſtrés & les plus anarchiques, il ſe trouve une ſuite ou un enchaînement régulier de dignités, chacune deſquelles ſe tient fortement attachée à celle qui la précede immédiatement ; & comme ceux qui ſont les plus élevés mépriſent ordinairement les efforts des rivaux qui cherchent à les débuſquer, ils négligent leurs avantages, & ne s'en prévalent pas pour les précipiter, ainſi que cela leur ſeroit facile, au bas de l'échelle. Nous terminerons cette digreſſion par une courte obſervation, qui mettra peut-être cette vérité dans tout ſon jour, & la rendra plus compréhenſible que les diſſertations les plus prolixes & les plus travaillées. Comme l'envie eſt de toutes les choſes de ce bas-monde celle qui nous expoſe le plus aux perſécutions de nos ſemblables, le mépris eſt par contre celle qui nous en met le plus ſûrement à l'abri ; par conſéquent, tandis que le tombereau & la chaloupe s'occupent continuellement à conjurer contre le carroſſe & contre le vaiſſeau, & ſe mettent exprès devant eux pour obſtruer leur paſſage, les derniers ne con-

ſultent que leur propre ſûreté, & n'ont point honte, en leur abandonnant le grand chemin, de ſe détourner pour les laiſſer librement paſſer.

Lundi, 8 *Juillet.*

Si l'on en excepte la quantité de merlans que nous avons pris dans l'après-midi, notre dimanche s'eſt paſſé ſans qu'il nous ſoit rien arrivé d'extraordinaire : aujourd'hui lundi nous avons mis à la voile, à ſix heures du matin, le vent étant un peu variable ; cependant le changement étoit ſi imperceptible, & la briſe étoit ſi foible, que nous n'avons eu d'autre ſecours que celui de la marée, qui nous a pourtant fait gagner ce qui nous reſtoit à parcourir de la côte de Kent. Nous avons paſſé enſuite ce rocher de Douvres, qui fait une ſi terrible figure dans le drame de Shakeſpéare, qu'il ſuffit d'en lire la deſcription, pour, ſi l'on en croit Mr. Addiſſon, que la tête, à moins que l'on ne l'ait excellente ou bien mauvaiſe, en tourne ; cependant celui qui en le voyant s'en forme une pareille idée, doit être doué, s'il n'a pas le génie de ce grand poëte, d'une

imagination bien poëtique. Il eſt certain que les montagnes, les rivieres, les héros & les dieux, ſont redevables d'une partie de leur exiſtence aux poëtes : l'Italie & la Grèce ne ſont ſi abondamment pourvus des premiers, que parce qu'elles ont produit un grand nombre des derniers, qui tandis qu'ils immortaliſoient les plus petites collines, les plus foibles ruiſſeaux laiſſoient croupir dans une même obſcurité les montagnes & les fleuves de l'univers, & les panégyriſtes orientaux & occidentaux qui avoient entrepris de les chanter.

Nous avons battu pendant une partie de la ſoirée, la mer de Suſſex, à la vue de Dungeneſs, beaucoup plus agréablement qu'utilement ; le tems étoit, à peu de choſe près, tout-à-fait calme, & la lune preſque pleine, n'étoit obſcurcie par aucun nuage.

Mardi & Mercredi, 9 & 10 *Juillet.*

Nous avons conſervé pendant ces deux jours le même beau tems, & avons fait autant de chemin ; mais ſur le ſoir du dernier, il s'eſt élevé un vent aſſez frais de la partie du nord-nord-oueſt ;

qui nous a conduit à la pointe du jour à la vue de l'iſle de Wight.

Jeudi, 11 *Juillet.*

Ce vent a duré juſqu'à midi, que nous avions l'extrêmité orientale de l'iſle un peu de l'avant. Le capitaine a continué ſes rodomontades, aſſurant que rien ne ſauroit l'empêcher de tenir la mer; mais le vent l'a fait changer de ton, comme il étoit le plus fort: après avoir combattu juſqu'à trois heures, il s'eſt vu enfin réduit à céder; après avoir viré de bord, il a gouverné ſur la terre, a paſſé par le travers de Spithead & de Portſmouth pour venir mouiller dans un endroit nommé *Ryde ſur l'Iſle.*

Il nous eſt arrivé dans la journée pendant que nous étions à la voile, faiſant, comme on a pu s'en appercevoir, très-peu de progrès, un accident bien tragique: un jeune chat, l'un des quatre animaux de cette eſpece qui ſe trouvoient attachés au vaiſſeau, eſt tombé de la fenêtre de la chambre dans la mer. A peine le capitaine qui ſe trouvoit alors ſur le pont, en a-t-il été informé, qu'il a témoigné par ſes juremens, combien il en

étoit touché : il a commandé ſur le champ au timonier de gouverner de maniere à pouvoir ſauver la pauvre bête, nom affectueux qu'il lui a donné ; les voiles ont été callées ſans perte de tems, & tout le monde a fait de ſon mieux pour parvenir à la ſecourir. J'avoue que j'ai été, on ne peut pas plus ſurpris de toute cette manœuvre, moins cependant de l'extrême ſenſibilité du capitaine, que de ce qu'il s'imaginoit qu'elle ſeroit bonne à quelque choſe ; car quand le minon auroit eu neuf mille vies au lieu d'une, j'étois perſuadé qu'il les auroit toutes perdues. Cependant le maître d'équipage s'étant dépouillé, a ſauté hardiment à la mer, & à mon grand étonnement, peu de minutes après, a regagné le vaiſſeau, tenant à ſa bouche le malheureux animal qui paroiſſoit ſans mouvement : alors je me ſuis apperçu que ce qui m'avoit d'abord paru impoſſible, & qui auroit vraiſemblablement paru tel à pluſieurs de mes lecteurs, ne l'étoit pas autant que je me l'étois imaginé : le chat a été expoſé à l'air & au ſoleil ſur le pont, il ne lui reſtoit pas le moindre ſymptôme de vie, & perſonne n'a douté qu'il ne fut bien mort.

L'humanité du capitaine, qu'on me paſſe cette expreſſion, n'a pas eu dans cette occaſion aſſez de ſupériorité ſur ſa philoſophie, pour l'abattre au point de céder & de ſe laiſſer vaincre à ſa douleur. Ayant reſſenti cette perte avec toute la foibleſſe naturelle à l'homme, il a voulu prouver qu'il en avoit auſſi le courage, & qu'il étoit capable de la ſupporter; après avoir affirmé qu'il auroit mieux aimé perdre un baril de rum ou d'eau-de-vie que ſon chat, il s'eſt mis à jouer au trictrac avec le moine Portugais : cet amuſement innocent occupoit la meilleure partie de ſon tems.

Ayant cherché peut-être, avec trop d'affectation, à réveiller la ſenſibilité de mes lecteurs par mon triſte récit, je croirois être impardonnable, ſi je le terminois ſans leur donner la ſatisfaction d'apprendre que le chat s'eſt tout-à-fait rétabli au grand contentement du brave capitaine; il n'en a pas été de même de quelques-uns de nos matelots qui étoient fermement perſuadés qu'un chat noyé étoit un événement qui procuroit néceſſairement un vent favorable; & quoiqu'on m'ait allégué pluſieurs raiſons plauſibles pour juſtifier cette fa-

son de penſer, je ſuis reſté dans mon incrédulité, & me ſuis bien gardé de rechercher ce qui pouvoit y avoir donné lieu.

Vendredi, 12. *Juillet.*

Nos dames ont été aujourd'hui à terre à Ryde & y ont bu le thé l'après midi dans un mauvais bouchon: cette promenade les a fort amuſées; on les a regalées de crême dont elles avoient été privées depuis notre départ des Dunes.

Samedi, 13. *Juillet.*

Le vent paroiſſant ne pas devoir changer ſi-tôt, & continuer au même point d'où il avoit conſtamment ſoufflé depuis deux mois, ma femme m'a propoſé de me rendre à terre, & de reſter à Ryde juſqu'au moment où nous pourrions mettre à la voile; elle n'a pas eu beſoin de me beaucoup preſſer pour m'y faire conſentir, & quoique je ne craigne point la mer, j'ai cru qu'il ſeroit plus convenable dans cette circonſtance de reſpirer l'air de terre: il n'étoit plus queſtion que de ſavoir comment m'y rendre; j'étois réellement ce lourd bagage par le-

quel, dès le commencement de ce journal, j'ai désigné tout ce qu'on nomme passagers; & incapable par moi-même & sans le secours d'une impulsion étrangere du moindre mouvement, je me serois vainement mis en devoir de quitter le vaisseau; il falloit nécessairement qu'on me mit en état de le faire. Il est des cas où peut-être le bagage animé est plus difficile à remuer que celui d'un poids égal ou même supérieur qui ne l'est pas; c'est sur-tout lorsque ce dernier est fragile & court risque de se briser, pour peu qu'on néglige de le soigner; ce qui est cependant, dès qu'on y fait la moindre attention, aisé d'éviter avec le premier; quant au dernier, toutes les précautions sont souvent inutiles; le mal une fois arrivé, il est presqu'impossible d'y remédier.

J'étois moins inquiet sur la façon de me transporter du vaisseau à la chaloupe, que sur celle de me transporter d'une chaloupe sans stabilité à terre: j'avois déja éprouvé sur la Tamise que cette opération n'étoit pas aussi aisée qu'on auroit pu se l'imaginer, sur-tout lorsqu'il faut pour y parvenir, avoir recours à des secours étrangers, & que l'on ne peut

y contribuer en rien par ſoi-même. Tandis que je repaſſois en moi-même toutes les idées qui me venoient à ce ſujet, ſans m'occuper du ſoin d'apprécier les divers expédiens propoſés par le capitaine & les matelots, ni même ſans faire beaucoup d'attention à ce que me diſoit ma femme qui, ainſi que ſa fille & ſon amie, me donnoient des preuves de leur bon cœur, s'occupant uniquement de ma ſûreté, & de mon bien être. La fortune (j'oſe croire qu'elle daigna s'en mêler) nous préſenta un chevreuil; ce mets, quoique très-agréable par lui-même, le devint encore plus dans cette occaſion par le bâtiment qui le portoit, qui s'eſt trouvé être un heu. Ceux qui ne ſont pas accoutumés à voir des navires, auroient fort bien pu, attendu ſa grandeur, croire que c'en étoit un : on m'y a tranſporté ſans peine ; mais quand il a eu gagné le rivage, il n'a pas été auſſi facile de m'y mettre à terre ; il n'y avoit pas aſſez d'eau pour gagner la côte, le bâtiment s'eſt échoué. Cette circonſtance ſemble expliquer ce vers d'Ovide,

Omnia Pontus erant, deerant quoque littora Ponto.

& le juſtifier de la tautologie qu'on lui a généralement attribuée.

Il n'y avoit réellement, lorſque la marée ſe trouvoit baſſe entre la mer & le rivage, qu'un golphe (qu'on me permette de lui donner ce nom), compoſé d'une boue ou d'un limon épais & profond, qu'on ne pourroit traverſer ni à pied, ni à la nage, de ſorte qu'à-peu-près pendant douze heures des vingt-quatre dont la journée eſt compoſée, les amis ni les ennemis ne ſauroient aborder à Ryde; mais comme les magiſtrats du lieu paroiſſent plutôt deſirer la compagnie des premiers que craindre celle des derniers, ils ont commencé à conſtruire une petite chauſſée qui s'éleve tant ſoit peu au deſſus de l'eau, lorſque la marée eſt à ſon plus bas, afin de procurer aux paſſagers la facilité d'y deſcendre: mais comme ceci eſt un ouvrage public, & qu'il auroit couté pour le moins dix livres ſterlings, ſomme très-conſidérable pour le pays, & que les chefs, c'eſt-à-dire les anciens & les marguilliers de la paroiſſe, les inſpecteurs, le connétable, le dimeur & les principaux habitans avoient chacun quelque intérêt particulier dont ils étoient beaucoup plus occupés que de l'utilité générale, ils n'avoient pu s'accorder juſqu'a-

lors, & après avoir dépenſé fort inutilement à-peu-près la moitié de l'argent néceſſaire; ils avoient pris le parti d'épargner l'autre, avoient abandonné l'entrepriſe, & avoient préféré la privation d'un avantage réel pour eux à la mortification de le partager avec d'autres, auxquels ils craignoient qu'il ne fut plus profitable. Ainſi cette unanimité ſi néceſſaire dans toutes les affaires publiques, ne s'étant point rencontrée dans leur délibération, & chaque individu pour éviter d'être la dupe de ſon compatriote, l'eſt réellement devenu de lui-même.

Comme il ſe trouve, cependant, peu de difficulté dont la force humaine aidée des ſecours de l'art, ne vienne bientôt à bout, on a trouvé moyen de me hiſſer hors du heu, & de me mettre dans un petit canot, qui m'ayant conduit tout près du rivage, deux matelots m'ont enlevé, & ſans craindre le limon, ont fini par me dépoſer à terre où ils m'ont mis dans un large fauteuil, par le moyen duquel ils m'ont tranſporté dans la maiſon qui avoit le plus d'apparence, & ſembloit être la plus logeable de Ryde.

Nous avions apporté des proviſions du vaiſſeau, de ſorte qu'il ne nous man-

quoit que du feu pour cuire notre dîné, & une chambre où nous puſſions le manger ; nous nous flattions de trouver tous les deux, notre repas ne conſiſtant qu'en lard & en fèves ; l'appartement le plus chétif des poſſeſſions de ſa Majeſté étoit aſſez bon pour cet uſage.

Nous avons cependant été aſſez malheureux pour voir notre attente trompée rélativement à l'un & à l'autre de ces objets ; car arrivant à notre auberge vers les quatre heures, eſpérant de voir dans l'inſtant nos fèves fumantes ſur la table, nous avons eu la mortification de les y trouver, mais dans un état qui ne pouvoit gueres nous ſatisfaire ; elles étoient encore telles que nous les avions envoyées du vaiſſeau.

Pour excuſer ce retard, quoique nous fuſſions exprès arrivés long-tems après que nous l'avions fait annoncer, nos proviſions nous ayant dévancé de trois bonnes heures, la maîtreſſe de la maiſon nous a informé que ce qui l'avoit empêché de les apprêter, avoit été la crainte qu'elles ne fuſſent trop cuites, ou froides avant que nous fuſſions prêts à les manger ; ce qui, à ce qu'elle nous aſſura, auroit été plus fâcheux que de di-

ner quelques minutes plus tard. Cette obſervation nous a paru ſi juſte, qu'il nous a été impoſſible, toute déplacée qu'elle étoit, d'y rien objecter, puiſque nous avions donné les ordres les plus poſitifs pour que tout fut prêt à quatre heures préciſes, & que nous euſſions été nous-mêmes, malgré les peines & les traverſes auxquelles nous nous étions trouvé expoſés, très-exacts à nous rendre à l'heure que nous avions indiquée; les artiſans, les cabaretiers & les domeſtiques connoiſſent ordinairement mieux que nous nos vrais intérêts; & rien n'eſt capable, lorſqu'ils s'imaginent agir pour notre bien, fuſſe même malgré nous, de les engager à ſe conduire différemment.

Quant au feu, quoique nous euſſions lieu de nous flatter, qu'on ne nous en refuſeroit pas, nous fumes d'autant plus fâchés de nous voir fruſtrés dans notre attente, que rien ne nous paroiſſoit l'annoncer. En un mot, la dame Francis (c'eſt ainſi que ſe nommoit notre digne hôteſſe) n'eut pas plutôt été informé, que nous nous propoſions de loger chez elle, qu'elle s'occupa plus de la qualité de ſes hôtes que de leurs beſoins; &

loin de ſonger à ce qui ſert à allumer & à nourrir le feu, elle ſe pourvut de ce qu'on employe ordinairement pour l'éteindre, & oubliant de faire cuire le pot, elle penſa à laver la maiſon.

Celui qui avoit apporté le daim étant fort preſſé de s'en retourner, je lui dis de le poſer ſur la table; comme elle n'étoit pas aſſez grande, il en mit un quartier qui étoit encore ſanglant ſur les carreaux. J'ai enſuite ordonné qu'on appellât la dame Francis, afin de pouvoir lui donner mes inſtructions & lui expliquer ce que je voulois qu'on rôtit, & ce qui devoit être bouilli, concluant en moi-même qu'elle devoit être bien contente, en penſant à tout l'argent que nous dépenſerions vraiſemblablement chez elle, pour peu que le vent continuât à ſouffler du même côté où il ſembloit fixé depuis pluſieurs ſemaines.

J'ai eu bientôt lieu de me détromper de ma grande ſagacité; madame Francis m'a écouté du plus grand ſens froid, & n'a pas daigné me répondre; elle s'eſt emparée de la partie du daim qui étoit à terre, a commandé à ſa ſervante de prendre celle qui ſe trouvoit ſur la table; & eſt ſortie de la chambre fort en colere, murmurant

murmurant entre ſes dents ; j'ai entendu, à ce qu'il m'a paru, qu'elle juroit « que ſi elle avoit prévu les ſalopperies » qu'on faiſoit chez elle, elle ſe ſeroit » diſpenſée de nettoyer comme elle l'a- » voit fait dans la matinée la maiſon ; » qu'elle ignoroit ſi cela s'appelloit ſa- » voir vivre ; que pour elle il ſeroit dif- » ficile qu'elle s'accoutumât à ces façons ; » qu'elle n'en avoit jamais vu de pareil- » les, & ſe paſſeroit volontiers d'avoir » chez elle des gens à qui elles fuſſent » familieres ».

Cette conduite a produit chez moi deux réflexions ; la premiere que quoique la bonne femme eut parfaitement compris nos intentions, elle n'avoit riſqué de nous faire mourir de faim, uniquement que parce qu'elle avoit plus conſulté ſa vanité que nos beſoins. La ſeconde fut qu'en conſidérant attentivement les carreaux, je me ſuis apperçu à leur couleur que j'étois dans une chambre humide ; j'ai cru que dans la ſituation critique où je me trouvois cette circonſtance ne pouvoit être négligée.

Ma femme, non contente de remplir exactement tous ſes devoirs, & de me témoigner toute la ſenſibilité naturelle à

ſon ſexe, qui outre qu'elle étoit amie ſincere, compagne aimable, & excellente garde, prévoyoit encore tous les beſoins d'un mari infirme, & trouvoit même ſouvent les moyens d'y pourvoir ; s'étant déja apperçue que madame Francis ſe piquoit hors de ſaiſon d'une propreté ridicule, avoit trouvé moyen d'y remédier. Elle avoit découvert, quoique ſous un autre toit, un très-petit appartement appartenant à notre hôteſſe, & qui avoit échappé à ſon torchon ; elle s'étoit imaginée que des gens d'un certain ordre ſe feroient de la peine d'y loger ; c'étoit une grange ſéche, chaude, avec un bon plancher de chêne ; garnie des deux côtés de bottes de paille, dont l'une des extrêmités avoit la vue ſur des champs fertiles ; ce qui formoit une charmante perſpective. Ce fut là, où elle ordonna décidément qu'on mit le couvert, & accourut pour m'arracher au danger de l'eau douce, plus réel en effet que celui auquel j'étois expoſé à bord du vaiſſeau par celle de la mer.

Madame Francis en croyant à peine ſes propres oreilles, ou ne voulant peut-être pas dans une pareille occaſion s'en rapporter à un ſimple laquais, a ſuivi ma

femme, & lui a demandé ſi elle avoit véritablement ordonné qu'on mit le couvert dans la grange? Celle-ci lui ayant répondu que oui, madame Francis a réparti qu'il ne lui conviendroit pas de la contredire; qu'elle croyoit cependant que c'étoit la premiere fois que d'honnêtes gens avoient préféré une grange à une maiſon: elle a témoigné le plus grand mépris pour nous, & a de nouveau regretté la peine qu'elle s'étoit donnée, & qu'elle ſe ſeroit ſurement épargnée, ſi elle s'étoit doutée du goût particulier de ſes hôtes.

Nous nous ſommes à la fin trouvés raſſemblés dans un lieu d'où l'aſpect étoit à mon gré un des plus agréables des trois royaumes; nous nous ſommes régalés de nos fèves & de notre lard; ces mets nous ont paru excellens, malheureuſement il n'y en avoit pas aſſez pour nous raſſaſier, le plat étoit vuide, & notre appétit n'étoit point diminué; nous avons attendu le ſecond ſervice avec beaucoup d'impatience, il devoit conſiſter en un gigot de mouton que nous avions demandé à madame Francis; voyant que rien ne venoit, nous nous ſommes à la fin ennuyés, & avons char-

gé le laquais d'aller chercher ce qui reſtoit; il eſt rentré avec l'hôteſſe, qui nous a aſſuré qu'il n'étoit pas poſſible de ſe procurer du mouton à Ryde; je lui ai témoigné ma ſurpriſe de ce qu'il n'y avoit point de boucherie dans un lieu tel que celui-ci; elle m'a répondu qu'il y en avoit une excellente où l'on vendoit toutes ſortes de viandes, qu'on y trouvoit trois fois par an du bœuf, & en tout tems du mouton; mais que les pois & les fèves étant fort abondans dans cette ſaiſon, on n'y tenoit point de viande, parce que perſonne n'en acheteroit: elle avoit cru qu'il étoit inutile de nous en prévenir, & n'avoit pas daigné nous avertir que nous avions à deux pas de nous un pêcheur abondamment pourvu dans ce moment de ſoles, de merlans & d'écrevices de mer, très-ſupérieurs aux différens poiſſons qu'on ſert au feſtin du lord maire. Cette découverte dont nous fumes redevables à un pur hazard, nous procura les moyens de terminer gayement notre repas, qui fut auſſi agréable & auſſi excellent qu'aucun que nous euſſions pu faire chez le plus fameux traiteur de Londres.

On ſera vraiſemblablement ſurpris

du peu de ſoin que madame Francis prit de pourvoir aux beſoins de ſes hôtes, puiſque cette négligence paroiſſoit ſi oppoſée à ſes véritables intérêts; ce n'étoit cependant point le cas, car dès notre arrivée, ayant mis une taxe ſur nos individus, & étant bien décidée ſur la ſomme qu'elle exigeroit de nous, avant de nous laiſſer partir; moins elle ſouffriroit que d'autres participaſſent aux profits de cette taxe, plus il entreroit d'argent clair & net dans ſa poche; elle ſavoit d'ailleurs qu'il convenoit mieux de faire douze ſols de ſon ſchelling que de n'en tirer que dix; ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, ſi elle nous fourniſſoit du poiſſon, fut-il même au plus vil prix.

Nous avons grace à notre appétit & à notre bonne humeur très-bien paſſé notre ſoirée: avec ces deux ingrédiens, on dévore tous les mets qu'on peut ſe procurer, & ſans eux la meilleure chere devient inſipide, & ne ſauroit diſſiper la mélancolie & le chagrin.

Le vent paroiſſoit fixé, ma femme m'a propoſé de reſter à terre; j'y ai conſenti, quoique je m'expoſaſſe par-là à encourir les peines qu'un acte du parle-

ment que j'ai employé une partie de ma vie à faire obſerver, prononce contre tous rodeurs qui abandonnants leurs domiciles, parcourent les grands chemins, & couchent dans des cabarets borgnes; elle les qualifie de vauriens & de vagabonds.

Ma femme ayant ſoigneuſement examiné la maiſon, a trouvé qu'il y avoit une chambre à deux lits; elle a conclu qu'elle & ſa fille en occuperoient un, & que j'aurois l'autre; elle a fait en même tems l'éloge de ce logement très-convenable pour quelqu'un qui avoit longtems habité celle d'un vaiſſeau, avec laquelle elle avoit la plus exacte reſſemblance; un des côtés affaiſſés par le laps des tems la rendoit, on ne peut pas plus frappante.

J'ai quelque idée que cet appartement a dû être autrefois un ancien temple conſtruit des débris d'un naufrage, érigé vraiſemblablement à l'honneur de Neptune, en reconnoiſſance des faveurs prodiguées par cette divinité aux habitans de Ryde, qui s'eſt de tout tems montrée très-libérale à leur égard. J'ai été confirmé dans mon ſentiment à l'aſpect des matériaux qui compoſoient ce mo-

nument, n'y ayant gueres que les charpentiers de navires qui en employent de pareils : il eſt vrai que je ne trouve rien à ce ſujet dans l'ouvrage de Hern : peut-être ce temple étoit - il trop moderne pour mériter ſon attention. Il eſt certain que l'iſle de Wight où nous nous trouvons actuellement, n'a embraſſé le chriſtianiſme que fort tard ; il y a même des raiſons de croire qu'elle n'eſt pas encore parfaitement convertie : malheureuſement le tems ne me permet pas de traiter à fond une matiere auſſi importante; je m'en remets du ſoin de l'éclaircir & de la diſcuter ſur cette ſavante ſociété établie parmi nous, & qui s'applique avec tant de ſuccès à cette étude dont elle fait ſa principale occupation.

Dimanche, 19. *Juillet.*

J'ai fait appeller ce matin de bonne heure Me. Francis, pour lui demander ce que nous lui devions ; comme il me ſembloit qu'elle ne nous avoit preſque rien fourni, j'ai cru que nous n'aurions beſoin ni d'encre, ni de papier : nous n'avions outre-paſſé que de fort peu de choſe ce que

l'ordonnance alloue gratis à un fantaſſin en marche, ſavoir le vinaigre, le ſel, & l'apprêt; je n'ai pourtant pas tardé à m'appercevoir que je m'étois trompé dans mon calcul, car lorſque la bonne femme eſt rentrée avec ſa carte, j'y ai trouvé les articles ſuivans.

	Liv.	ſols.	den.
Pain & bierre. . .	--	2.	4.
Vin.	--	2.	--
Rum.	--	2.	--
Pour apprêter le diner.	--	3.	--
Thé.	--	1.	6.
Feu.	--	1.	--
Logement des maîtres.	--	1.	6.
Celui des domeſtiques.	--	--	6.
Total	Liv. --	13.	10.

Tout bourgeois de Londres dont la condition ſera au-deſſus de celle d'un ramoneur, aura peine à concevoir que cinq maîtres & deux domeſtiques ayent paſſé vingt-quatre heures au cabaret, ſans avoir dépenſé plus d'argent; & ce qui les ſurprendra encore davantage, c'eſt que nous ayons fait un auſſi long ſéjour dans une pareille maiſon, ſans y faire uſage d'autre choſe que de pain, de petite

bierre, & d'une taſſe de lait à laquelle on a donné le nom de crême, un verre de rum transformé en punch, au moyen des ingrédiens que nous avions apportés avec nous, & une bouteille de vin dont à peine avons-nous goûté; il eſt vrai qu'il ſe pourroit fort bien que nos gens l'euſſent vuidée.

Ce vin eſt une liqueur fabriquée en Angleterre que la plupart de mes compatriotes trouvent délicieuſe, & dont ils font une grande conſommation: on prétend que chaque ſeptieme année en produit autant que les ſix précédentes; on en boit alors en ſi grande abondance que la nation en eſt pour ainſi dire détraquée, & hors d'état de vaquer dans cette ſaiſon à ſes occupations ordinaires.

Elle a par la couleur quelque reſſemblance avec le vin rouge qui nous vient de Portugal, ainſi que par ſa vertu énivrante; c'eſt de-là, & du peu de différence qu'il y a dans la maniere d'orthographier ces deux mots qu'on les confond ſouvent, quoique d'ailleurs ces deux liqueurs ne ſe reſſemblent gueres. Il ne ſe trouve pas une ſeule paroiſſe dans le royaume où l'on ne puiſſe s'en procurer; la capitale en conſomme beaucoup,

elle a nombre de cabaretiers qui n'en vendent pas d'autre.

Mon calcul étant peu d'accord avec celui de madame Francis, j'ai cru avoir le droit de lui faire mes repréſentations ; elle n'a produit d'autre effet que de m'attirer la réponſe qu'on va lire & qu'elle ne m'a pas fait attendre ; elle portoit en ſubſtance : " Qu'elle étoit bien éloignée » de vouloir en impoſer à qui que ce » fut, que ſa maiſon avoit toujours été » fréquentée par les premiers de l'iſle, » qui n'avoient jamais trouvé rien à re- » dire à ſes comptes, quoiqu'il y eut plus » de quarante ans qu'elle tenoit le mê- » me cabaret, & qu'elle y avoit logé les » gens les plus conſidérables du diſtrict » de Hampshire ; que toutes les fois que » l'avocat Willis venoit dans le quar- » tier, il n'alloit jamais ailleurs que chez » elle ; que ce n'étoit point les voya- » geurs qui la faiſoient vivre, qu'ils ne » faiſoient que ſe montrer & diſparoî- » tre, & qu'on ne les revoyoit plus ; » qu'il n'y avoit que les voiſins qui re- » vinſſent, & qui euſſent par conſé- » quent le droit de ſe plaindre ".

Elle continua ſur le même ton, & à en juger par ſa volubilité, elle auroit

pouſſé la converſation beaucoup plus loin, ſi je ne l'avois interrompue en tirant ma bourſe, & en payant.

Ce matin, nos dames ont été à l'égliſe, peut-être autant par curioſité que par dévotion ; le capitaine les y a accompagné dans ſes accoutrements militaires, la cocarde au chapeau & l'épée au côté ; une compagnie de cette importance dans une auſſi chétive chapelle n'a pas manqué de fixer les regards de l'auditoire, & vraiſemblablement de déconcerter mes compagnes qui étoient en négligé, & auroient ſouhaité, n'eût-ce été qu'à cauſe du miniſtre, qui étoit le plus conſidérable de l'aſſemblée, d'être un peu plus parées.

Etant reſté ſeul au logis, j'ai eu la viſite de Mr. Francis, homme beaucoup plus conſidérable par ſa qualité de fermier que par celle de cabaretier ; il eſt vrai qu'il ne ſe mêloit gueres de cette derniere profeſſion, dont il laiſſoit à ſa femme toutes les fonctions : elle s'en acquittoit ſi parfaitement, qu'il agiſſoit en cela très-prudemment.

Comme le reſte de la journée s'eſt écoulé ſans qu'il nous ſoit rien arrivé de remarquable, je crois ne pouvoir mieux

la terminer qu'en donnant une idée du caractere de cet heureux couple, ou du moins de celle que je m'en ſuis formée pendant le peu de tems que j'ai paſſé chez eux : s'il paroît auſſi ſingulier & auſſi nouveau au lecteur qu'il me l'a paru à moi-même, il ne ſera pas fâché de le trouver ici.

Ces deux bonnes gens à en juger par leur extérieur étoient peu éloignés de leur grande climactérique; ils ne s'en cachoient pas ; on auroit dit qu'ils étoient plutôt glorieux de la maniere dont ils avoient fait uſage de leur tems, que honteux d'avoir ſi long-tems vécu : cette raiſon eſt la ſeule plauſible que j'aye jamais pu trouver de ce que nombre de gens des deux ſexes qui ſe piquent de ſavoir vivre, voudroient ſe faire paſſer auprès des contemporains de leurs petits enfans, pour beaucoup plus jeunes qu'ils ne le ſont réellement. Peut-être ſe trouvera-t-il parmi mes lecteurs quelques-uns de ceux qui croyant trop facilement aux apparences, pourroient douter que nos vieillards euſſent auſſi bien profité des momens, que j'ai cherché à le leur faire croire, puiſque tout annonçoit chez eux l'indigence & la miſere : on trouvoit

pour toute boiſſon du vin, quelques liqueurs ſpiritueuſes, & de très-mauvaiſe bierre, encore n'en avoient-ils qu'une très-petite proviſion ; le comeſtible étoit compoſé de fromage moiſi, & de lard rance : en un mot, ils étoient hors d'état de rien fournir à leurs hôtes en échange de leur argent, de ſorte que tout celui qu'ils touchoient étoit pour eux un profit auſſi clair que ce qu'ils auroient pu ſe promettre d'un débris trouvé à la côte, dont le ciel les favoriſoit quelquefois. Un cabaret de cette eſpece eſt préciſément l'oppoſé d'un caffé, on ne peut s'y arrêter ſans qu'il en coute, & on ne ſauroit s'y procurer la moindre choſe, même en payant.

Les ſignes de vétuſté n'étoient pas moins frappans que ceux de la miſere ; à peine y trouvoit-on le moindre uſtencile qui ne ſe reſſentit des ravages du tems ; il n'y en avoit aucun qui ne ſervit au moins depuis une douzaine d'années ; de ſorte que tout l'argent qui étoit entré dans la maiſon pendant cet eſpace, devoit y être encore, à moins qu'on ne l'eût employé à acheter des vivres ou d'autres choſes qu'une partie des productions de la ferme que M. Francis avoit

ſans doute à très-bon compte, devoit abondamment fournir. Il eſt certain qu'il eſt difficile de concevoir tout ce qu'on amaſſe en ne dépenſant rien, & combien il eſt aiſé de mourir riche en ſe refuſant le néceſſaire.

Cette maniere de vivre n'eſt point auſſi fâcheuſe qu'on pourroit ſe l'imaginer, elle ne maigrit ni n'ôte la gayeté. L'exemple du fameux Cornaro prouve le contraire, ainſi que celui du fermier Francis qui étoit gros & gras, & dont la face étoit potelée & riante: l'air de miſere qu'on remarquoit dans ſa perſonne venoit plutôt de l'âge de ſon habit que du ſien.

J'avoue qu'il eſt une ſorte de régime qui maigrit plus que l'abſtinence la plus exacte, quoique, juſqu'à-préſent, je ne me rappelle point d'avoir trouvé dans Cheney, Arbuthnot, ni dans aucun autre de nos médecins modernes, aucun préſervatif contre cette pratique. Je ne crois pas même qu'il en ſoit fait la moindre mention dans le ſavant dictionnaire de médecine du docteur James; ce qui eſt d'autant plus extraordinaire, que cette maniere de ſe ſubſtanter eſt aſſez en uſage dans ce pays, & que les colleges de

droit eux-mêmes le ſuivoient aſſez exactement, leur ayant été impoſé par le procureur général actuel, & par d'autres célebres juriſconſultes, qui le font obſerver dans le réfectoire de celui de Lincoln, malgré les incommodités qui en ont été la ſuite, & dont pluſieurs étudians ont été affectés.

Cependant, quoiqu'on n'en trouve pas la moindre trace dans nos auteurs Anglois, nous ſommes ſûrs d'en rencontrer chez les Grecs auxquels rien de remarquable n'eſt jamais échappé; il n'en eſt pas de même de leurs lecteurs, ils ont ſouvent négligé de faire attention à des uſages qui méritoient d'être conſervés. Les Grecs donc, donnent à ceux qui ſuivent trop ſcrupuleuſement ce régime, le nom de *Heautofagi*, mot que nos médecins rendront vraiſemblablement par gens qui ſe dévorent eux-mêmes.

Comme il n'eſt point d'aliment nuiſible à la ſanté, il n'en eſt point auſſi de moins rare & de moins couteux: de tous ceux qu'on achete à vil prix, c'étoit peut-être le ſeul qui ne fut pas du goût du fermier, ſa nourriture ordinaire étant du poiſſon; ce dégoût paroiſſoit tout naturel; car Diodore de Sicile en attribue un pareil

& pour la même cauſe à certains habitans d'Ethiopie qu'il nomme Ichthyophages, aſſurant qu'on ne ſauroit abſolument les décider, ni par prieres, ni par menaces, ni par violence, alla-t-on même juſqu'à tuer leurs enfans en leur préſence, à prendre un ſeul repas avec les Heautofages.

Ce qui a le plus embarraſſé nos médecins, & les a empêché de mettre cette matiere dans tout ſon jour, ne vient peut-être que d'une ſimple mépriſe dont la ſource dérive d'une ignorance très-excuſable; ſavoir que les paſſions des hommes ſont auſſi ſuſceptibles que leur appétit de l'uſage des alimens, que les premieres en ſe nourriſſant ſont dans le même cas que les animaux qui ruminent; on peut conſéquemment dire en quelque façon qu'elles ſe ſervent à elles-mêmes de ſuſtentation, & dévorent pour ainſi dire leurs propres entrailles. C'eſt-là préciſément ce qui produit un viſage maigre & un corps décharné, & préciſément les mêmes effets que la maladie à laquelle on donne le nom de conſomption.

Notre fermier étoit de cette derniere eſpece, il n'avoit non plus de paſſion qu'un Ichthyophage, ou qu'un pêcheur

Ethiopien; il ne déſiroit rien, ne penſoit à rien, & ne faiſoit preſque rien: je crains qu'on ait peine à bien ſaiſir ma définition; il faudroit pour qu'elle fut parfaite que je décriviſſe un être abſolument paſſif, je ne veux pourtant pas convenir qu'il fut tel, me contentant ſimplement de le repréſenter comme dépouillé de ce libre arbitre, ſource unique de la dépravation, & des miſeres de notre nature; car il eſt certain que jamais homme ne fut moins pareſſeux que le fermier, il étoit pendant toute la ſemaine l'eſclave de ſon travail; dans la réalité, ainſi que le lecteur aviſé aura dû le préſumer dès le commencement, lorſque j'ai dit, qu'il s'en remettoit à ſa femme du ſoin de la maiſon, j'ai fait uſage d'une expreſſion qui ne rendoit pas à beaucoup près toute mon idée; j'entendois parler non-ſeulement de la maiſon, mais encore de tout ce qui en dépendoit; car il n'agiſſoit que d'après la volonté de ſa femme qui le tenoit en tutelle. Pour tout dire en un mot, je ne vis jamais une figure calme, plus ſéreine & plus joviale que la ſienne; il ſe contentoit pour toute réponſe aux queſtions qu'on pouvoit lui faire, de dire ſimplement:

" Je n'en ſais rien, monſieur, il faut s'a-
» dreſſer à ma femme ".

Un couple de cette eſpece, s'ils avoient été tous deux du même caractere, auroit reſſemblé à deux vaſes d'huile, & on n'auroit jamais pu en compoſer le moindre mêlange; ſa fadeur auroit ſûrement dégouté ceux qui auroient voulu en eſſayer; la nature ou la fortune, peut-être l'une & l'autre, y avoient remédié, en infuſant une honnête quantité d'acides dans les ingrédiens qui entroient dans la compoſition de la femme; & pour qu'elle fut *l'aide* convenable d'un mari ſi nonchalant, elles avoient richement doué l'épouſe des qualités qu'elles avoient refuſé à l'époux: elle étoit réellement comparée à lui, ce que le vinaigre eſt à l'huile, ou un vent frai à une eau dormante qu'il préſerve de la corruption.

Le célebre Quin (*a*) après avoir fixé

(*a*) Quin, célebre acteur, fameux Epicurien, après avoir été fort applaudi au théâtre, où il a eu juſqu'à huit cent livres ſterlings pour une ſaiſon, ſe retira fort à ſon aiſe à Bath, où il eſt mort au mois de Mars de l'année 1766, âgé de 73 ans. Il étoit Irlandois, & d'une famille honnête: le rôle de

attentivement pendant quelques momens un comédien de ſes camarades, s'écria tout d'un coup " Si ce drole-là eſt „ honnête homme, Dieu n'a pas une „ écriture liſible " ! Qu'il eut raiſon ou non, ce n'eſt pas ici le lieu de chercher à s'en éclaircir, d'ailleurs la choſe n'eſt pas aſſez importante ; il eſt certain que le comédien dont il parloit ayant ſçu donner à ſa figure les traits convenables aux perſonnages de Jago (*a*) de Shylok (*b*) & à d'autres de la même eſpece, cela ſuffiſoit pour juſtifier cette ſaillie, & pour qu'elle paſſât pour ſpirituelle. Je ne ſaurois m'empêcher d'obſerver à ce ſujet, en faveur de ceux qui prétendent ſe connoître en phyſionomie, quoique nos loix les qualifient de fourbes & de vagabonds, qu'il arrive rarement, lorſque la nature s'eſt donné la peine de perfectionner quelques-uns de ſes ouvrages

---

Falſtaff, dans *les commeres de Windſor* de Shakeſpéare, fit ſa réputation.

(*a*) Jago, perſonnage de la tragédie du *More de Veniſe* ou *Othello*.

(*b*) Shylok, perſonnage du *Juif*, dans le *Marchand de Veniſe*. Ces deux pieces ſont de Shakeſpéare.

qu'elle néglige l'extérieur, ſur-tout lors qu'il eſt queſtion de ſujets extrêmement vicieux, dans la formation deſquels, ainſi que Mr. Derham l'obſerve des inſectes vénimeux, en parlant de l'aiguillon d'un frélon, elle déploye ſouvent toutes les reſſources de ſon art. Lorſqu'elle a complettement armé ſon héros, & qu'elle l'a mis en état d'attaquer & de combattre avec ſuccès, elle ne manque jamais de pourvoir ſon innocente victime de la connoiſſance néceſſaire pour lui faire diſcerner ſon ennemi, & prévoir ſon deſſein. C'eſt la conduite qu'on a reconnu qu'elle tenoit dans le cas du ſerpent à ſonnettes, car toutes les fois que cet animal cherche à ſe jetter ſur ſa proye, il a ſoin par le bruit qu'il fait de l'avertir de ſe tenir ſur ſes gardes.

Je ſuis perſuadé que cette obſervation ne ſera pas moins juſte, lorſqu'on l'appliquera aux individus les plus nuiſibles à l'eſpece humaine, tels que le tyran, le fripon, & le brêteur qui portent généralement empreints ſur leurs figures les marques de leurs différens caracteres; il en eſt de même de la grondeuſe, de la méchante femme, de la braillarde & de toutes les autres de ce même accabit.

Peut-être la nature n'avoit-elle jamais fourni un exemple plus frappant de cette vérité qu'en la perſonne de madame Francis, qui étoit une petite perſonne groſſe & courte, dont la tête étoit ſi fort enfoncée entre les épaules qu'elle paroiſſoit en faire partie; ſa taille étoit tant ſoit peu de travers, tous les traits de ſon viſage que la petite vérole avoit exactement labouré, & où elle avoit laiſſé de larges ſillons, étoient aigus & terminés en pointe; ſon teint propre à faire trancher du lait, reſſembloit aſſez par la couleur à celui qui avoit déja eſſuyé cette métamorphoſe; on découvroit en effet clairement dans ſes yeux tous les ſymptômes d'une véritable jauniſſe, ils ſe trouvoient pourtant démentis par les accens de ſa voix rauque & maſculine; elle reſſembloit aſſez à un deſſus fort aigu, ſur-tout lorſqu'on l'entendoit à une certaine diſtance, heureuſement je ne l'avois jamais approchée de bien près; elle me réveilloit ordinairement par ces criailleries au point du jour, & j'en étois étourdi juſqu'à la nuit.

Quoique la muſique vocale ſoit ordinairement oppoſée à l'inſtrumentale, je doute ſi celle-ci ne pouvoit pas être ré-

putée participer de toutes deux ; car elle touchoit également depuis le matin juſqu'au ſoir deux inſtrumens qu'elle paroiſſoit réſerver à ce ſeul uſage : c'étoient deux ſervantes, ou plutôt deux objets de fâcherie, qui, à ce que j'imagine, gagnoient de maniere ou d'autre leur nourriture ; quant au logement, elle le leur donnoit gratis, ou uniquement pour le ſervice qu'elles lui rendoient, en lui fourniſſant les moyens d'exercer ſes poumons.

Elle différoit en tout, ainſi que je l'ai déja dit, de ſon mari, ſur-tout en ceci : c'eſt que s'il n'étoit pas poſſible de déplaire à l'un, il étoit tout auſſi impoſſible de plaire à l'autre ; rien n'étoit capable de diſſiper l'air de gayeté qui régnoit ſur le viſage de l'homme, tandis que rien ne pouvoit l'inſpirer à ſa moitié ; qu'on lui fit quelques repréſentations ſur la cherté de ſes comptes, elle étoit piquée de ce reproche tacite ; qu'on ne lui dit rien, elle s'imaginoit qu'on faiſoit intérieurement la ſatyre de ſon trop d'indulgence, & elle en concluoit qu'elle avoit été trop modérée dans ſon calcul. Cette réflexion ne lui a pas été inutile, elle a ſu la mettre à profit, car

elle n'a pas manqué d'augmenter chaque jour le prix des différens articles qu'elle nous a fourni : aujourd'hui le feu, qu'elle nous auroit d'abord passé sur le pied d'un sol, a été porté à un schelling, & ira vraisemblablement demain à un tiers de plus : le samedi, elle avoit exigé deux schellings pour l'apprêtage de deux plats, & le dimanche elle a prétendu avoir un demi-écu pour celui d'un seul. Toutes les fois que je l'ai payée, elle n'est jamais sortie de la chambre sans se lamenter sur son peu de profit, disant qu'elle ne comprenoit pas comment certaines gens gagnoient tant d'argent avec la noblesse, que pour elle il s'en manquoit beaucoup qu'elle eût un pareil talent : lorsqu'on lui demandoit, pourquoi après qu'on lui avoit payé son compte sans aucun rabais, elle se plaignoit encore ? elle répondoit que cela étoit vrai, qu'elle croyoit bien n'avoir rien omis, & que malgré tout cela, cette dépense étoit bien modique pour des gens tels que nous.

J'imaginois qu'elle se conduisoit de cette maniere, uniquement parce qu'elle avoit ouï dire que les principaux aubergistes du continent avoient pour maxime d'imposer des taxes considérables sur

leurs hôtes qui voyagent avec un train conſidérable de chevaux & de domeſtiques; dans les cas où ils ne mangeroient que peu ou point, leur méthode étant, à ce que j'imagine, en pareille circonſtance, d'en faire tomber tout le poids ſur les bêtes de ſomme, par préférence aux maîtres. Elle ne penſoit pas que dans la plûpart de ces maiſons, quelque affâmé qu'on pût être, pour peu qu'on ne fut pas difficile, on y trouvoit toujours de quoi ſe raſſaſier; qu'on y appercevoit du moins une apparence d'abondance; qu'elles étoient pourvues d'une eſpece de cuiſinier, qui avoit dans tous les tems une veſte, un bonnet & un tablier blancs; qu'on y trouvoit un valet d'écurie ſous ſa main, pour recevoir les ordres que les arrivans pouvoient avoir à lui donner; qu'elle avoit tort de vouloir comparer ſa gargotte à de pareilles auberges; que chez elle il n'y avoit ni à boire, ni à manger; qu'à peine pouvoit-on y loger; qu'aucun de ſes lits & de ſes chaiſes n'étoient en état de ſervir; qu'en conſéquence le tiers ou le quart des droits qu'elles payoient à l'Etat, étoient plus onéreux pour elles que ne le ſeroit l'impôt tout entier pour la ſienne; que pour ce

de qu'elle tiroit de ſes hôtes compoſât une ſomme même aſſez modique, il falloit que ceux-ci ſe ſoumiſſent à payer autant de fois, ſous différentes dénominations, pour une même choſe, qu'un particulier paye au gouvernement pour la lumiere qui entre par ſa fenêtre dans ſa maiſon, ſituée au milieu de ſes propres poſſeſſions; il en eſt de même des articles qu'elle nous paſſe en compte, ſous les dénominations de pain, de bierre, de chauffage, de victuailles & d'apprêtage.

Ce qui précede eſt une eſquiſſe très-imparfaite de ce couple ſingulier, tout étant ici plutôt affoibli qu'exagéré: pour peu qu'on fut curieux de voir leur portrait plus au naturel, il n'y auroit qu'à lire dans quelques-uns des poëtes claſſiques le portrait qu'ils nous tracent des Furies, ou dans Lucien celui des Stoïciens.

Lundi, 20. Juillet.

La journée s'eſt paſſée ſans rien de remarquable. La dépenſe du dimanche s'eſt montée, ſuivant la taxe de madame Francis, à quatorze ſchellings: nous

nous ſommes régalés à dîné de notre daim, & avons bu du vin que nous avions apporté avec nous : dans l'après-midi, les dames conduites par le capitaine, ont fait deux milles à pied, pour ſe procurer la vue d'une charmante maiſon de campagne, dont elles m'ont à leur retour fait le plus grand éloge, ainſi que de la politeſſe de la maîtreſſe, qui après les avoir entretenues quelques momens, s'étoit retirée, pour leur laiſſer la liberté de choiſir tout à leur aiſe les fleurs & les fruits de ſon jardin qui leur feroient plaiſir.

Mardi, 21. *Juillet.*

Après avoir acquitté la taxe de la journée d'hier, on nous a permis de continuer à vivre de notre daim : nous aurions volontiers troqué une partie de ce qui nous en reſtoit, contre du mouton ; mais pour en avoir, il auroit fallu l'aller chercher à Portſmouth ; c'étoit l'endroit le moins éloigné où il s'en trouvoit ; il auroit plus coûté pour en faire venir de là, qu'on n'auroit payé à Londres pour le port d'un jambon de Lisbonne : car quoique le fret d'un canot ſoit ici

un peu moins cher qu'à Déal, on auroit pourtant de la peine à y trouver un batelier qui voulut ſe mettre en mouvement avec ſon bateau, qu'il ne fut aſſuré qu'en ramant pendant deux ou trois heures, il gagneroit aſſez pour avoir de quoi s'énivrer tout le reſte de la ſemaine.

Je ſaiſis ici une occaſion que je ne retrouverai peut-être jamais, de faire part au public de mes obſervations ſur cette partie œconomique de notre politique, qui ne regardant que la populace, & qui a juſqu'à-préſent échappé aux regards des premiers hommes de l'Etat; cependant la ſubordination bien entendue que l'on impoſeroit à cette claſſe de gens, ſeroit la ſource de pluſieurs avantages qu'eux mêmes & le public en retireroient, & préviendroit efficacément les déſordres que l'anarchie dans laquelle on les laiſſe vivre, ne ſauroit manquer de produire par la ſuite. Je repréſenterai la choſe ſans partialité, de bonne foi, & telle que je la vois, me gardant bien de me déclarer pour aucun parti.

L'abus dans cette partie de notre police, ne naît que du ſens vague & indéterminé que l'on attache au mot de *li-*

berté, dont à peine deux individus dans le grand nombre de ceux que j'ai vu en faire uſage, aient eu une même idée: je doute juſqu'à-préſent que perſonne y en ait attaché aucune claire & généralement adoptée; elle reſſemble aſſez à ces anciens compoſés de ſyllabes de la langue punique, dont Plaute nous a conſervé quelque veſtige dans une de ſes comédies, que j'imagine qu'il concevoit qu'aucun de ſes lecteurs ne pourroit comprendre.

Je préſume cependant, que par ce mot de liberté, on entend ordinairement la faculté de faire tout ce qui nous plaît, néanmoins avec quelque reſtriction, car s'il n'y en avoit aucune, cette faculté ſeroit diamétralement oppoſée aux loix & à l'ordre; à leur défaut, la liberté du peuple, le moins reſtreint dans ſes volontés, ſi l'on excepte les Hottentots & les ſauvages de l'Amérique, ne ſauroit être contenue dans de juſtes bornes.

Dans le fait, quelle que ſoit l'étendue ou les correctifs que nous apportions à ce mot, je m'imagine qu'aucun écrivain politique n'oſera ſoutenir que cette liberté doive être égale, & qu'il ſoit convenable que chaque membre de la ſociété

en jouiſſe indiſtinctement : cette aſſertion ne pourroit être vraie que rélativement aux peuples barbares que je viens de citer : chez les Grecs & chez les Romains, les conditions libres & les conditions ſerviles étoient continuellement en oppoſition ; aucun de ceux qui avoient le malheur de ſe trouver de la derniere, ne pouvoit en aucune maniere prétendre à la liberté, juſqu'à ce qu'il l'eût obtenue du maître dont il étoit l'eſclave, ſoit par droit de conquête, d'achat, ou de naiſſance.

Tel étoit l'état de tous les peuples libres de l'univers ; il n'y a même que peu de tems que nous étions cenſés être ſur le même pied.

J'avoue que les choſes ont bien changé depuis : la derniere claſſe de notre peuple ayant rompu toute eſpece de lien, & ayant ſecoué le joug de ſes ſupérieurs, eſt devenue non-ſeulement toute auſſi libre, mais même plus libre que pluſieurs d'entr'eux. On conviendra, quoique nous en ayons peu d'exemples récens, que tout particulier chez nous qui poſſéde un revenu annuel de trois cent livres ſterlings, eſt tenu, & qu'il ne ſauroit ſe diſpenſer, d'aſſiſter en

perſonne au parlement toutes les fois que le corps des francs tenanciers d'une ville ou d'un bourg l'éliſent pour leur repréſentant ; quelle que ſoit ſa répugnance, on a le droit de l'y obliger, & il peut y être contraint par la force.

Il ſe trouve de plus dans le gouvernement civil une quantité de magiſtratures ſubalternes, & de places diſpendieuſes, auxquelles toutes les perſonnes ayant les qualités requiſes, ſont dans le cas d'être nommées, & qu'elles n'ont pas la faculté de refuſer ; il faut néceſſairement qu'elles les exercent à leur tour ; elles ne ſauroient s'éviter les fatigues, les ſoins & les périls qui y ſont attachés ; & ſi elles s'opiniâtroient à vouloir s'y dérober, elles ſe verroient condamnées à de fortes amandes, même à des peines afflictives ; & ce qui paroîtra peut-être encore plus dur, c'eſt que dans l'emploi de shérif, elles ſont quelquefois obligées de réparer de leur propre bourſe les pertes accidentelles auxquelles elles pourroient avoir innocemment contribué, qui dans certaines occaſions ſont aſſez conſidérables pour entraîner leur ruine & celle de leur famille : le public cependant, à qui elles ſont

ce ſacrifice, n'eſt point tenu à les rembourſer, & ne le fait pas, quoique perſuadé que rien au monde ne ſeroit plus équitable.

Il eſt inutile de faire mention de ces ſervitudes ou obligations militaires, que notre ancienne conſtitution impoſoit aux premieres perſonnes de la nation: il eſt vrai qu'il leur étoit loiſible de ſe faire repréſenter, & de ſubſtituer en leur lieu & place ceux qu'elles jugeoient à-propos, pourvu que ce fuſſent des ſujets bien conſtitués; lorſqu'elles ne pouvoient s'en procurer de cette eſpece, l'obligation exiſtoit dans toute ſa force, & on pouvoit les forcer à ſervir en perſonne.

Le ſeul individu donc, qui jouiſſe d'une liberté abſolue, eſt ordinairement le membre le plus obſcur de la ſociété, ſurtout s'il préfere la faim ou les productions ſauvages des champs, des hayes, des grands chemins & des rivieres, que l'on peut ſe procurer ſans travail, & qui le laiſſent tout entier à ſa pareſſe, à une nourriture plus délicate qu'il n'acquéroit qu'à force de peines & de ſoucis: il repoſe tranquillement à l'ombre, ſans que perſonne aie le droit de le

troubler, & d'exiger qu'il embraſſe un autre genre de vie que celui dont il a, dirai-je prudemment ou follement, fait choix.

On me rappellera peut-être, à ce ſujet, le dernier acte du parlement contre les vagabonds, par lequel toute perſonne reconnue pour telle, peut être contrainte à travailler pour le ſalaire accoutumé, & fixé dans le lieu où on les rencontre. Il eſt malheureuſement peu de juges de paix informés de l'exiſtence de cet acte, & ceux qui en ont connoiſſance, ne ſe piquent pas d'y tenir la main, perſuadés que cette derniere clauſe n'y eſt inſérée que rélativement à l'ancien pouvoir qu'ils avoient de fixer & d'établir annuellement ces ſalaires, en les proportionnant à la diſette ou à l'abondance des vivres; & que l'expreſſion de *ſalaires ordinaires & accoutumés* n'a ni force ni ſens, puiſqu'il n'en exiſte point de tels, & que chacun tire & accroche tout ce qu'il peut ſe procurer, & fait tous ſes efforts pour tâcher d'en impoſer à ceux qui ont beſoin de ſes ſervices, pour leur eſcamoter deux ſols de plus par journée qu'il ne lui eſt légitimément dû; imitant en cela la conduite

de nombre d'honnêtes marchands, qui en font tout autant avec leurs chalands, pour leur eſcroquer une pareille ſomme ſur l'aune de drap ou d'étoffe qu'ils leur vendent.

C'eſt donc un grand mal que cette loi ou plutôt cet uſage, ſoit tombé en déſuétude, & qu'elle n'ait pas été remiſe en vigueur : il conviendroit ſans doute de la renouveller, & qu'elle fut motivée de maniere que les pauvres puſſent être contraints à travailler pour un ſalaire raiſonnable & modéré, & qu'un magiſtrat fut autoriſé à la faire exécuter à la rigueur. Les honnêtes gens qui ſe ſacrifient pour le public, auquel ils conſacrent gratuitement leurs ſoins & leurs veilles, ont au moins droit d'eſpérer qu'on les ſoulagera, autant qu'il ſera poſſible, dans l'exercice de leurs pénibles fonctions : toutes les fois qu'on publiera de nouvelles ordonnances ſans avoir cette attention, on ne fera que groſſir inutilement notre code, qui n'eſt déja que trop volumineux, & dont les pages multipliées à l'infini, ne ſont utiles qu'à l'imprimeur privilégié du parlement.

Je n'imagine pas que perſonne oſe me

nier que l'abus que je viens d'indiquer, ne ſoit digne d'attention, & ne mérite d'être réformé : car pourquoi l'indigent ſeroit-il privé des ſecours de ſes concitoyens, très-portés à le récompenſer libéralement de ſes peines ? ou pourquoi permettroit-on au dernier des manœuvres de ſe faire payer ſon travail dix fois plus qu'il ne vaut ? Ces exactions augmentant proportionnellement aux beſoins qu'on peut avoir de ces journaliers, ceux qui les employent ſont toujours ſûrs qu'ils leur en impoſeront, & qu'ils finiront par leur donner beaucoup plus qu'ils ne devroient. On m'a aſſuré que des bateliers ont exigé & reçu, d'un ſupercargo de la compagnie des Indes orientales, uniquement pour le conduire à bord de ſon vaiſſeau, éloigné de deux milles du rivage, au moment où il ſe préparoit à mettre à la voile, de ſorte qu'il falloit abſolument qu'il s'y rendit ſur le champ, ce que les fripons ne ſavoient que trop bien, une ſomme très-forte. Il arrive auſſi quelquefois, que des gens outrés d'un pareil brigandage, au point de ne vouloir pas s'y ſoumettre, ſont forcés de renoncer à ce ſecours ; ce qui leur fait un tort conſi-

dérable : d'un autre côté, la populace eſt entretenue dans ſa pareſſe, & trouvant moyen de ſe procurer de quoi vivre, en ne faiſant que la vingtieme partie de la beſogne qui devroit lui être néceſſaire pour cela, elle eſt une partie du tems les bras croiſés ; ce qui eſt tout-à-fait contraire au bien public, qui exigeroit qu'on fît beaucoup d'ouvrage pour peu d'argent, & non qu'on donnât beaucoup d'argent pour peu d'ouvrage : un autre inconvénient, c'eſt que ces malheureux s'affermiſſent de plus en plus dans l'habitude d'écorcher ceux qui ont recours à eux, & s'accoutument à regarder la détreſſe & les miſeres des gens au-deſſus d'eux comme leurs vrais émolumens.

N'en voilà peut-être que trop ſur cette matiere, dont mon intention n'étoit d'abord que de parler très-ſuperficiellement, pour inſpirer à ceux qui en ont le pouvoir, le déſir d'y remédier : il eſt vrai qu'ils ſont moins que perſonne dans le cas de s'appercevoir de cet abus, qu'ils ne ſoupçonnent qu'autant qu'un donneur d'avis & un faiſeur de projets, tel que moi, qui ſe trouve errer ſur la ſurface des eaux, en qualité de

ſimple paſſager, vient à leur en donner connoiſſance. Tout ce que je puis dire à ce ſujet eſt, que je ſouhaiterois de tout mon cœur, que ceux qui ont en main les rènes du gouvernement, daignaſſent mûrement réfléchir ſur la néceſſité & l'utilité qu'il y auroit à fixer le prix du travail, afin de forcer les pauvres à s'occuper; je penſe qu'il n'y a moyen d'y parvenir qu'en faiſant un uſage convenable du pouvoir qui leur a été confié: ils ne ſauroient jamais l'employer plus à propos, qu'en rendant cette derniere claſſe de la nation laborieuſe & induſtrieuſe; ce ſeroit l'unique moyen de favoriſer le commerce & le tirer de l'état languiſſant où il ſe trouve actuellement, de l'élever à ce point de proſpérité, où le chevalier Guillaume Petyt, dans ſon arithmétique politique, croit qu'il pourroit parvenir.

Dans l'après midi, la dame à qui appartenoit la jolie campagne dont j'ai parlé, s'eſt donnée la peine de paſſer à notre cabaret; elle a chargé madame Francis de nous faire ſes complimens, en nous aſſurant que tant que nous y reſterions à attendre un vent favorable, elle nous prioit de diſpoſer librement

de tout ce qui ſe trouveroit chez elle. Une pareille démarche nous a prouvé, malgré les raiſons aſſez fortes que nous avions de préſumer le contraire, que nous ne nous trouvions pas ſur les côtes d'Afrique, ou dans une de ces îles ſauvages, dont le petit nombre d'habitans n'ont d'humain que la figure.

On auroit tort de me ſoupçonner de chercher à diminuer en rien le mérite de cette dame qui, non contente de témoigner beaucoup d'attention aux étrangers d'un rang égal au ſien, eſt encore à ce que j'ai appris, on ne peut pas plus complaiſante & charitable envers ſes pauvres voiſins qui ont recours à ſes bontés, de ſorte qu'elle eſt univerſellement louée & chérie, quoique dans le fond il en coute très-peu pour ſe procurer une pareille réputation. Il ne faut pour cela que ſavoir diſtribuer à propos les reſtes d'une table un peu abondante. Il eſt vrai qu'il y a fort peu de gens qui y parviennent, parce qu'il y en a très-peu qui poſſedent ces nobles diſpoſitions, ou qui ſachent apprécier ce mérite à ſa juſte valeur.

Mercredi, 22 Juillet.

Ce matin, après avoir été rançonné à l'ordinaire, nous avons chargé un domeſtique d'aller remercier notre bienfaitrice, & de l'aſſurer que nous ne nous prévaudrions de ſes offres obligeantes que pour lui demander quelques-unes des productions de ſon jardin, qui étoient les ſeules choſes dont nous euſſions alors beſoin. Il a bientôt été de retour, & eſt entré ſuivi d'un jardinier, l'un & l'autre plioient ſous le poids de tous les légumes & de tous les fruits de la ſaiſon, qui eſt celle de l'année où il y en a d'un plus grand nombre de différentes eſpeces.

Tandis que nous nous régalions de ces productions, & que nous étions ſur la fin du repas, notre commandant, qui avoit dîné ce jour-là avec quelques officiers ſubalternes à bord d'un vaiſſeau de guerre, nous a envoié ordre de partir ſans délai, parce que le vent étoit devenu favorable, & qu'il prétendoit appareiller avant la nuit: à peine avons-nous été inſtruits de ſes intentions, qu'il eſt arrivé lui-même en perſonne : ſon

empreſſement étoit encore tout auſſi vif, quoique la cauſe fut depuis longtems ceſſée ; le vent avoit réellement fait un mouvement dans l'après midi, mais il n'avoit pas tardé à retourner à ſon ancien poſte.

Ce dernier événement ne fut point malheureux pour nous ; car les ordres du capitaine, auxquels nous réſolûmes de ne point différer, à moins qu'il ne nous les intimât de vive voix, ne parurent que vers les ſix heures : nous eûmes beſoin de tout ce tems pour empaqueter les meubles de notre chambre à coucher, ou ſallon à manger, dont la plupart, même les chaiſes, appartenoient au vaiſſeau ou à nous ; il nous en falloit au moins autant pour les tranſporter, auſſi bien que mon individu qui n'étoit pas le bagage le plus facile à remuer ; de ſorte qu'il étoit à craindre que la nuit ne nous ſurprit ; ce qui auroit été de plus grande conſéquence pour moi dans mon état de foibleſſe & dans un moment où de fortes ondées de pluie, accompagnées d'un vent impétueux, ne ceſſoient de tomber. Je penſois que me mettant en chemin par un pareil tems, ayant deux milles à faire dans une cha-

loupe toute ouverte, fort humide, & dans l'obſcurité; c'étoit m'expoſer pour ainſi dire à une mort certaine.

Notre capitaine étoit néanmoins ſi deſpotique & ſes ordres ſi poſitifs, qu'il m'étoit impoſſible d'y déſobéir. Il fallut dans cette occaſion avoir recours à cette philoſophie qui m'avoit été, on ne peut pas plus utile dans la derniere époque de ma vie, & qui ſe trouve ſi parfaitement décrite dans l'hémiſtiche de ce vers de Virgile:

Superanda omnis fortuna ferendo eſt.

dont le ſens eſt, ſuppoſant que l'auteur eût voulu y en attacher un, celui que je crois avoir bien compris & appliqué encore plus à propos.

Comme dans ce déménagement, je ne pouvois être que paſſif, j'ai pris le parti de m'abandonner entierement à la merci de ceux qui devoient me mettre dans une charrette, lors qu'elle ſeroit de retour du bord de la mer, où elle avoit été dépoſer nos effets.

Ce retard a peu touché madame Francis. lors qu'elle a ſçu que nous n'avions de répit que juſqu'au lendemain matin, elle a prévu qu'elle n'auroit d'au-

tre article à ajouter à ſon compte que celui du logement, duquel il faudroit encore déduire ceux du feu & de la chandelle; de ſorte qu'elle a jugé que ce qui lui reviendroit, payeroit à peine l'embarras que nous lui cauſerions; en conſéquence, elle a redoublé ſa mauvaiſe humeur, & nous a fait toutes ſortes de difficultés, qui nous ont tourmenté pendant tout le reſte de la ſoirée.

Jeudi, 23 Juillet.

Ce matin de très-bonne heure, le capitaine qui avoit paſſé la nuit à terre, eſt venu nous voir, & nous preſſer de nous rendre à bord. „ Je ſuis réſolu, „ a-t-il dit, de ne pas perdre un ſeul „ inſtant, à-préſent que le vent paroît „ vouloir devenir favorable; jamais de „ ma vie je n'ai été plus aſſuré d'un „ bon vent". Je me ſers de ſes propres expreſſions, ſans chercher à les interprêter ou à les commenter, me contentant d'ajouter, qu'à peine s'eſt-il donné le tems de finir ce qu'il avoit à nous dire.

Nous l'avons aſſuré que dès que nous aurions déjeûné, nous ſerions à ſes or-

dres ; nous n'avons pourtant pas été auſſi-tôt prêts que nous l'imaginions, car la veille en empaquetant nos effets, la boîte à thé s'étoit malheureuſement égarée.

On a ſur-le-champ fait des recherches dans tous les coins de la maiſon ; on a même fouillé ceux où il n'étoit pas poſſible qu'elle fut : cette perte étoit dans le fond d'une bien plus grande conſéquence qu'elle ne paroîtra d'abord à nos lecteurs. Il n'eſt guere de malades & de femmes qui puiſſent ſe paſſer un ſeul jour de thé ; à plus forte raiſon que ne ſouffriroient-ils pas, s'ils étoient obligés d'entreprendre un long voyage ſans eſpoir de pouvoir s'en procurer pendant toute la traverſée ? Quelque effrayante cependant, que fut cette perſpective, nous ne voyions aucune eſpérance de pouvoir y remédier. La ville de Ryde & tous ſes habitans étoient hors d'état de nous en fournir une ſeule feuille ; celui de madame Francis & une prétendue drogue que l'on débitoit ſous ce nom dans une eſpece de boutique, n'étoient nullement du crû de la Chine, & ne reſſembloit en rien, ſoit par l'odeur, ſoit pour le goût au véritable

thé; la ſeule choſe qu'ils avoient de commun étoit, que l'un & l'autre ſe trouvoient compoſés de feuilles, d'une eſpece de tabac nommé *mondongue* : quant à l'eſpoir de nous en pourvoir dans quelque autre port, nous aurions eu tort de nous en flatter ; le capitaine nous ayant aſſuré très-poſitivement qu'il étoit ſûr d'un bon vent, & qu'il ne laiſſeroit plus tomber l'ancre que dans le Tage.

Après avoir emploié bien du tems, dont la meilleure partie fut perdue dans cette occaſion, il nous vint une idée que nous fûmes tous étonnés de n'avoir pas eu plus-tôt ; ce fut d'avoir recours à notre généreuſe protectrice, qui ſeroit ſûrement ſenſible, & ne refuſeroit pas de ſuppléer à un beſoin auſſi urgent : nous lui dépêchâmes ſur-le-champ un domeſtique pour lui faire part de notre embarras ; nous préparâmes tout pour notre embarquement en attendant ſon retour, afin de n'avoir autre choſe à faire qu'à avaler notre déjeûné. Nous regardions la caiſſe à thé, qui étoit pour nous d'une auſſi grande conſéquence que la caiſſe militaire l'eſt à un général d'armée, comme

tout à fait perdue, ne doutant pas qu'on ne l'eût volée, & quoique nous nous fussions bien gardé de nommer personne, il est certain que nous avions des soupçons, & je crois même que tous se réunissoient sur la même personne.

Le domestique n'a pas tardé à revenir, & nous a apporté une petite caisse de thé que notre bienfaitrice lui avoit remise, en le chargeant de nous dire de sa part les choses du monde les plus honnêtes; son présent étoit si considérable que, supposant que notre voyage fut encore aussi long qu'il l'a déja été jusqu'à présent, nous en aurions de reste, & ne serions nullement dans le cas de le ménager. Dans le même instant, mon laquais Guillaume est entré avec notre propre caisse à thé, qu'il avoit retrouvé dans le lieu où on l'avoit oubliée, lorsqu'on débarqua hier au soir nos effets; ainsi que ce domestique, lorsqu'il s'apperçut qu'elle étoit égarée, le soupçonna. Si le maître de ce bâtiment n'avoit pas été absent, il l'auroit vraisemblablement rapportée assez à tems pour empêcher que nous ne donnassions l'occasion à la dame qui nous avoit comblés

de politeſſes, de nous faire éprouver de nouveau ſa libéralité.

Il étoit aſſez naturel de viſiter le heu, & il auroit été ſurprenant que perſonne de nous ne s'en fût aviſé ; auſſi pluſieurs le propoſerent, mais la femme-de-chambre s'y oppoſa ; elle aſſura qu'elle ſe rappelloit très-bien l'avoir laiſſée dans la chambre à coucher, & que c'étoit elle qui en avoit toujours été chargée, tant en allant qu'en revenant. Guillaume connoiſſoit peut-être, cette fille beaucoup mieux que nous, & à quel degré l'on pouvoit ajouter foi à ſes aſſertions ; ſans cela, après ce qu'elle avoit dit, il ne ſe ſeroit pas donné la peine, ſans qu'on le lui ordonna, d'aller chercher de tous côtés le maître du heu.

C'eſt ainſi que cette ſcene, dont les commencemens n'annonçoient pas une fin ſi heureuſe, s'eſt terminée, & loin de nous fournir des ſujets de triſteſſe, elle ne nous en a laiſſé que de ſatisfaction.

Il ne reſtoit plus qu'à acquitter notre taxe, que l'on a augmentée, & qui a été exigée avec la plus grande ſévérité ; le logement a été augmenté de ſix ſols,

le feu proportionnellement, même les chandelles, dont on n'avoit jusqu'alors fait aucune mention, ont été comptées pour tout le tems que nous avions séjourné à Ryde sur un pied extravagant, & placées sous la dénomination d'article oublié : on a demandé que nous en payassions une livre entiere, tandis qu'à peine en avions-nous brûlé dix en cinq nuits, & la livre étoit composée de vingt-quatre.

Enfin, ce qui paroîtra difficile à croire, & que nous n'avons pu endurer : on a essayé de nous faire payer la même somme pour avoir passé une heure ou deux dans ce cabaret, qu'on avoit exigé précédemment pour une journée entiere, & l'on a porté en compte l'apprêt du dîné, quoique nous fussions partis avant qu'aucune broche ou marmite eût approché du feu. J'avoue qu'il m'a été impossible de me posséder plus longtems, & cet exemple a servi à justifier la vérité de cette remarque : „ que la „ tyrannie & l'oppression peuvent être „ poussées trop loin, & qu'un joug de„ vient quelquefois si pesant, qu'il ne „ tarde pas à être insupportable pour „ l'esclave même le plus docile". Ayant

fait quelques plaintes ſur la maniere indigne dont on nous traitoit, madame Francis m'a regardé de travers, & eſt ſortie ſans dire un ſeul mot ; elle eſt rentrée une minute après, & s'avançant vers moi une plume, un écritoire, & du papier à la main ; elle m'a dit de dreſſer moi-même le compte, eſpérant, a-t-elle ajouté, " que je ne prétendois » pas que ſa maiſon eût été ſalie, & » ſes meubles uſés & gâtés pour rien. » Toute la dépenſe ne ſe monte qu'à » treize ſchellings : ſeroit-il poſſible que » des gens d'un certain ordre vouluſſent » paſſer une nuit toute entiere dans un » cabaret à moins ? S'ils le prétendent, » le ſeul parti qu'il y ait à prendre eſt, » de quitter le métier. Au reſte, vous » donnerez ce que vous voudrez : je » ſuis bien aiſe que certaines gens ſa- » chent, que je ne fais peut-être pas » autant de cas de l'argent, qu'ils ſe » l'imagineroient : mais j'ai toute ma » vie été trop bonne, ainſi que je l'ai » ſouvent dit à mon mari ; je n'ai jamais » ſçu tirer parti de rien ; néanmoins ce » qui m'arrive dans cette occaſion avec » votre honneur, me ſervira d'avertiſ- » ſement, & empêchera que je ne ſois

» dupe par la ſuite : je ferai peut-être
» auſſi bien mes comptes que d'autres :
» on trouve à redire à des chandelles !
» & pourquoi cela ? quelle raiſon les
» voyageurs auroient-ils pour s'exemp-
» ter de les payer ? Je les paye bien
» moi, & celui qui les fabrique eſt bien
» obligé de payer les impôts ; s'il ne le
» faiſoit pas, ne faudroit-il pas que je
» les payaſſe moi, ce qui dans le fond
» revient toujours au même ? J'avoue,
» que pour le moment, je n'en ai plus
» de celles de ſeize à la livre, mais cel-
» les-ci ne ſont-elles pas toutes auſſi
» blanches, & quoi qu'un peu moins
» groſſes, n'éclairent-elles pas & ne
» brûlent-elles pas tout auſſi-bien ? Mon
» fabriquant eſt attendu à chaque inſ-
» tant ; ſans quoi j'en enverrois cher-
» cher à Portſmouth, ſur-tout ſi votre
» honneur devoit s'arrêter ici encore
» quelque tems ; mais quand les gens
» ne ſont ici qu'en paſſant, & ſeulement
» pour y attendre un vent favorable,
» on ne ſauroit guere faire fond ſur de
» pareils hôtes". En prononçant ces derniers mots, elle m'a regardé d'un air dédaigneux, & a paru s'attendre à une replique. Je me ſuis cependant contenté

pour

pour toute réponſe, en lui jettant une demi-guinée, de l'aſſurer que c'étoit-là tout l'argent au coin d'Angleterre qui me reſtoit, ce qui étoit la vérité; & comme elle n'auroit pu ſe procurer ſur le champ la monnoye néceſſaire pour me rendre ſur une piece de Portugal, la diſpute en eſt reſtée là. Madame Francis n'a pas tardé à quitter la chambre; nous ſommes à notre tour ſortis de la maiſon: la bonne femme n'a plus voulu nous voir, ni prendre congé de nous.

Je ne ſaurois pourtant, quelque maltraités que nous y ayons été, quitter ce lieu, ſans lui rendre la juſtice qui lui eſt due, & lui donner les louanges qu'il mérite.

Premierement, quant à la ſituation, elle m'a paru délicieuſe, & dans l'expoſition la plus favorable de toute l'île. Il eſt vrai qu'elle eſt privée de l'avantage de cette belle riviere qui va de Newport à Cowes; mais la vue qui s'étend juſqu'à la mer, & qui embraſſe Portſmouth, Spithead & Ste. Hélene, fait qu'on eſt amplement dédommagé de cette privation, & qu'on n'envie pas même celles de la Tamiſe dans les provinces de Berck

ou de Buckingham; Pope (*a*) & Denham (*b*) mêmes ſe fuſſent-ils réunis pour les chanter. J'avoue que rien au monde ne me charme comme une belle vue terminée par la mer; elle me paroît préférable à la plus belle qui ne préſente que la terre; ſur-tout, lorſque la premiere eſt enrichie d'un nombre de vaiſſeaux; alors il me ſemble qu'elle n'a nul beſoin de rien emprunter du continent. Une flotte eſt à mon gré le plus noble objet que l'art ait jamais été capable de produire, bien ſupérieure aux ouvrages d'architecture dans leſquels on fait entrer la brique, la pierre, & même le marbre.

Lorſque le feu chevalier Robert Walpole, l'un des plus habiles miniſtres & des plus honnêtes que nous ayons

(*a*) Alexandre Pope, auteur célebre aſſez connu pour que nous nous diſpenſions d'entrer dans aucun détail à ſon ſujet.

(*b*) Denham (chevalier Jean) mort en 1668 & enterré à Weſtminſter; il a laiſſé un volume d'œuvres mêlées, dans lequel ſe trouve ſa tragédie intitulée *le Sophy*; c'étoit un homme de condition, zelé partiſan de Charles II, qui l'employa dans quelques négociations & le fit chevalier du Bain.

jamais eu, étoit dans l'uſage d'équiper annuellement une flotte à Spithead, ceux qui le blâmoient de cette dépenſe étoient pourtant forcés d'avouer qu'il donnoit à la nation un magnifique ſpectacle pour ſon argent ; ſpectacle bien plus frappant ſans doute, & beaucoup plus utile que celui d'un camp. Dans le fait, quelle idée la vue d'un grand nombre de chapeaux raſſemblés pourra-t-elle faire naître? pas d'autre, que celle d'une quantité d'hommes ſe réuniſſant, avant que l'art de conſtruire des demeures plus ſolides, eût été inventé pour former une ſociété : cette vue ſeroit, peut-être, aſſez agréable en elle-même, ſi malheureuſement elle ne fourniſſoit matiere à une premiere réflexion, & ne nous préſentoit l'image déſagréable d'une troupe de coupe-jarrets, protecteurs de la tyrannie, & uſurpateurs des libertés & des propriétés les plus ſacrées, dépouillant l'induſtrie, inſultant l'innocence, perſécutant la vertu, pour tout dire en un mot, perturbateurs de la paix & de la ſanté de leurs ſemblables!

Que l'on me diſe naturellement, quel eſt l'uſage de ces vaiſſeaux de guerre, dont la vue nous paroît ſi agréable? On

me répondra ſans doute, qu'ils ſervent également à opprimer l'innocence & à maintenir la tyrannie, portant par-tout avec eux la ruine & la déſolation. Rien au fond n'eſt plus véritable, & quoique les bâtimens de cette eſpece ſurpaſſent de beaucoup par leur volume & par leur équipement ceux qui ne ſervent qu'au commerce, je ſouhaiterois fort que nous n'en euſſions jamais beſoin; car quoique d'un côté, je ſois plus enchanté que perſonne de la beauté d'un pareil objet, je ſuis bien plus ſatisfait de l'autre, de l'excellence d'une idée qui lui eſt très-préférable, & que la vue du vaiſſeau marchand fait naître chez moi, en me rappellant l'art & l'induſtrie de l'homme uniquement occupé de l'avancement du commerce, ſi avantageux à toutes les nations & contribuant ſi efficacément au bonheur de la ſociété, dont il eſt un des plus heureux liens.

Ce lieu enchanté eſt ſitué au ſommet d'une pente douce, qui s'éleve imperceptiblement du bord de la mer, & préſente l'aſpect que je viens de décrire; ſon ſol eſt graveleux, & comme il a un écoulement naturel, cela fait que le chemin eſt toujours ſec, même immé-

diatement après la plus forte pluie, de ſorte que les femmes peuvent ſe promener ſans craindre de croter leurs ſouliers, fuſſent-ils de la plus riche étoffe. La verdure de ce canton donne l'idée la plus avantageuſe de ſa fertilité, & il eſt ſi bien ombragé par de beaux & gros ormes, que ſes allées étroites reſſemblent à des berceaux ou à des promenades naturelles qui, par leur régularité, ſurpaſſent de beaucoup tous les efforts de l'art.

Dans un champ élevé à un quart de mille au-deſſus de la mer ſe trouve une chapelle très-propre, quoique petite; elle eſt aſſez grande pour les habitans, au nombre deſquels elle eſt proportionnée; toute la paroiſſe ne paroiſſant compoſée tout au plus que d'une trentaine de maiſons.

La demeure de la généreuſe dame, dont nous avons tant de raiſons de nous louer, eſt éloignée d'environ deux milles de cette égliſe. Elle eſt ſituée au haut d'un côteau, dont le pied eſt baigné de la mer; il préſente l'aſpect d'une grande partie de l'île & de la côte oppoſée. Elle a été bâtie par un certain Boyce qui, après avoir exercé pendant quel-

que tems la profeſſion de maréchal ferrant, à Goſport, parvint par le moyen de la contrebande qu'il fit heureuſement, à ſe procurer une fortune de quarante mille livres ſterlings. Une partie de cet argent ſervit à acquérir des terres dans l'île; ce fut vraiſemblablement par hazard qu'il choiſit cet emplacement pour y bâtir une maiſon conſidérable. Peut-être lui parut-il convenable pour ſon commerce, du moins ne ſauroit-on, ſi l'on en juge par la maniere dont il la meubla, principalement ſa bibliothéque, le ſoupçonner d'y avoir entendu fineſſe : car voici comment il s'y prit. Il chargea un libraire de Londres de lui envoyer pour cinq cent liv. ſterlings de ſes plus beaux livres : on nous a raconté pluſieurs traits ſinguliers de l'ignorance, de la ſottiſe & de l'orgueil de ce perſonnage, dont lui & ſa femme donnerent de fréquentes preuves pendant la courte durée de leur proſpérité. Tous ſes efforts furent vains, il ne put en impoſer long-tems aux yeux clairvoyans du receveur des droits royaux : celui-ci l'ayant pris ſur le fait, trouva bientôt moyen par ſes pourſuites de le réduire fort au-deſſous de ſon

premier état, & de le faire renfermer dans la priſon de la flotte : on vendit publiquement à Portſmouth tous ſes meubles, y compris ſes livres; le tout fut donné à vil prix, & on reconnut dans cette occaſion que le libraire entendoit parfaitement ſon métier, & qu'ayant prévu que M. Boyce ne trouveroit guere le moment de lire, il s'étoit débarraſſé en ſa faveur, non-ſeulement des garde-boutiques, mais même lui avoit vendu pluſieurs exemplaires du même livre, en y ſubſtituant d'autres titres.

Ses terres & ſa maiſon furent achetées par un gentilhomme du pays, qui les a laiſſé en mourant à ſa veuve, qui les poſſede actuellement, & y a fait des améliorations, ſur-tout au jardin : elles ſont ſi bien entendues & de ſi bon goût, que le peintre qui chercheroit à ſe procurer le modele d'un payſage délicieux, ou le poëte celui du paradis terreſtre, ne ſauroient jamais en trouver un plus convenable.

Nous avons enfin quitté Ryde ſur les onze heures du matin, & en nous rendant à bord, le ſoleil nous a plus incommodé que le vent.

Je chercherois en vain à rendre raiſon de ce qui pouvoit faire croire à notre capitaine qu'il étoit doué du don de prophétie, lorſqu'il nous promettoit, & ſe promettoit ſi affirmativement à lui-même, un vent favorable. Il me ſuffira d'obſerver en paſſant, que jamais perſonne ne fut plus faux prophète que lui, & que nos girouettes étoient encore tournées du même côté qu'auparavant.

Il ne s'eſt pourtant point rétracté, il a aſſuré que le vent avoit changé, & ayant levé l'ancre, il a fait voile pour St. Hélene, éloigné d'environ cinq milles; nous y avons mouillé dans l'après midi, à l'aide du juſſant qui nous a favoriſé, & en dépit du vent qui nous étoit tout-à-fait contraire : nous avons mis cinq heures à faire ce trajet.

Sur les ſept heures du ſoir, nous nous ſommes régalés, n'ayant pu le faire plus tôt, d'un morceau de daim rôti, beaucoup mieux apprêté que nous ne l'avions d'abord imaginé, & d'un excellent pâté froid de la façon de ma femme, que nous n'avions point entamé à Ryde, voulant le conſerver pour le vaiſſeau, à bord duquel nous étions enchantés de

nous retrouver, pour ne plus voir madame Francis, dont la reſſemblance exacte avec une furie ou avec un diable paroiſſoit peu aſſortie au lieu qu'elle habitoit, & ne devoir figurer qu'en enfer.

Vendredi, 24. *Juillet.*

Hier au ſoir en paſſant devant Spithead, nous avons vu les deux régimens d'infanterie qui venoient d'arriver de Gibraltar & de Minorque : dans la journée, un lieutenant de l'un d'eux, neveu du capitaine, eſt venu faire viſite à ſon oncle ; c'étoit un de ces individus auxquels nombre de gens donnent le titre de joli garçon, qui pis eſt, il l'étoit même beaucoup trop pour ſon âge qui paroiſſoit être au moins de trente-quatre-ans ; à ſa maniere de ſe préſenter & de s'énoncer, à peine l'auroit-on ſoupçonné d'avoir atteint ſa majorité : ſa converſation avoit cependant une tournure militaire ; les juremens, les faits mémorables, & les bons mots de Jack (*a*), de

---

(*a*) Abréviations des noms de Jaques, de Guillaume & de Thomas, uſitées dans la converſation particuliere, & peu connues des gens qui ſe piquent de ſavoir vivre.

Will, & de Tom, officiers de ſon régiment, qu'il avoit continuellement à la bouche, en compoſoient la meilleure partie; il s'imaginoit que ces expreſſions faiſoient naître à ceux qui les entendoient, des idées ſi avantageuſes de ſes camarades, qu'il en acquéroit de l'importance, comme membre du corps & qu'il pouvoit ſe comparer à un miniſtre, & s'attendre ainſi que lui à devenir le ſujet des entretiens de ceux qui à peine connoiſſoient ſon nom. Cette conduite m'a d'autant moins ſurpris qu'elle n'étoit pas nouvelle pour moi; mais la façon dont il s'annonça, ſur-tout devant des femmes, m'a paru ſi ſinguliere, que je l'ai jugée directement oppoſée à celle des gens bien élevés, & peu convenable à un militaire poli; ce qui étoit d'autant plus extraordinaire, qu'outre qu'il étoit au ſervice depuis onze ans, ſon oncle nous aſſura qu'il avoit été élevé en France. Je ne m'apperçus pas, je l'avoue, que cette éducation lui eût beaucoup profité; l'étourderie étoit la ſeule choſe qu'il eut de commun avec cette nation; le caractere auquel il pouvoit juſtement prétendre étoit celui de mauvais plaiſant, il l'étoit au point qu'il rioit de tout ce qu'il di-

ſoit, & toujours avant d'avoir parlé. Il ſe peut qu'il rit ſouvent de choſes qu'il n'articuloit pas, car tous ces diſcours commençoient par un éclat de rire, quoiqu'ils fuſſent rarement terminés par un bon mot: l'oncle & le neveu ſe reſſembloient, on ne peut pas moins; & ils paroiſſoient malgré cela parfaitement d'accord à tirer vanité de l'honneur qui réjailliſſoit ſur leur famille du grade militaire du dernier. Ce ſentiment paroiſſoit fortement prononcé ſur le viſage de l'oncle, qui ſe faiſoit un devoir de donner devant nous à ſon neveu les marques les moins équivoques du cas qu'il faiſoit de ce jeune homme, qui eut aſſez de peine de ſon côté à nous perſuader qu'il penſoit auſſi avantageuſement de ce vieillard; il affecta au contraire de nous faire ſentir le peu de cas qu'il faiſoit de ſes talens & de ſa profeſſion, qu'il imaginoit capables de dégrader en quelque façon un homme tel que lui, qui ſe trouvoit faire partie d'un corps dont tous les membres ſont cenſés gentilshommes. On auroit pourtant tort d'imaginer que je cherche à inſinuer que ce militaire voulut déſavouer ou méconnoître ſon oncle, & à exiger de lui cer-

tains égards. Au contraire, il le traitoit très-familierement, le nommant ſouvent Dick (*a*), vieux Dick, & commençant fréquemment tous ſes diſcours par *Dieu me damne Dick.*

Ces marques d'attention de ſa part étoient reçues par le capitaine avec des témoignages de reconnoiſſance & de ſatisfaction, ſur-tout lorſqu'elles étoient ſuivies d'exemples ou de citations qui prouvoient qu'il en agiſſoit tout auſſi librement avec quelques-uns de ſes généraux, & avec d'autres perſonnes de la premiere qualité, dont l'une ſur-tout que je connois très-particulierement, eſt très-orgueilleuſe & auſſi inſolente qu'on puiſſe l'être, & qui, ſans de fortes vues d'intérêt, ne condeſcendroit pas plus à converſer avec un ſimple lieutenant qu'à faire paſſer un ſot pour un homme d'eſprit: notre officier ne lui reſſembloit guere à cet égard, car en nous faiſant l'énumération des qualités qu'il falloit poſſéder pour mériter l'honneur de ſa ſociété & de ſa protection, ainſi que de celles qui ôtoient l'eſpoir de l'obtenir, il s'écria: " non, monſieur, diable

(*a*) Diminutif de Richard.

„ m'emporte, je haïs tous les ſots, Dieu
„ me damne, pardonnez mon trop de
„ vivacité vieux Dick, je ne ſaurois les
„ ſouffrir : nous avons deux ou trois
„ officiers au régiment que je connois
„ pour tels ; mais morbleu, j'ai ſoin de
„ les éviter, cher Dick, il arrive quel-
„ quefois que l'on a un ſot pour parent ;
„ mais eſt-ce notre faute ? n'auroit-on
„ pas tort de nous le reprocher ? n'eſt il
„ pas vrai, vieux camarade " ?

Le vieillard, non-content de prendre en bonne part les plaiſanteries de cette eſpece, écoutoit encore avidement tous les contes de ſon neveu ; je ſuis perſuadé même qu'il s'imaginoit qu'ils nous faiſoient autant de plaiſir qu'à lui-même ; & il en étoit ſi charmé qu'il eſt probable que nous en aurions été ennuyés pendant toute la ſoirée, ſi le vent du nord plus déſirable aux yeux du capitaine, que la gloire de ſa famille, ne s'étoit pas ſubitement fait ſentir, & ne l'avoit pas averti d'appareiller.

Tandis qu'on levoit l'ancre, l'officier de mer ordonna qu'on mit ſa chaloupe dehors pour conduire l'officier de terre au rivage, qui étoit une iſle habitée, aſſez reſſemblante à une iſle déſerte, car on

n'y découvroit pas une ſeule maiſon. Lorſque la chaloupe fut de retour, le vieux capitaine ne pouvant plus vraiſemblablement diſſimuler ſa jalouſie des talens ſupérieurs de ſon neveu, nous dit en ſouriant, que ce jeune homme auroit cinq bons milles de chemin à faire, avant que de pouvoir ſe procurer une occaſion pour gagner Portſmouth.

Il nous a paru que ce digne homme dans ſes prédictions n'avoit erré que ſur les dates, & qu'il avoit ſeulement placé l'événement un jour plus tôt qu'il n'étoit réellement arrivé; car le vent qui s'élevoit étoit non-ſeulement favorable, mais encore aſſez fort: à peine a-t-il été dans nos voiles qu'il nous a fait doubler l'iſle de Wicht, & ayant pendant la nuit laiſſé derriere nous Chriſt-Church & la pointe de Peveral, il nous a conduit dans l'après-midi du ſamedi 29 Juillet, à la hauteur de l'iſle de Portland, ſi fameuſe par la délicateſſe & la petiteſſe de ſes moutons, qui eſt telle que ſouvent un gigot péſe à peine quatre livres. Nous aurions déſiré nous y procurer un de ces animaux; notre capitaine n'a pas voulu le permettre, il avoit pourtant tort de ſe tant preſſer,

car un inſtant après, le vent, je ne prétends pas que ce fut pour le punir de ſa préſomption, lui a joué un mauvais tour, & eſt malicieuſement retourné à ſon ancien gite d'été, c'eſt à-dire au ſud-oueſt.

Le capitaine perdant alors toute patience s'eſt mis ſérieuſement en colere ; & lui ayant déclaré une guerre ouverte, le parti qu'il a pris étoit plus hardi que ſage, il a prétendu faire voile en dépit de lui, & il a juré qu'il ne jetteroit plus l'ancre, & qu'il battroit la mer tant qu'il lui reſteroit un morceau de voile, ou une vergue entiere ; en conſéquence s'éloignant de la côte, il a pouſſé une ſi longue bordée au large qu'avant la nuit, quoiqu'il parut avoir peu avancé dans ſa route, nous étions ſi fort éloignés de terre que nous ne pouvions plus la découvrir.

Vers le ſoir, le vent pour me ſervir de l'expreſſion du capitaine, a commencé à ſe faire ſentir, & a ſi fort augmenté qu'avant dix heures, nous avons eſſuyé une véritable tempête ; étant parvenus ſelon lui à une diſtance convenable de terre, il a remis le cap ſur la côte, & le vent ayant alors imperceptiblement changé en notre faveur, & continuant

à ſouffler avec tant de violence que le vaiſſeau filoit plus de huit nœuds, ou parcouroit le même nombre de milles en une heure; cela a duré pendant toute la journée & juſqu'au moment où nous nous ſommes couchés. Je me ſuis alors retrouvé de nouveau dans ma précédente ſolitude, mes femmes ayant été attaquées du mal de mer: pour le capitaine, il ſe tenoit conſtamment ſur le pont, où il commençoit à être inquiet; ce n'étoit pas ſans raiſon, car je crois qu'il ne ſavoit pas trop où nous étions; je ſuis ſûr qu'il auroit été charmé d'être encore dans la baye de Portland, & d'y pouvoir manger tout à ſon aiſe un potage au mouton.

Cette longue ſolitude ne m'ayant pas mis de trop bonne humeur, la converſation que j'ai eu avec le capitaine au moment qu'il eſt venu ſe coucher, n'a été guere propre à diſſiper ma mélancolie, outre les plaintes douloureuſes qu'il a faites de ſa deſtinée, proteſtant que ſa patience ne le cédoit en rien à celle de Job, il s'interrompoit fréquemment pour demander à l'officier de garde, qui ſe trouvoit être un certain Morriſſon ſon charpentier, le ſeul homme de tout l'é-

quipage qui eut le ſens commun, & fut un peu honnête, le tems, le vent, la marche du vaiſſeau, & d'autres particularités de notre navigation. La répétition ſouvent réitérée de ces queſtions, ainſi que l'intérêt & l'inquiétude qu'il témoignoit en les faiſant, prouvoient aſſez l'état d'angoiſſe de ſon eſprit; il s'efforçoit vainement de le cacher, il étoit tel que tout homme qui n'auroit pas été familiariſé avec l'idée de la mort, ou qui auroit ignoré ce que c'eſt que ſouffrance, en auroit été allarmé: ma femme & ma famille me pardonneront d'avoir oſé imaginer que ce qui ne me paroiſſoit pas bien malheureux pour moi, dût ne pas l'être auſſi beaucoup pour elles. J'ai ſouvent réfléchi avec douleur, que l'une & l'autre étoient trop vertueuſes & trop bonnes pour ſe trouver jamais comme elles l'étoient alors, à la merci d'un mortel, capable de penſer comme je le faiſois dans cette circonſtance.

Puis-je donc dire avec vérité que j'étois ſans crainte? Non, ſans doute, mon cher lecteur, je craignois, ne fut-ce que pour vous, & je redoutois que vous ne fuſſiez privé de la ſatisfaction que vous gouterez en liſant ce journal, & de ne

pas vivre assez long-tems pour vous donner l'esquisse du caractere du militaire dont j'ai fait mention dans le détail de ce qui s'est passé dans la journée de hier.

Nous nous sommes heureusement trouvés délivrés à six heures du matin de toutes nos frayeurs par l'arrivée de Mr. Morrisson, qui nous a assuré qu'il étoit sûr d'avoir apperçu la terre à peu de distance, le tems étant si couvert & si nébuleux qu'à peine pouvoit-on discerner les objets à demi-mille d'éloignement. Il a ajouté qu'il croyoit que cette terre devoit être le cap de Berry (Berry-head) qui forme l'un des côtés de la baye de Torbay: le capitaine a prétendu que cela étoit impossible, affirmant par un gros jurement qu'il seroit tout aussi vraisemblable que sa mere fut encore vierge, & qu'il aimeroit autant soutenir l'un que l'autre; après quoi ayant enfilé sa robe de chambre, & s'étant rendu en hâte, & sans se donner le tems de mettre ses culottes, sur le pont; il est rentré au bout d'une demi-heure, & m'a fait compliment sur notre heureuse arrivée dans la baye où nous nous trouvions mouillés & à l'abri de l'orage.

Dimanche, 26. Juillet.

Les choſes ſe ſont montrées alors ſous un aſpect tout différent de celui ſous lequel nous les avions vues juſqu'alors: on nous a appris que le vaiſſeau avoit à-peu près perdu ſa voile de mizaine, & que nous venions de recevoir de terre d'excellente crême, du pain & du beurre frais : cette derniere nouvelle a rendu la ſanté & le courage à nos femmes, & nous avons faits tous enſemble un joyeux & excellent déjeuné.

Malgré tous les agrémens que nous avions lieu de nous promettre de notre ſéjour dans cette rade, nous ſouhaitions tous qu'il fut court; j'ai pris le parti ſur le champ d'envoyer mon domeſtique à terre, pour y acheter du cidre, connu ſous le nom de cidre de Southam, pour en faire des préſens à Lisbonne, & en embarquer un tonneau pour notre uſage; il eſt ſuivant moi, bien ſupérieur à celui du cru de la province d'Herefort Il m'en a acheté trois tonneaux pour cinq livres dix ſchellings ſterlings: cette particularité eſt peu digne de mémoire, & je n'en fais mention que parce qu'elle m'a paru également intéreſſante pour l'honnête

fermier qui me l'a vendu, réputé par tous les gentilshommes du voiſinage pour celui qui fabrique le meilleur; & pour le lecteur, qui ſera inſtruit par ce moyen de la perſonne à laquelle il peut s'adreſſer en toute confiance pour ſa proviſion, ſans être expoſé à s'abreuver beaucoup plus chérement de jus de navets de Middleſex, qu'on lui vend pour du jus de pommes : il doit donc écrire directement à Mr. Gilles Leverance à Cheeshurſt, près de Dartmouth, dans la province de Devon, qui en expédie pour toutes les parties du globe en doubles futailles, au prix de quarante ſchellings la piece. Si le vent avoit changé ſubitement, j'aurois couru riſque de perdre mon cidre par l'exaction d'un batelier, qui a cherché, ſuivant la coutume de ces gens-là, à m'en impoſer. Il a demandé cinq ſchellings pour conduire mon laquais à un mille & demi du lieu où nous étions à l'ancre, & quatre autres en ſus dans le cas où il l'attendroit pour ſe ramener à bord. Son impudence m'a paru ſi atroce, que j'ai prié qu'on le chaſſât ſur le champ, & lui ai tourné le dos ſans lui répondre. Je ne ſaurois me réſoudre à encourager des friponne-

ries de cette eſpece, j'aimerois mieux ſouffrir les plus grandes incommodités que de me ſoumettre aux inſolentes prétentions de ces malheureux qui ne ſont pas, je l'avoue, les ſeuls objets de mon indignation; ceux qui, pour ſe procurer de petites douceurs de peu d'importance, ſemblent les favoriſer, la partagent à juſte titre. Ayant déja traité fort au long de cet abus, je terminerai cette digreſſion par rendre compte de la maniere dont ce drôle prit congé de nous; il dit qu'une autre fois il reconnoîtroit le vaiſſeau, & que fut-il dans le plus grand péril, il ſe garderoit bien de lui donner le moindre ſecours.

Pluſieurs de mes lecteurs ſeront, ſans doute, ſurpris, que nous trouvant mouillés à un mille ou deux de diſtance d'une ville pendant pluſieurs jours & par le plus beau tems du monde, nous ayons ſouvent manqué de viande fraîche, de légumes, & d'autres proviſions très-abondantes à terre, tout comme ſi nous en avions été à cent lieues. Et cela même, dans un tems où nous avions dans le voiſinage grand nombre de chaloupes, dont les propriétaires n'ont d'autre occupation que celle de tranſ-

porter les paſſagers, & qui ſont toujours prêts au premier ſignal à ſe rendre à bord ; & tandis que le capitaine avoit un petit canot qui lui appartenoit, & des gens qui ne demandoient pas mieux que de le conduire où il lui plairoit, & n'attendoient que ſes ordres ponr s'y embarquer.

J'ai déja en partie rendu compte de cet inconvénient que j'ai attribué aux diſpoſitions que ces bateliers avoient à la rapine, qui alloit juſqu'à n'avoir pas honte de demander des ſommes exorbitantes, & fort au-deſſus de ce qui leur étoit dû. Quant à l'utilité du canot du vaiſſeau, il conviendra d'entrer dans quelque détail à ce ſujet pour faire connoître un nouvel abus, bien digne de l'attention de la légiſlation, puiſqu'il intéreſſe la partie la plus recommandable des ſujets de ſa Majeſté, & que ſans leur concurrence, le commerce de la nation perdroit ſon activité.

Notre capitaine donc, qui étoit un bon & expérimenté marin, ayant été plus de trente ans maître de vaiſſeau, dont ſuivant ſes propres expreſſions, il avoit ſervi une partie comme commandant de corſaire, dont il avoit rempli les fonctions

avec beaucoup de valeur, de conduite, & de ſuccès, témoignoit la plus forte averſion pour envoyer ſa chaloupe à terre, toutes les fois qu'il ſe trouvoit mouillé dans quelques-unes des rades du royaume à attendre un vent favorable; elle ne provenoit nullement de la crainte de l'uſer en la faiſant ſervir; c'étoit réellement le réſultat d'une longue expérience qui ne l'avoit que trop convaincu, qu'il étoit beaucoup plus aiſé d'envoyer ſes gens à terre que de ſes en faire revenir. Tant qu'ils demeuroient à bord, ils le reconnoiſſoient pour leur maître; mais à peine l'avoient-ils quitté, qu'ils ne faiſoient plus aucune attention à ſes ordres, chacun *ſui juris* ſe croyoit libre, & ne devoir y retourner que lorſque cela lui conviendroit: ce n'eſt pas que ces drôles prennent le moindre plaiſir à reſpirer l'air frais qui regne à terre, ou à contempler les prés verds & émaillés de fleurs du continent; il n'y en a pas un ſeul parmi eux qui ne préfere ſon vaiſſeau & ſon hamac à toutes les douceurs de l'Arabie heureuſe: mais par malheur, on rencontre dans tous nos ports certaines maiſons, qui tirent leur principale ſubſiſtance des peines que les maîtres ſe

donnent pour procurer aux gens de mer des amuſemens de leur goût : elles ſont en conſéquence toujours abondamment pourvues de ces liqueurs & de ces cordiaux qui inſpirent la gayeté, banniſſent de l'eſprit toutes les idées triſtes & chagrines, ne laiſſant à ceux qui en ont goûté que la voix pour chanter & exalter les douceurs de la vie des marins.

Qu'on me pardonne, ſi j'oſe m'imaginer, ce qui paroîtra ſans doute ſingulier, que l'étrange hiſtoire de Circé, qu'on trouve dans l'*Odyſſée*, ne ſoit autre choſe qu'une allégorie ingénieuſe, par laquelle Homere ſe propoſe de donner à ſes compatriotes une inſtruction ſemblable à celle que nous cherchons à inſinuer aux nôtres par cette digreſſion : le véritable but de l'*Iliade* étant d'enſeigner aux Grecs l'art de la guerre, l'*Odyſſée* pareillement n'en avoit pas d'autre que celui de les inſtruire de l'art de la navigation ; la ſituation de la partie du globe qu'ils habitoient y étant, on ne peut plus convenable, ſembloit l'exiger. Nous voyons en conſéquence que Thucydide, au commencement de ſon hiſtoire, conſidere cette nation comme un compoſé de pirates ou d'aventuriers, continuellement

continuellement armés les uns contre les autres, & ſe pillant mutuellement toutes les fois qu'ils ſe rencontroient en mer. Ce fut là vraiſemblablement la premiere branche de commerce que l'on ſuivit avant que l'*ars cauponaria* (*a*) eût été inventé : les marchands, au lieu de commettre leurs brigandages publiquement & à force ouverte, commencerent à ſe tromper & à s'attrapper ſourdement; ils transformerent graduellement la *métablétique* ſous l'eſpece de trafic qu'Ariſtote admet dans ſa politique en *chrématiſtique.*

Je ſuppoſe donc, conformément à cette allégorie, qu'Ulyſſe n'étoit qu'un ſimple capitaine de vaiſſeau marchand, & Circé l'hôteſſe de quelque mauvais bouchon, où elle énivra les gens de ſon équipage avec les liqueurs fortes qui étoient en uſage de ſon tems: en admettant ma conjecture, leur métamorphoſe en pourceaux, ainſi que tous les autres incidens de cette fable inſtructive, paroîtront, on ne peut pas plus vraiſemblables: par ce moyen on trou-

(*a*) L'art des fraudes & des impoſitions, pratiquées par les aubergiſtes, cabaretiers, &c.

vera facilement l'explication de ce myſtere, & on verra du moins qu'une hiſtoire dont toutes les circonſtances paroiſſent peu vraiſemblables, ne laiſſe pourtant pas que d'avoir un ſens moral.

Cette allégorie ſert encore à prouver que les marins de ces tems-là reſſembloient aſſez à ceux de tous les ſiecles & de toutes les nations : elle ſervira auſſi à confirmer la vérité & la juſteſſe d'une obſervation que l'on ſera ſouvent dans le cas de faire en liſant ce Journal, qui eſt, que l'homme n'eſt pas toujours exactement ſemblable à l'homme, que ceux de mer & ceux de terre ſont deux eſpeces tout-à-fait différentes.

Les philoſophes, les théologiens, & les autres ſavans qui ont parlé avec mépris du penchant naturel que les hommes ont à ſatisfaire leurs paſſions, ont ſur-tout inſiſtés ſur cette ſatiété qui leur eſt ſi ordinaire, & dont ils éprouvent ſouvent les effets à l'inſtant même où ils obtiennent tout ce qu'ils déſiroient; c'eſt en cela ſur-tout qu'ils méritent le plus d'être crus, puiſqu'il s'en trouve pluſieurs parmi eux que l'on a lieu de ſuppoſer ne parler que d'après leur propre expérience, dont les leçons ne ſont

que le réſultat. Ainſi quelle que ſoit la jouiſſance que la faim & la ſoif, au moment que nous mangeons & que nous bûvons, puiſſe nous procurer, les plats & les verres l'ont bientôt affoiblie; & dans le cas où nous imiterions les Romains, ſuppoſé, ce que j'ai aſſez de peine à croire, qu'ils ſe fuſſent abrutis au point de débarraſſer leur eſtomac avec la même facilité qu'on vuide un vaſe plein, afin de le remplir de nouveau: ce plaiſir ſeroit cependant ſi chérement acheté, qu'il mériteroit à peine qu'on l'expoſât au déſagrément d'avaler une jatte de décoction de camomille; l'odeur d'un plat de venaiſon ou d'un plaſtron de tortue, ne ſauroient occaſionner qu'une foible ſenſation ſur l'appétit émouſſé d'un paraſite bien raſſaſié: l'uſurier renommé pour ſa gourmandiſe, & qui fait un ſi grand cas de ce mets, lorſqu'il s'en eſt bien repû, abandonne la table & retourne avec empreſſement au logis pour y compter ſon tréſor, & ne ſe promet plus, pendant les premieres vingt-quatre heures, de nouveaux plaiſirs de cette eſpece. Voilà, je crois, ce qui a fourni au docteur South cette élégante comparaiſon des joies

qu'éprouve une ame contemplative au ſilence profond d'un Archimede, occupé à la ſolution d'un problême important; & celles d'un glouton à la tranquillité d'une truye, dévorant des mets dégoûtans: comparaiſon qui, en ſuppoſant qu'on en pût faire uſage dans la chaire de vérité, ſeroit plus naturelle l'après-midi que le matin.

Il n'en eſt pas de même des orgies des matelots, où l'ame paroît plutôt jouir que le corps: on n'y éprouve point une pareille ſatiété; plus on boit, plus on a envie de boire; on eſt ſemblable à Marc-Antoine, dans la tragédie de Dryden de ce nom, les déſirs augmentent à meſure qu'on les ſatisfait, au point que *ut nullus ſit deſiderio aut pudor, aut modus*: de-là, ainſi qu'avec les gens de l'équipage du capitaine Ulyſſe, s'enſuit une métamorphoſe ſi étrange, que l'homme ceſſe d'être ce qu'il étoit auparavant; peut-être même ceſſe-t-il pour un tems d'exiſter, quoiqu'il conſerve encore ſa forme & ſa figure; cependant la partie la plus noble de ſon individu eſt ſi fort altérée, qu'au lieu d'être toujours le même, à peine peut-il ſe rappeller ce qu'il étoit quelques heures auparavant:

parvenu une fois à cette métamorphoſe, rien de ſi facile que d'y perſiſter ; il ne faut pour cela que continuer la débauche, on ne s'en dégoûte jamais ; c'eſt envain qu'alors le capitaine envoye ou va lui-même à la quête de ſes gens, ils ne reconnoiſſent plus ſon pouvoir, ou ſi par haſard ils ſe rappellent ſes traits, ils oublient entiérement les engagemens qu'ils ont pris avec lui, & ils ne ſe reſſouviennent pas plus de tout ce qui leur eſt arrivé, que s'ils avoient pris une forte doſe des eaux du Léthé.

Il arrive même aſſez ſouvent, que le capitaine a toutes les peines du monde de découvrir le réduit où Circé les a confinés : tous nos ports de mer ont pluſieurs de ces maiſons, & il y en a quelques unes où la ſorciere, qui en eſt la directrice, ne s'en fiant pas entiérement à la force de ſes liqueurs enchantereſſes, a recours à des charmes d'une nature différente, pour dérober plus efficacément le matelot aux recherches & à la pourſuite de ſon capitaine : ſans une heureuſe circonſtance, les ſuites de cette conduite pourroient être très-fâcheuſes ; mais le marin eſt rarement pourvu du véritable appas dont ces harpies ſont le

plus friandes ; il arrive pourtant quelquefois qu'elles mordent indiſtinctement à toutes ſortes d'hameçons, & ne dédaignent pas une paire de boutons de manche ou de boucles d'argent, elles s'en contentent à défaut d'autre choſe ; elles ſont même dans certains cas ſi voraces qu'elles y mordent, quoiqu'il ſoit ſans appas ; alors le jeune matelot vif & fringuant, eſt avalé par pur amour pour ſa perſonne.

Vainement dans une circonſtance pareille à celle où nous nous trouvons actuellement, les vœux d'un payen dévôt auroient été exaucés par Neptune, Eole, ou quelqu'autre Dieu marin : vainement les prieres d'un capitaine chrétien auroient eu un pareil ſuccès, le vent auroit pu changer & devenir tout-à-fait favorable ; tandis que l'équipage auroit été à terre, l'ancre ſeroit reſtée inébranlable au fond de la mer ; le vaiſſeau n'auroit pas bougé de ſa place, à moins que ſemblable aux criminels qui forcent les portes de leur priſon, il n'eût rompu ſes amarres & chaſſé ſur ſes ancres, pour mettre en péril ceux qui ſeroient reſtés à ſon bord.

Or comme il ne faut jamais négliger

l'inſtant où les vents & les cours ſe déclarent en notre faveur, puiſqu'il faut moins de vingt-quatre heures pour que tout change de face; de même dans le premier cas, la perte d'un ſeul jour peut faire manquer le voyage, & quoiqu'il puiſſe paroître aux gens peu au fait de la navigation qui voient des vaiſſeaux ſe rencontrer, & faire voile en ſens contraire, que le vent ſouffle quelquefois eſt & oueſt, nord & ſud, à l'avant, & à l'arriere, au même inſtant; il eſt pourtant certain, que la terre eſt tellement diſpoſée qu'il arrive ſouvent qu'un même air de vent ne conduira pas, ainſi que le feroit un même cheval, un navigateur au terme de ſa courſe; mais au contraire, que celui qui en aura demandé la veille au Ciel en particulier, le ſuppliera le lendemain avec autant de zele, de lui en accorder un autre tout-à-fait oppoſé, & il arrivera, que l'avantage qu'il auroit retiré du vent d'oueſt qui viendra à ſouffler enſuite, ſera entierement perdu pour lui, pour avoir négligé de profiter de celui d'eſt qui l'aura précédé.

Il réſulte de tout cela du chagrin & du blâme pour le capitaine qui, ſouvent

n'a aucun tort ; des pertes & des contretems pour l'armateur, & fréquemment un mal réel pour le commerce de la nation en général, dont le produit de ſes manufactures eſt ainſi expoſé à reſter invendu dans des magaſins étrangers ; les marchés ayant été abondamment fournis de ces mêmes articles par des rivaux qui les ont dévancés, parce qu'ils ont été les maîtres de leurs matelots, mieux diſciplinés que les leurs. Pour prévenir de pareils inconvéniens, le capitaine ſage & prudent, prend toutes les précautions imaginables ; il fait contracter à ſon équipage les engagemens les plus ſolemnels, & il le lie de maniere qu'il faut avoir beaucoup de crédit, ou être le dernier des hommes pour les violer avec impunité ; cependant je ne m'hazarderai point à décider en vertu de laquelle de ces deux raiſons, le matelot ſemblable à l'anguille, eſt trop gliſſant pour pouvoir être fixé ; il s'échappe, & ſe plonge impunément dans ſon élément. Pour m'exprimer encore plus clairement, je dirai qu'on auroit tort de compter ſur les conditions ſous leſquelles on contracte avec des gens de mauvaiſe foi, quelque ſoient

les précautions qu'on prenne, elles finiſſent ordinairement par être inutiles.

Que faire donc en pareil cas? Je ne ſache d'autre ſecret, que celui d'avoir recours au redoutable magiſtrat, connu ſous le nom de *juge de paix*, qui a le droit de faire arrêter également l'innocent & le coupable, (droit dont il uſe très-fréquemment) & quoiqu'il étende rarement ce pouvoir juſqu'à ceux qui auroient aſſez de crédit pour l'en faire répentir, ceux qui n'en ont aucun ſont rarement exemptés de la priſon : ſes filets retiennent plutôt les petits que les gros poiſſons, & il eſt preſque impoſſible aux premiers de s'en dégager.

Pourquoi, dans le cas où l'on oſe ſe ſouſtraire à de pareils engagemens, ne pas s'adreſſer immédiatement à un de ces magiſtrats? Ne devroit-on pas les autoriſer à faire conduire le délinquant à bord du vaiſſeau ou en priſon, à l'option du capitaine, où ils demeureroient confinés, & porteroient une chaîne à un pied?

Dans l'état où les choſes ſe trouvent actuellement, la commiſſion du pauvre capitaine marchand, commandant deſpotique ſans pouvoir, eſt pire que l'on

ne ſauroit ſe l'imaginer ; car malgré tous les engagemens dont nous venons de parler ; par leſquels un matelot s'oblige à faire voile à bord du bon navire l'Elizabeth, dès que l'on lui offre des gages plus conſidérables, & qu'il trouve mieux ſon intérêt à ſervir à bord du meilleur vaiſſeau la Marie, ſoit avant le départ, ou ſoit qu'ils ſe rencontrent fortuitement dans le premier port ; il lui eſt loiſible de préférer le dernier, ſans courir d'autre riſque, " que de faire une action „ injuſte qu'il n'auroit pas dû faire ". Au mépris d'engagemens qu'il eſt rarement aſſez bon chrétien pour ſe piquer d'obſerver, tandis que ſon capitaine a généralement aſſez de chriſtianiſme pour renoncer à faire punir ſon matelot uniquement par eſprit de vengeance ; ſurtout ne pouvant y parvenir, qu'autant qu'il lui en coûteroit beaucoup d'argent. Il ſe trouve nombre d'abus de cette eſpece dans notre côde de marine, qui auroient vraiſemblablement été réformés depuis long-tems, s'il ſe trouvoit quelques habiles marins parmi les membres de notre chambre des communes ; ce n'eſt pas que je veuille inſinuer que la légiſlation eut beſoin d'être renforcée

d'un détachement d'officiers de haut-bord : je ne prétens uniquement que faire entendre, que ces repréſentans, obligés par devoir à s'intéreſſer au bien de la nation, ſont malheureuſement détournés d'aller en mer, & de s'y inſtruire de particularités, dont ils pourroient enſuite faire part à leurs confreres attachés au ſervice de terre; ce qui fait que ces derniers demeurent dans une auſſi profonde ignorance de cette branche de la légiſlation, que ſi elle n'étoit confiée qu'aux courtiſans & aux campagnards, chaſſeurs de renards, & qu'il ne ſe trouva pas un ſeul marin parmi les membres du parlement. L'exemple que je vais citer me paroît mériter quelque attention, & prouver inconteſtablement la vérité de mon aſſertion; il m'a d'autant plus frappé, qu'il s'eſt paſſé ſous mes yeux, & que, je me rappelle très bien qu'il ne fut pas poſſible de châtier le coupable. Le voici : le capitaine d'un navire marchand, qui avoit un intérêt dans le corps de ſon bâtiment, prit à Liverpool à frêt un chargement conſidérable d'avoine, qu'il s'engagea à tranſporter au marché de Bear-Key; au lieu de ſe rendre à ſa deſ-

tination, il s'en fut à l'un des ports de la province d'Ampshire, où il le vendit comme lui appartenant, & y prenant une nouvelle cargaiſon de froment pour Cadix, il le dépoſa en chemin à Opporto, où il en fit de l'argent, & s'y chargea de vin ; il mit à la voile, & en ayant auſſi diſpoſé, il joignit au produit une groſſe ſomme, que certains négocians lui confierent; il ſe défit dans un autre port du vaiſſeau & de ſon chargement, & ſatisfait de la fortune qu'il venoit de faire avec tant de rapidité, il retourna à Londres, où il ſe propoſoit de paſſer tranquillement le reſte de ſes jours, & d'y joüir du fruit de ſon induſtrie & des richeſſes qu'il avoit ſû ſe procurer par des voies auſſi honnêtes.

La ſomme dont il étoit poſſeſſeur ſe montoit à près de ſix mille livres ſterlings, toute en eſpeces, dont la meilleure partie étoit de ces monnoyes d'or que le Portugal fournit ſi abondamment à toute l'Europe.

Il n'étoit point encore aſſez avancé en âge, pour être tout-à-fait inſenſible aux plaiſirs des ſens, ni aſſez enivré de ſa bonne fortune, pour mépriſer les garçons tailleurs, ſes anciens camara-

des; il l'avoit été lui-même, & il exerçoit encore cette profeſſion, lorſqu'il fut enlevé de force pour le ſervice de mer, & ce fut-là la bâſe de ſa fortune, par les parts qui lui revinrent des priſes: il fit uſage de cet argent pour obtenir le commandement d'un vaiſſeau marchand, dont il acquit une portion; il ſut tirer parti de cette circonſtance, & négocia de la maniere honorable & profitable que je viens de détailler.

Ce fut alors qu'il fixa ſon domicile dans un cabaret de Drury-Lane, où ayant toute ſa fortune avec lui dans un coffre, il regla ſa dépenſe ſur le pied d'environ cinq guinées par jour; & il paſſoit ſa vie avec les gens de ſon eſpece, & les nymphes du quartier.

Le négociant de Liverpool qui lui avoit confié la premiere cargaiſon, ayant été aviſé par un de ſes correſpondans, au moment où la fortune du capitaine étoit dans tout ſon brillant, eut recours à un juge de paix, par l'entremiſe duquel les affaires s'arrangerent, ſans que la juſtice en prit connoiſſance. Le marin craignant qu'on ne l'obligeât à de nouvelles reſtitutions, & voyant les efforts que l'envie & la jalouſie faiſoient

pour le priver du fruit de ſes travaux, prit ſagement le parti de ſe ſouſtraire à leurs pourſuites, & ſe mettant hors de leur portée, il s'en fut jouïr en paix, dans une ſolitude obſcure, des reſtes de ſon opulence. Sa retraite ſe fit ſi à-propos, que le même magiſtrat ne put plus le joindre aſſez tôt pour lui faire rendre à un ſecond négociant qui s'étoit adreſſé à lui, la même juſtice qu'il avoit procurée au premier.

Cet exemple eſt digne de remarque, & il l'eſt d'autant plus, que l'ingénieux perſonnage qui nous l'a fournit s'étoit conduit avec tant de prudence, que ſuivant les formes établies par notre juriſprudence, il ne pouvoit être convaincu de crime capital, & ſe trouvoit en conſéquence à l'abri de toutes peines afflictives.

Comment ſe peut-il faire qu'un larcin ſi facile à commettre, & dont les gens de la trempe de celui dont il eſt ici queſtion, ſont tous les jours à portée de ſe rendre coupables, ſoit encouragé par l'aſſurance de l'impunité? C'eſt ce dont on ne ſauroit rendre compte, qu'autant qu'on en accuſera la négligence de la légiſlation, qui ne ſauroit

venir ſelon moi, que des cauſes que je lui ai précédemment aſſignées.

Il me ſemble qu'il eſt tems de mettre fin à cette digreſſion; je ſerois trop ſatisfait, ſi ce que je viens de dire, paroiſſoit aſſez important pour mériter l'attention de quelque homme en place, & étoit capable d'engager à apporter du remede à un des maux les plus dangereux de la ſociété: je croirois alors être parvenu à mon but, & je me conſolerois d'avoir été retenu ſi long-tems par les vents contraires dans les ports de ce royaume, puiſque ce retard auroit eu ſon utilité. Je voudrois que cet ouvrage, qui ſera vraiſemblablement le dernier que j'entreprendrai, ſuppoſé même que je vive aſſez long-tems pour le finir; ce qui eſt douteux, & que j'ai peu de ſujet d'eſpérer, ne ſervit pas uniquement à l'amuſement de mes lecteurs, mais qu'il fût encore utile à mes compatriotes.

Lundi.

Aujourd'hui notre capitaine a été dîner à terre, chez un gentilhomme qui a des terres dans les environs, &

dont le caractere eſt exactement conforme à la deſcription qu'Homere nous donne de celui d'Axylus ; la ſeule différence que j'y trouve, eſt que l'un habitoit tout près du grand chemin, & que les voyageurs par terre étoient principalement les objets de ſa généroſité, & éprouvoient les effets de ſes vertus hoſpitalieres, tandis que la maiſon du premier, ſituée au bord de la mer, ne lui permettoit de l'exercer qu'en faveur des navigateurs, aux beſoins deſquels il ſe faiſoit un devoir de pourvoir abondamment.

Vers le ſoir, notre commandant étant de retour, a reçu la viſite d'un camarade bacha, qui attendoit comme nous un vent favorable ; ce dernier étoit Suiſſe d'origine, & commandoit alors un bâtiment deſtiné pour la côte de Guinée : il avoit auparavant & dans le même tems que notre capitaine fait la courſe. L'honnêteté & la franchiſe du Suiſſe, ſa vivacité & ſon étourderie, comparables à celles de ſes proches voiſins, les François ; ſa politeſſe ridicule & affectée, qui ſe reſſentoit auſſi de ce voiſinage, mêlée à la groſſiereté du matelot Anglois, qu'il avoit contractée

au ſervice de la nation, ſous le pavillon de laquelle il avoit toujours navigué, formoient un compoſé ſi ſingulier, que ſa viſite m'auroit fort amuſé, ſans le bruit qu'il faiſoit en parlant; ce bruit reſſemblant aſſez à celui d'un porte-voix, étoit ſi perçant qu'il m'ébranloit le cerveau, & me cauſoit un grand mal de tête. Les ſons qu'il s'efforçoit de faire parvenir aux oreilles de ſon confrere aſſis à ſes côtés, les complimens recherchés, ſuivis de révérences très-gauches qu'il faiſoit aux dames, produiſoient un contraſte ſi frappant, qu'il auroit fallu être plus que myſantrope, tout-à-fait de mauvaiſe humeur & auſſi ſtupide que Cibber (*a*) l'eſt repréſenté dans la Dunciade (*b*), pour ne pas s'en amuſer un moment; j'avoue qu'à la longue cela deviendroit pourtant fatiguant, & ne ſauroit plaire qu'autant que la ſcene eſt courte: pour cette fois, nous aurions eu tort de nous

(*a*) Cibber (Colley) auteur dramatique & comédien, que Pope a ridiculiſé, quoiqu'il ne fut pas ſans mérite.

(*b*) La *Dunciade*, poëme ſatyrique de Pope.

plaindre, car il n'eſt reſté qu'un quart d'heure avec nous, & nous a quitté, en nous faiſant beaucoup d'excuſes ſur ce que ſa viſite avoit ſi peu duré.

Mardi.

Le vent s'étant un peu appaiſé, & étant devenu plus ſupportable qu'il ne l'avoit encore été depuis notre relâche dans cette baie, pluſieurs batteaux que la tempête d'hier avoit empêchés de pêcher, ſont venus nous apporter du poiſſon : il s'eſt trouvé ſi frais, ſi parfait dans ſon eſpece, & en même-tems à ſi bon marché, que nous en avons fait une ample proviſion ; les très-groſſes ſoles ne nous ont coûté que quatre deniers la paire, & les merlans d'une taille monſtrueuſe, que neuf deniers les vingt.

Le ſeul poiſſon qui fut un peu cher, étoit un jean doré ; j'en achetai un qui peſoit au moins quatre livres, pour quatre ſchellings ; il a la forme du turbot, mais il eſt plus ferme & plus délicat : ce prix paroiſſoit exorbitant, comparé à ce que les autres nous avoient coûté ; cependant il étoit modique eu égard à ſa

bonté ; je n'ai été embarraſſé que de ſavoir comment les habitans un peu aiſés de cette province, peu renommés pour leur goût, ont ſu diſtinguer ce poiſſon & lui donner la préférence ſur tous les autres. J'ai pourtant appris par la ſuite que Mr. Quin, célebre à ſi juſte titre parmi les vrais gourmets, avoit dernierement fait quelque ſéjour à Plymouth, où il avoit rendu au jean-doré la juſtice qui lui étoit dûe de la part de cette ſecte de philoſophes modernes, qui, ſemblables au chevalier Epicure Mammon, autrement dit Quin, ſon fondateur, ſemble ſe plaire davantage auprès d'un réſervoir bien peuplé de poiſſons, que dans le jardin le plus délicieux; bien différente en cela de l'ancienne ſecte qui préféroit le dernier.

Malheureuſement pour les pécheurs de Londres, le jean-doré ne ſe trouve que dans ces parages; ſi quelques-uns des membres de ce corps pouvoit en tranſporter un ſeul dans ce ſanctuaire du luxe, & ſous ces portiques où ſon grand pontife Macklin préſente de riches offrandes à la divinité qui y eſt adorée; à quelle récompenſe n'auroit-il pas lieu de s'attendre? quel ſeroit ſon méri-

te auprès de ce ſacrificateur? croiroit-il jamais pouvoir aſſez payer une telle victime?

Ayant parlé, en paſſant du vil prix auquel on vend le poiſſon qui ſe pêche ſur les côtes de la province de Devon, & donné une foible idée de l'extrême cherté de celui que l'on débite dans la capitale, je ne ſaurois m'empêcher de faire une ou deux remarques dictées par les mêmes principes qui ont enfantés celles que l'on trouvera répandues en différens endroits de ce journal: je ſerai tout-à-fait conſolé, en terminant une vie que j'ai vraiſemblablement abrégée par mon dévouement au ſervice du public, ſi l'on daigne rendre juſtice à l'intégrité des motifs qui m'ont fait agir, duſſent mes efforts être infructueux: *tenter eſt des mortels, réuſſir eſt des dieux!* (*a*)

De tous les alimens propres à la nourriture de l'homme, aucun n'eſt ſi abondant que le poiſſon. Un petit ruiſſeau preſque imperceptible qui arroſera & fertiliſera un diſtrict conſidérable, nourrira de ſes habitans plus de centaines

(*a*) Vers de la tragédie de Childeric de Morand, qui rend la penſée de l'auteur Anglois.

d'hommes que les prairies ne fourniront de paturage à de ſimples individus. Si cette aſſertion eſt véritable, rélativement aux rivieres, elle le ſera bien davantage à l'égard des côtes bien pourvues de toutes ſortes de poiſſons, qu'il arrive ſouvent que les pêcheurs, après qu'ils ont retiré leurs filets, ſe contentent de choiſir les plus excellens, abandonnant ſur la plage le reſte de leur proye.

La vérité de cet allégué ſe trouvant confirmée par l'expérience, il paroitra, ſelon moi, que rien ne devroit être plus abondant, & conſéquemment à auſſi vil prix que cette denrée, dont la nature a ſans doute eu ſes raiſons pour nous fournir ſi libéralement. Elle procede avec une telle lenteur dans la reproduction des animaux terreſtres, que dans les eſpeces qui ont le plus de corpulence, la femelle n'en porte annuellement qu'un ſeul, qui exige après ſa naiſſance trois ou quatre ans avant d'acquérir toute ſa perfection. Et quoique les plus petits quadrupedes, ſur tout ceux qui vivent dans les forêts, ainſi que les oiſeaux, ſe multiplient avec beaucoup plus de rapidité, ils ne ſauroient cependant à cet égard entrer en comparaiſon avec les poiſſons

dont les femelles ſont ſi fécondes qu'il eſt preſqu'impoſſible de nombrer la quantité d'individus qu'elles produiſent annuellement; d'ailleurs ils acquiérent en peu de mois toute leur groſſeur & toute leur perfection.

Tout concourt donc naturellement à rendre cette denrée très-commune; c'eſt la nourriture du pauvre, elle eſt à très-bon marché dans pluſieurs endroits, & elle devroit l'être auſſi dans toutes les grandes villes ſituées ordinairement dans le voiſinage de la mer, ou au confluent de quelque riviere conſidérable. Comment arrive-t-il donc, ſans chercher d'autre exemple que celui de Londres, qu'elle y ſoit ſi rare, & qu'à l'exception des ſardines, il n'y ait que les gens opulens qui ayent le moyen d'en fournir leurs tables?

Il eſt réellement vrai que ce mets eſt en général ſi délicieux que tout l'art des plus habiles cuiſiniers François ne ſauroit en inventer de plus exquis; de ſorte que ſi le poiſſon devenoit l'aliment ordinaire du peuple, ce mets auroit une trop grande affinité avec ceux qu'on ſert ſur la table des riches, & leur maniere de vivre ſeroit trop aſſimilée à celle des

pauvres; circonſtance digne d'attention, qui, ſelon pluſieurs, ſert mieux qu'aucune autre à diſtinguer les rangs : j'avoue que cet argument dont je fais, on ne peut pas moins de cas, me paroît mériter peu d'attention ; j'oſe penſer que ſi les ortolans étoient auſſi gros que les outardes, & en même tems auſſi communs que les hirondelles, il ſeroit très-à-propos que les pauvres s'alimentaſſent d'un mets auſſi friand, & que la ſeule raiſon de leur abondance ſuffiroit pour que les riches à leur tour trouvaſſent une hirondelle, ſuppoſé qu'elle fut auſſi rare, un morceau beaucoup plus excellent, uniquement parce qu'il ſeroit moins commun que l'ortolan.

La vanité ou la rareté ſeront toujours des motifs de préférence pour ceux qui ſe piquent de luxe, l'abondance au contraire ſatisfera toujours l'appétit naturel & bien réglé. Sans m'arrêter trop longtems à faire des recherches ſur la ſource d'un pareil abus, je crois qu'il ſuffira de propoſer les remedes qui me paroiſſent pouvoir la tarir : je propoſe d'abord très-humblement, comme préalable & abſolument néceſſaire, qu'on ait à pendre immédiatement tous les marchands

de marée de la ville de Londres & de ſes environs ; & quoique bien des gens plus modérés & moins tranchans ayent penſé depuis long-tems qu'on auroit pû, en employant des moyens plus doux, parvenir à détruire l'abus dont on ſe plaint, je perſiſte à croire que dans les circonſtances où nous nous trouvons, actuellement les plus ſenſés ſentiront combien ils ſeroient infructueux : *cuncta prius tentanda* auroit pu être pratiqué avec quelque plauſibilité de ſuccès, ſi on s'y étoit pris plus tôt ; mais à préſent on eſt dans le cas de répondre à ceux qui le conſeillent, *cuncta prius tentata*, puiſqu'il eſt ſûr que ſi un petit nombre de ces marchands de marée ſont parvenus par leur monopole à renverſer toutes les meſures ſagement priſes pour fournir les marchés de Weſtminſter ; meſures qui ont été le réſultat des profondes réflexions du plus grand nombre des juges de paix, ainſi que de celles de pluſieurs magiſtrats ſages & prudents qui s'y ſont employés avec beaucoup de zele & d'application, au point que l'on peut dire avec juſtice qu'ils ont mis en pratique, non-ſeulement toute la force de leur imagination, mais encore toutes leurs veil-

les :

les : il ſeroit donc fort inutile que d'autres apres eux eſſayaſſent de réformer un abus auſſi nuiſible & auſſi criant.

Si l'on me demandoit s'il ſeroit poſſible, en ſe conformant à notre juriſprudence, de prouver que ce délit pût mériter une peine afflictive ? j'aurois honte d'avouer que je ne le crois pas ; car il eſt ſûr qu'il n'en eſt point contre lequel les loix duſſent plutôt en prononcer. Il ſeroit cependant facile d'y remédier, il faudroit pour y parvenir que le parlement à ſa premiere ſeſſion, paſſât un bill, qui porta que ceux qui chercheroient à affamer des milliers de pauvres, ſeroient réputés coupables du crime de félonie, & punis en conſéquence, ſans qu'ils puſſent jouir du bénéfice du clergé. Alors avant la prorogation du parlement, il y auroit déja pluſieurs monopoleurs de pendus.

Une ſeconde méthode fort utile pour parvenir à alimenter les pauvres, ſi ce n'eſt de pain, au moins de poiſſons, ſeroit d'engager les officiers de police de remettre en vigueur quelques-uns de ces actes ſi fort négligés & ſi nombreux, pour la conſervation des petits poiſſons & du frétin de la Tamiſe ; par ce moyen une petite quantité ſuffiroit pour nour-

rir beaucoup de peuple, tandis que cette même quantité fournit à peine à celle de quelques individus. Tant qu'il ſera loiſible à un ſimple pêcheur d'enfreindre les ordonnances les plus ſalutaires, nous pouvons compter qu'il ſaura diſpoſer les mailles de ſes filets, de maniere que le plus petit poiſſon ne ſauroit lui échapper.

Nous ne doutons pas que ceux qui réfléchiront ſur cet abus, & qui ſe donneront la peine d'y faire quelque attention, ne trouvent d'autres expédiens plus convenables; & comme nous ne nous ſommes déja que trop arrêtés ſur cette matiere, nous la terminerons en obſervant ſimplement, qu'il nous paroît difficile de décider, ſi, attendu l'atrocité de ce mal en lui-même, la facilité d'y remédier, la honteuſe négligence qu'on apporte à ſa guériſon, n'eſt pas plus ſcandaleuſe qu'étonnante.

Après nous être cependant parfaitement régalés de ce mets délicieux, j'étois avec ma femme & ſon amie dans la grande chambre où nous vuidions une bouteille de vin de Bordeaux au deſſert, lorſqu'un perſonnage chargé des fonctions de valet de chambre, de chef de cuiſine, de maître d'hôtel tant en mer qu'à terre,

de laquais à livrée & ſans livrée, de ſecretaire & de premier matelot, ne compoſant cependant qu'un ſeul & même individu, eſt entré ſubitement, & ſans daigner nous rien dire, a commencé à mettre en bouteilles un tonneau de petite bierre; cette opération auroit néceſſairement mis fin à une converſation qui ne pouvoit que nous faire plaiſir dans la circonſtance où nous nous trouvions, pour éviter qu'elle ne fut troublée par cet intru chargé d'autant d'emplois que le maîtres Jaques de l'avare de Moliére; je l'ai prié de vouloir bien différer encore de quelques momens, il m'a répondu que cela étoit impoſſible, & je ne ſuis parvenu à le faire ſortir, qu'après l'avoir menacé de lui jetter à la tête une bouteille vuide qui s'eſt trouvée ſous ma main.

Cette menace l'a enfin engagé à ſe retirer; ce n'a pas été ſans nous en faire de ſon côté, & ce qu'il y a eu de facheux pour nous, c'eſt qu'il n'a pas tardé à les réaliſer.

Notre capitaine avoit été dîner à bord du Suiſſe ſon confrere, & quoiqu'aſſez ſobre de ſon naturel, il s'étoit un peu échauffé par quelques verres de vin de

Champagne, qui coutant peu ou point d'argent à l'Helvétien, avoit été plus libéralement diſtribué à ſa table qu'il ne l'eſt ordinairement à celle de nos plus grands ſeigneurs, chez leſquels on le diſtingue par l'épithete de généreuſe liqueur; les gens peu opulens ont grande raiſon de lui préférer le vin d'Oporto.

Tandis que ces deux capitaines ſe régaloient de cette maniere, & vantoient mutuellement leurs proueſſes, avec toute la chaleur que le vin, ou leurs imaginations exaltées, pouvoient leur inſpirer; l'officier polyonime (à pluſieurs mains) eſt entré, & ayant été ſalué à ſon arrivée, & honoré de l'épithete d'honnête Thomas, on lui a ordonné de prendre place, & de boire un coup, avant de rendre compte du ſujet de ſa miſſion: il n'eſt point de matelot qui ne devienne à ſon tour camarade de bouteille de ſon capitaine: le capitan bacha d'un vaiſſeau de guerre eſt le ſeul qui n'en ait jamais ſur terre d'autre qu'un bacha de ſon eſpece.

A peine Thomas a-t-il eu avalé ſon verre, qu'il s'eſt hâté de commencer ſa narration, & de faire un fidele récit de ce qui venoit de ſe paſſer à bord de no-

tre vaiſſeau ; il y a cependant lieu de préſumer par les ſuites qu'il a eu, que Thomas a cru pouvoir y ajouter cinq ou ſix circonſtances peu importantes ; ce qui, ſelon moi, eſt aſſez ordinaire, & conforme à la méthode que je pourrois fort bien moi-même avoir ſuivie en quelques occaſions, & notamment dans celle-ci.

Le capitaine a à peine été informé de la maniere dont le porteur de ſes ordres avoit été troublé dans ſes fonctions, & comment on l'avoit empêché de les exécuter, qu'il s'eſt levé avec une ſi grande précipitation de deſſus ſon ſiege, qu'il s'en eſt fallu de peu qu'il n'ait rompu la lame de ſon épée, qu'il mettoit ſoigneuſement à ſon côté toutes les fois qu'il ſortoit de ſon vaiſſeau, & même aſſez ſouvent pour ſe promener ſur le pont, & ſaiſiſſant au même inſtant cet autre ornement militaire, connu ſous le nom de *cocarde*, dont nos ſoldats modernes décorent leur caſque, dans le même but que les anciens portoient leurs cimiers, qui étoit d'épouvanter leurs ennemis ; il a articulé quelques mots, mais ſi confuſément, que l'on n'a pu diſtinguer que

ceux de *Dieu damne*; il a ſubitement pris congé du capitaine Suiſſe, qui de ſon côté ſavoit trop bien vivre pour s'hazarder à le retenir dans une circonſtance auſſi importante, & ſautant dans ſa chaloupe, & de-là à bord de ſon propre vaiſſeau, avec la même fierté qu'il avoit autrefois montrée, lorſque dans ſon honorable métier de corſaire, il faiſoit mine de vouloir aborder un malheureux ennemi, trop foible pour pouvoir lui réſiſter.

Parvenu à l'entrepont, il s'eſt arrêté un inſtant, tandis que Thomas & quelques autres matelots ſe chargeoient de bouteilles, & entrant enſuite dans la chambre, il s'eſt écrié d'une voix tonnante, " morbleu, pourquoi n'a-t-on „ pas tiré cette bierre, & arrangé les „ bouteilles comme je l'avois ordonné?"

Je lui ai répondu avec beaucoup de douceur, que c'étoit moi qui avoit empêché Thomas de le faire, parce qu'il avoit pris pour cela un moment peu convenable, & qui me dérangeoit; que lorſque lui, capitaine, ſe trouvoit abſent, je croyois pouvoir regarder la chambre comme nous appartenant. La chambre vous appartenant, a-t-il répété pluſieurs

fois, " elle eſt à moi, votre chambre !
» *Dieu me damne !* ſi cela étoit, j'aurois
» fait un beau marché ; ſans doute vous
» vous imaginez qu'elle eſt à vous, &
» que le vaiſſeau vous appartient, puiſ-
» que vous croyez avoir le droit d'y
» commander ; non, morbleu, je n'en-
» tens pas qu'on obéiſſe à qui que ce
» ſoit qu'à moi : vous ſeriez-vous ima-
» giné que je vous euſſe vendu le
» commandement du navire, & l'avoir
» bien payé avec les miſérables trente
» livres ſterlings que vous m'avez
» compté ? Plût-à-Dieu, que ni vous
» ni elles, n'euſſiez jamais été à bord " !
Il répéta encore pluſieurs fois les mots *trente livres ſterlings* avec dédain & un air de mépris, que cette ſomme ne me paroiſſoit nullement mériter, ſoit en elle-même, ſoit pour ce qu'on exigeoit de lui en retour : c'étoit dans le fond lui payer le frêt de ..... livres peſant de chair humaine, pour le moins cinquante pour cent plus cher que celui de toute autre marchandiſe ; tandis que dans la réalité, elle occupe moins de place, ou pour mieux dire, qu'elle en exige peu ou point.

Il eſt certain qu'il touchoit cette ſom-

me, uniquement pour que ſix perſonnes, dont deux étoient de ſimples domeſtiques, euſſent la faculté de demeurer à bord du vaiſſeau pendant qu'il faiſoit route d'un port à un autre, & qu'elle entroit claire & nette, ſans aucune diminution dans ſa bourſe. Les gens peu inſtruits s'imagineront, peut-être, lorſqu'ils ſauront qu'il s'étoit engagé à les nourrir, que cette nourriture devoit néceſſairement lui coûter quelque choſe; ce cas arrive quelquefois, & alors il faut déduire une dixieme partie de ce profit; cependant cela étoit tout-à-fait différent dans la circonſtance préſente; quoique j'euſſe conſenti à payer une ſomme qui ne me paroiſſoit rien moins que modérée, je m'en conſolois, en penſant que ce ſeroit tout ce que j'aurois à débourſer : il en fut tout autrement, car avant l'embarquement on eut ſoin de m'inſinuer, qu'il étoit d'uſage que les paſſagers ſe fourniſſent à leurs fraix de nombre d'articles, tels que thé, vin, & autres proviſions de cette eſpece; ſur-tout, que les gens d'un certain rang ne manquoient jamais à en envoyer à bord une quantité beaucoup plus conſidérable que celle qui

étoit néceſſaire pour leur conſommation, afin de faire préſent de ce qui reſtoit au capitaine à la fin du voyage; qu'il falloit auſſi ſe pourvoir de volailles & de rafraîchiſſemens, & que plus on embarquoit de ces ſortes de choſes, plus on étoit ſûr d'être vû de bon-œil, & de s'attirer l'attention de l'équipage.

Je me laiſſai perſuader, & en conſéquence outre le thé & un gros panier de vin en bouteilles, accompagné de jambons & de langues fumées, j'envoyai encore à bord, des moutons & des poulets en vie, en un mot le triple des proviſions dont j'aurois eu beſoin pour faire ſubſiſter, moi & ma compagnie, quand même le voyage, ainſi que nous avions lieu de le ſuppoſer, auroit duré trois ſemaines.

J'avoue que la traverſée fut beaucoup plus longue, mais comme ce retard fut occaſionné par nos relâches dans différens ports du royaume, pour y attendre un vent favorable; il ne fut nullement préjudiciable au capitaine, le poiſſon, la viande, le beurre, & le pain frais que j'ajoutois journellement aux proviſions que j'avois déja fournies, excéderent de beaucoup la con-

ſommation ; & firent vivre en partie l'équipage : il eſt vrai que rien ne m'y obligeoit, mais il me parut qu'on s'y attendoit, car le capitaine fit comme ſi cela ne le regardoit pas, & j'oſe dire que je n'y fis aucune attention. Il eſt vrai qu'il avoit à bord un nombre de poules & de canards ſuffiſant pour un voyage d'Amérique; volailles à ce qu'il répétoit ſouvent, excellentes dans leur eſpece & très-graſſes; je ſuis très-perſuadé qu'il diſoit en cela la vérité, je ne craindrai même pas d'ajouter qu'elles étoient toutes parvenues à leur perfection ; je ne doute pas même qu'il ne fut très-bien pourvu des autres proviſions plus ſubſtantielles, telles que bœuf, lard, & poiſſons ſalés ou fumés; de ſorte qu'il paroiſſoit s'être mis en devoir de remplir ſes engagemens, & en état de pourvoir abondamment aux beſoins de ſes paſſagers. Ce que j'ai donc fait à cet égard n'a point été par néceſſité, mais par un motif peut-être moins excuſable, dont on auroit tort de rendre le capitaine reſponſable.

Quel qu'ait été cependant celui qui m'a fait agir, les conſéquences en ont toujours été les mêmes, & elles ont été

telles que je ſuis convaincu que mes miſérables trente livres ſterlings ſont entrées toutes entieres dans la poche du capitaine, à quoi on peut encore ajouter, que je lui ai fourni au moins la valeur de dix autres en différens articles que nous n'avons pas conſommé, & que je lui ai laiſſés : ainſi il m'eſt impoſſible de comprendre à quel titre l'épithete de miſérable a pu être jointe, & conférée à une pareille ſomme, qui ne l'étoit nullement comparée au ſervice qu'on nous rendoit, ou à ce qu'on s'étoit engagé à nous fournir : il ne me paroît donc pas que les gens les plus opulens du royaume fuſſent dans le cas de la réputer telle ; car il s'en trouveroit fort peu parmi eux qui ſe fiſſent quelque ſcrupule de fouiller dans l'égoût le plus dégoutant, s'ils avoient le moindre eſpoir d'y en trouver une pareille.

On auroit aſſez de peine à ſe rendre raiſon, comment une ſomme auſſi conſidérable pouvoit devenir aux yeux du maître d'un ſimple vaiſſeau marchand un objet miſérable ; il auroit été plus vraiſemblable qu'elle y eût produit un effet abſolument contraire. Peut-être trouvera-t-on dans le monde des gens

qui ne ſont pas plus ſinceres dans le mépris qu'ils témoignent pour une pareille ſomme que dans celui qu'ils affectent en toutes occaſions pour l'argent en général : je ſuis d'autant plus confirmé dans ma façon de penſer à cet égard, que j'ai rarement ouï dire qu'il s'en fut trouvé dans le nombre qui euſſent refuſé ou reſtitué le tout ou partie de l'objet, pour lequel ils témoignent ſi peu de penchant : il eſt d'ailleurs impoſſible d'ajouter foi à leurs aſſertions, puiſque toutes leurs actions les démentent. Les paroles d'un négociant, qui aſſure qu'il ne voudroit pas ſe donner la peine de ſigner ſon nom pour le profit qui lui revient de la vente d'une quantité de marchandiſes, méritent-elles quelque créance, lui qui a débité mille fauſſetés pour parvenir à s'en défaire ?

L'épithete *miſérable* eſt en effet ſouvent appliquée à un objet qui ne l'eſt nullement par lui-même, mais uniquement en proportion de nos eſpérances, ou d'un autre plus conſidérable ; & dans ce ſens il ſeroit difficile de lui aſſigner ſa véritable valeur : c'eſt ainſi par exemple qu'une poignée de liards paroît telle à un crocheteur, & une poignée de ſchellings

à un ſommélier. Je ſais à n'en pouvoir douter, que ce dernier, dans une auberge renommée ne ſigneroit pas ſon nom (ſouvent à peine daigne-t-il vous répondre) à moins d'une piece d'or: dans ce ſens donc, trente livres ſterlings peuvent paſſer pour une ſomme miſérable chez le dernier des artiſans.

Il me reſte encore une petite difficulté, ſavoir, comment il arrive que les profits des métiers les plus vils étant auſſi conſidérables, ceux qui les exercent ne ſoient pas plus opulens qu'ils ne le ſont ordinairement? Voici, ſelon moi, tout ce qu'on peut répondre de plus plauſible; c'eſt que les hommes ne s'enrichiſſent pas de ce qu'ils gagnent, mais uniquement de ce qu'ils mettent en réſerve. Celui qui n'a d'autre revenu que ſes gages ou ſon ſalaire, dépenſant aſſez communément tout ce qu'il retire, ſera toujours pauvre, quelques conſidérables que ſoient ſes profits; ſa famille à ſa mort ſera réduite à la miſere; c'eſt ce que nous voyons journellement arriver, ſur-tout aux eccléſiaſtiques, qui jouiſſent pendant leur vie d'un revenu honnête, ſe font un devoir de ſoutenir l'honneur de leur profeſſion, vivent en gens de condition,

& feroient peut-être beaucoup mieux, s'ils ſe piquoient moins de les imiter.

Mais pour revenir à notre ſujet dont je ne me ſuis peut-être que trop écarté, entrainé par l'indignation que m'a cauſé l'impropriété de cette expreſſion, & par ſa nouveauté, je me contenterai de dire en peu de mots, que le capitaine ayant continué à vomir un torrent d'injures, elles m'aigrirent au point que ſans réfléchir à ce qu'il pourroit en arriver, je pris ſur le champ le parti d'abandonner le vaiſſeau, ordonnant aſſez étourdiment qu'on me procurât ſans retard un heu pour me tranſporter le ſoir même à Dartmouth; je donnai ces ordres aſſez haut pour que ceux qui ſe trouvoient alors ſur le pont, s'apperçuſſent que la chambre avoit plus d'un maître. Je fis en même tems, & ſur le même ton, une menace au capitaine, qu'il m'avoua enſuite l'avoir intimidé & lui en avoir plus impoſé que les côtes & les écueils ne l'avoient encore fait; on s'en étonnera d'autant moins, lorſqu'on ſaura qu'ayant été deux fois obligé de relâcher, & de mouiller dans l'endroit où nous nous trouvions actuellement; il ne s'en étoit tiré dans l'une & dans l'autre occaſion

qu'en perdant la meilleure partie de ſa cargaiſon.

C'eſt ainſi que la crainte éloignée d'un procès, effraya un homme qui avoit ſûrement ouï quantité de boulets ſiffler à ſes oreilles ſans la moindre émotion. Il n'a pas plutôt vu le heu s'approcher, qu'il eſt rentré dans la chambre, & ſa fureur étant entiérement diſſipée, il s'eſt jetté à genoux, & m'a ſupplié un peu trop baſſement de lui pardonner & d'oublier le paſſé.

Il m'a été impoſſible de ſouffrir qu'un brave homme de cet âge reſtât plus longtems dans cette poſture; je l'ai fait relever, & l'ai aſſuré que je n'avois plus aucune rancune.

Qu'on ne s'imagine cependant pas que je cherche dans cette occaſion à me faire valoir, & à tirer vanité de ma modération; je renonce de bonne foi à tout ce qui pourroit en avoir la moindre apparence. Ce ne furent ni grandeur d'ame, ni excès de chriſtianiſme qui m'arracherent ce pardon; pour parler ſans déguiſement, je lui pardonnai par un motif qui rendroient les hommes, s'ils étoient plus ſages, beaucoup moins implacables; c'eſt-à-dire que j'oubliai l'in-

jure, parce qu'il me convenoit de l'oublier.

Mercredi.

Ce matin, le capitaine s'eſt paré d'un habit de drap écarlate, ſe propoſant de faire viſite au gentilhomme de Devonshire, qui regarde un maître de vaiſſeau en ſa qualité d'étranger & d'homme au-deſſus du commun, comme un convive d'importance qui ayant beaucoup voyagé, eſt en état de ſatisfaire ſa curioſité, en l'inſtruiſant de ce qui ſe paſſe de nouveau dans le monde.

Ce gentilhomme étoit convenu de l'envoyer chercher par ſa chaloupe, ce qui a malheureuſement occaſionné un fâcheux accident; le vent étant extrêmement violent & tout-à-fait contraire, ceux qui la conduiſoient, faiſant tous leurs efforts pour avancer malgré lui, une raffale a ſubitement enlevé la voile & la vergue, ou du moins la déſemparée de façon qu'elle n'a plus été d'ancun uſage, & qu'elle n'a plus pu aider à gagner le vaiſſeau: le capitaine, témoin de ce déſaſtre, a vu toutes les eſpérances qu'il avoit conçues d'un bon repas s'éva-

nouir, & s'eſt trouvé réduit à la dure alternative ou de reſter à bord, ou de mettre à la mer ſa grande chaloupe; il n'a jamais pu ſe réſoudre à préférer ce dernier parti, il ne s'eſt pas même laiſſé tenter par l'idée de l'excellent feſtin qui l'attendoit: il eſt certain, & ce n'eſt pas trop dire, qu'il aimoit ſon vaiſſeau autant que ſa femme, & ſa chaloupe autant que ſes enfans; jamais il n'expoſoit inconſidérément cette derniere aux périls de la mer.

Je ne crains nullement d'avancer que malgré la ſévérité avec laquelle il maintenoit la dignité de ſa place, l'impatience avec laquelle il ſupportoit les inſultes qu'on oſoit faire à ſa perſonne, & le manque d'obéiſſance à ſes ordres, quoiqu'il fut inexorable lors qu'un de ſes matelots venoit à lui manquer, c'étoit pourtant dans le fond un des meilleurs hommes du monde; il étoit le pere de ſes gens, dont il avoit le plus grand ſoin toutes les fois qu'ils étoient malades; jamais il ne faiſoit d'œuvres de ſurérogation qu'il ne les en récompenſât par un verre d'eau de vie de grain; ſon humanité, qu'on me paſſe cette expreſſion, s'étendoit même juſqu'aux animaux;

ſes chats partageoient une partie de ſon affection. Nous en avons eu une preuve convaincante dans la ſoirée, lorſque celui qui avoit fait voir qu'il n'étoit pas deſtiné à être noyé, a été trouvé étouffé ſous un lit de plume dans la chambre. Je tenterois en vain de peindre ſa douleur, & de rendre ſes lamentations, je me contenterai de dire qu'elles furent, on ne peut pas plus touchantes, & parurent avoir quelqu'analogie avec la maniere dont les Irlandois hurlent: ſon bon cœur ou ſa ſenſibilité ne ſe bornoit pas uniquement aux êtres vivans; l'on a vu ci-devant celle qu'il témoignoit pour ſon vaiſſeau & pour ſa chaloupe: en parlant d'un des navires donc il avoit précédemment eu le commandement, & qui n'exiſtoit plus depuis long-tems, nommé *la princeſſe de Bréſil*, il s'exprimoit comme un mari qui auroit perdu une épouſe chérie: ce vaiſſeau ayant ſervi pluſieurs années à tranſporter des marchandiſes à fret & des paſſagers, avoit enſuite fait un métier moins honnête, & avoit été tranſformé en corſaire; dans ce ſervice, pour employer ſes propres mots, il reçut pluſieurs bleſſures épouvantables, que ce

brave commandant reſſentit auſſi vivement que s'il les avoit reçues lui-même.

Jeudi.

Le vent n'ayant donné hier dans la journée aucun ſigne qu'il dût changer, & l'eau qui s'étoit amaſſée dans mon ventre, commençant à m'incommoder & à gêner ma reſpiration, j'ai craint pour la ſeconde fois que je n'euſſe beſoin du trois-quarts, dans un tems où il me ſeroit impoſſible de m'en procurer: J'ai donc pris le parti de recourir à la ponction par précaution; en conſéquence, j'ai envoyé dans la matinée chercher le chirurgien d'un village voiſin, que le capitaine m'a fort prôné, & qui m'a fait l'opération avec beaucoup de dextérité: il m'a paru qu'il joignoit à l'adreſſe du bon ſens & de l'habileté dans ſa profeſſion; je ne ſaurois pourtant rien dire de bien poſitif à ce ſujet, car au moment qu'il ſe préparoit à entâmer une diſſertation ſur l'hydropiſie en général, & ſur la maniere dont j'en étois perſonnellement affecté, j'ai été obligé de l'interrompre, parce que le vent ayant changé, le capitaine a voulu met-

tre à la voile ſur le champ ; je l'ai donc prié, en m'épargnant ſes avis, de vouloir bien opérer.

Je me ſuis par ce moyen délivré du fardeau qui m'embarraſſoit, & qui ne s'eſt pourtant pas trouvé auſſi conſidérable que je l'avois d'abord penſé ; il s'en eſt manqué deux pintes qu'il n'y eût autant d'eau que la derniere fois. Tandis que le chirurgien étoit occupé à la tirer, les matelots l'étoient à lever l'ancre, & ils ont eu fini en même tems : nous avons déferlés nos voiles, & n'avons pas tardé à doubler le cap Berry (*Berry-head*), qui couvre l'entrée de la baye.

A peine avons-nous été un peu au-delà, que le vent, qui, quoique foible, nous avoit favoriſé & pouſſé près de ſix milles en avant, a changé ſubitement, & nous a fait rétrograder ; vainement aurions-nous cherché à lui réſiſter, nous avons été forcés de céder.

Il n'eſt rien arrivé de remarquable pendant la journée : le capitaine a été plus perſuadé que jamais qu'on lui avoit jetté un ſort ; il ne parloit d'autre choſe ; il paroiſſoit non-ſeulement convaincu en général de la réalité de cet enchan-

tement, mais encore ſûr de la perſonne qui lui avoit joué ce tour : s'il avoit vécu du tems du chevalier Matthieu Hale, il n'auroit pas manqué de la dénoncer ; il ſeroit même vraiſemblablement parvenu à prouver ſon accuſation, & l'auroit fait pendre pour l'expiation de ce crime : malheureuſement la loi qui décerne une pareille pêine, & toute la doctrine ſur laquelle elle eſt fondée, ſont tout-à-fait hors de mode ; & les ſorciers, pour me ſervir des propres termes dont un ſavant théologien fit uſage dans une occaſion ſinguliere, ont été ſupprimés par acte du parlement. Cette ſorciere, ſuivant l'idée du capitaine, ne pouvoit être que madame Francis de Ryde, qui, à ce qu'il nous fit entendre, irritée de ce que j'avois dépenſé ſi peu d'argent chez elle, & ne lui avois payé que les choſes qu'elle avoit pu prétendre avec quelque vraiſemblance nous avoir fourni, avoit jetté ce ſort ſur ſon vaiſſeau.

Quoique nous euſſions à peu de choſe près, vers les trois heures après midi, regagné notre premier poſte, il paroiſſoit cependant qu'il nous faudroit encore une heure au moins pour rattrap-

per préciſément le premier endroit où nous avions mouillé : nous avons éprouvé dans cette circonſtance l'un de ces avantages ſi peu ordinaires, que les voyageurs par mer ont ſur ceux de terre ; ces derniers donneroient ſouvent beaucoup d'argent pour ſe procurer la vue d'un de ces hoſpitables manoirs, où l'on eſt aſſuré de trouver *bon logis à pied & à cheval*, & où le voyageur & ſa monture ont lieu de ſe promettre d'y trouver cet appétit que l'exercice ne ſauroit manquer de donner à ceux qui ſe portent bien. A leur arrivée à l'un de ces aſyles, la ſituation du cheval eſt bien préférable à celle du maître : le premier trouve ſon repas tout préparé, quel qu'il ſoit, il le dévore avec délice : le dernier eſt bien moins heureux ; malgré ſon appetit, il eſt toujours un peu difficile, & ſes mets exigent un apprêt ; il faut, pour lui être agréables, qu'ils ſoient bien aſſaiſonnés ; or cet aſſaiſonnement demande du tems ; & quoique le mouton ait peut-être été tué un inſtant avant ſon arrivée, celui qu'il faut pour l'écorcher, pour aller en chercher chez le boucher, ſouvent éloigné de deux milles de l'auberge, fait

qu'il s'écoule pour le moins deux heures, & le malheureux voyageur impatient & mourant d'inanition, peut ronger ſon frein tout à ſon aiſe.

Il en étoit tout autrement de nous : nous avions nos vivres, notre cuiſine & notre cuiſinier à bord ; en prenant tranquillement notre repas, nous pourſuivions également notre route ; il conſiſtoit en poiſſon, très-ſupérieur à celui que l'on ſert à grands frais ſur les meilleures tables de la capitale.

Vendredi.

Ayant été contrariés la veille par le vent, & obligés de revenir à notre premier mouillage, nous avons réſolu de tirer tout le parti que nous pourrions de notre malheur, & d'ajouter aux vivres que nous avions déja, autant de pain & de viande fraîche, dont nous n'étions pas trop bien pourvus, au moment où nous avions mis hier aſſez précipitamment à la voile, qu'il nous ſeroit poſſible. Le capitaine nous a encore conſeillé de faire proviſion de beurre frais ; nous n'y avons pas man-

qué, & nous avons eu ſoin de le ſaler & de le mettre en pots, pour notre uſage à Lisbonne, où il nous a été d'un grand ſecours.

Dans l'après-dîné, j'ai décidé ma femme que j'avois toute la peine du monde de faire conſentir à me quitter, à aller faire un tour à terre, où le galant capitaine a déclaré qu'il étoit prêt à l'accompagner : en conſéquence les dames ſont parties, & m'ont laiſſé ſeul ; je me ſuis couché, & j'ai fait un petit ſommeil tranquille & agréable, dont j'ai été redevable à l'opération de la veille.

Nous avons de cette maniere joui pendant trois bonnes heures de plaiſirs de différentes natures ; après quoi nous nous ſommes rejoints ; & voici ce que ma femme m'a appris au ſujet du gentilhomme que j'ai précédemment comparé à Axylus & de ſon habitation ; elle tenoit ces particularités du capitaine qui l'y avoit conduite & l'avoit préſentée : il avoit abordé & parlé à ce particulier avec l'air & le ton d'une ancienne connoiſſance ; cependant il paroiſſoit que cette intimité n'étoit fondée que ſur un ſimple dîné, que cet honnête

honnête marin avoit fait pluſieurs années auparavant dans ce ſanctuaire de l'hoſpitalité, dans un tems où il ſe trouvoit comme à-préſent, mouillé dans cette rade, pour y attendre un vent favorable.

Samedi.

Ce matin de bonne heure le vent a paru vouloir ſe décider en notre faveur; notre vigilant capitaine a ſaiſi le premier inſtant, & a mis tout de ſuite à la voile avec une forte briſe: comme la marée étoit contre nous, il a recommandé au maître d'une barque qui ſe trouvoit à nos côtés, de nous apporter un gros ſaumon & quelques autres proviſions qu'il avoit achetées, & qui étoient encore à terre.

Notre ancre a été à bord à ſix heures, & avant neuf heures du matin, nous avons eu doublé le cap Berry (*Berry-head*), & avons été par le travers de Dartmouth: ayant avancé en trois heures d'autant de milles, quoique la marée fut directement contre nous, & qu'elle ne nous eût favoriſé qu'autant de tems qu'il en falloit pour ſortir de

la baye, le vent étoit ſi foible, que ſemblable à des amis dont l'affection eſt peu décidée, il étoit difficile de diſcerner s'il étoit pour ou contre nous ; le capitaine a cependant prétendu qu'il nous avoit été favorable pendant ces trois premieres heures : ayant pourtant à la fin reconnu ſon erreur, ou plutôt cet ami qui avoit juſqu'alors marqué de l'irréſolution, ayant paru dans ce moment tout-à-fait décidé, nous avons ſubitement viré de bord ; & le capitaine continuant à aſſurer qu'il étoit enſorcelé, nous avons été obligés de jetter l'ancre, & ſommes triſtement retournés à notre mouillage. Quoique perſonne au monde ne ſoit moins ſuperſtitieux que moi, & que je n'aie jamais cru aux ſorciers, malgré tous les excellens argumens du juge ſuprême mylord Hale, pour prouver leur exiſtence, long-tems avant qu'ils euſſent été ſupprimés par acte du parlement, j'ai cependant peine à concevoir qu'il fut poſſible à un vaiſſeau d'avancer trois milles avec le vent & la marée contraires, ſans qu'il y eut quelque choſe de ſurnaturel : en admettant même que ce premier auroit été neutre, la difficulté me paroîtroit tou-

jours ſubſiſter ; de ſorte qu'on ne pouvoit s'empêcher d'en conclure que le vaiſſeau étoit maudit ou enſorcelé.

Le capitaine penſoit un peu différemment, & s'imaginoit qu'il n'y avoit que ſa perſonne qui fut enſorcelée, parce que le vent, au lieu de perſévérer en ſa faveur (il eſt certain qu'il avoit changé dans la matinée), étoit ſubitement retourné à ſon poſte favori, & l'avoit repouſſé du côté de la baye : ſi c'étoit là véritablement ſon ſentiment, il fut bientôt dans le cas d'en adopter un autre ; car à peine étoit-il à moitié chemin, qu'il lui devint tout-à fait favorable, & cela d'une maniere ſi décidée, qu'il ne fut plus poſſible de s'y méprendre.

Ayant donné ſes ordres pour virer une ſeconde fois de bord, ils ont été exécutés avec beaucoup plus de ſatisfaction que les premiers : nous avons tous été enchantés de cet heureux événement ; quelques-uns de nous n'ont cependant pas laiſſé de regretter les bonnes choſes que nous courions riſque de laiſſer derriere nous par la négligence des pêcheurs. Je pourrois lui donner une épithete moins honnête,

car ils s'étoient ſolemnellement engagés à s'acquitter de notre commiſſion; ce qui leur auroit été très-facile; mais *fides nautica* mérite pour le moins autant d'être tournée en proverbe que *fides punica* l'ait jamais été. Et lorſqu'on ſe rappellera que les Carthaginois deſcendoient des Phéniciens qui, à ce que l'on ſuppoſe, ont fourni les premiers marins, on découvrira probablement l'origine de cette façon de parler, & on ouvrira un vaſte champ aux recherches des antiquaires.

Nous ſouhaitions cependant trop ardemment de pourſuivre notre voyage, pour ſouffrir que rien de ce que nous laiſſions derriere nous, interrompit notre ſatisfaction; pluſieurs circonſtances ſembloient concourir à l'augmenter: le tems étoit, on ne peut pas plus beau; nous étions tous aſſis ſur le pont, au moment que le vent commença à enfler nos voiles: nous avions auſſi autour de nous une vingtaine de bâtimens qui ſe trouvoient dans notre même poſition. J'ai fait dans cette occaſion une réflexion qui, quoique toute naturelle, ne s'eſt peut être point préſentée à l'eſprit d'aucun de ceux qui

compoſoient notre flotte : au moment que je me ſuis apperçu des progrès différens que nous faiſions, aidés de l'influence d'une force ſupérieure, qui, tandis que nous paroiſſions nous-mêmes preſque immobiles, nous pouſſoit en avant : le chemin que nous faiſions alors, comparé à celui que nous avions fait dans la matinée, par nous-mêmes privés d'un pareil ſecours, me rappelloit combien de fois on s'apperçoit dans la vie, que les talens les plus diſtingués ſe trouvent réduits à végéter dans l'obſcurité, en attendant une occaſion favorable de ſe produire ; & dans le cas où ils s'aventurent à mettre à la voile, & à s'expoſer à la merci des flots, s'ils oſent ſe roidir contre les vents & les courans, & n'ont pas la prudence de leur céder & de retourner en arriere, il leur arrive ſouvent de ſe briſer contre les écueils qu'ils tâchent en vain d'éviter, & qui finiſſent par les engloutir.

Nous nous ſommes alors trouvé dans le cas de pourſuivre notre voyage *melioribus avibus*. Le vent s'eſt renforcé tout d'un coup, & a ſi fort ſoufflé en poupe que la terre paroiſſoit fuir loin de notre

vue, s'éloigner auſſi rapidement de nous que nous nous éloignions d'elle. Le capitaine paroiſſoit ſûr du vent, c'eſt-à-dire qu'il ne doutoit pas qu'il ne continuât de même; il eſt vrai qu'il s'étoit ſi ſouvent trompé, que nous ajoutions peu de foi à ſes prédictions pour cette fois-ci; cependant il nous a mieux tenu parole, & nous avons perdu de vue notre terre natale avec le même plaiſir que celui que l'on éprouve à la revoir après une longue abſence.

Dimanche.

Ce matin le capitaine m'a dit qu'il ſe croyoit par ſon eſtimation trente milles à l'oueſt de Plymouth; & il m'a aſſuré avant la nuit que la pointe du Lézard, qui eſt l'extrêmité de Cornouaille, nous reſtoit pluſieurs lieues ſous le vent: il ne s'eſt rien paſſé de remarquable dans la journée, ſi ce n'eſt le ſoin que le capitaine a eu de ſanctifier la ſolemnité du jour, ayant à cet effet, pour me ſervir de ſes propres expreſſions, ſommé tout ſon équipage de ſe rendre ſur le pont, pour y aſſiſter aux prieres ordinaires, dont un ſimple matelot a fait la lecture

d'un ton plus composé, plus pieux & plus intelligible que ne l'est communément celui d'un curé de village, & elles ont été écoutées avec plus de recueillement & d'attention par l'équipage qu'elles ne le sont souvent dans les églises des grandes villes. Je suis réellement persuadé que s'il s'étoit trouvé quelqu'un des nôtres qui eût témoigné aussi peu de respect pour le service divin auquel il assistoit, que beaucoup de petits maîtres & de femmes du bon ton que je connois, qui en pareilles occasions s'efforcent de paroître distraits, pour qu'on ne les soupçonne pas de prendre intérêt à ce culte public, il auroit encouru l'indignation de l'assemblée. Pour dire franchement d'après ce que j'ai vu, ce que je pense de la conduite de nos matelots, tant dans le présent voyage que dans d'autres où je l'ai exactement observée tant à terre qu'en mer, je suis convaincu que rien au monde n'est plus fainéant & plus dissolu qu'eux sur ce premier élément, tandis que sur le dernier qui est celui qui leur est propre, il n'y a personne parmi les gens d'une classe à-peu-près égale à la leur qui leur soit comparable : ils entendent pour la plus grande partie

parfaitement leur profeſſion, toujours empreſſés, & prêts à en remplir toutes les fonctions, ſans jamais ſe plaindre de la fatigue, ou redouter les dangers qui y ſont attachés. Les ſoldats eux-mêmes ne ſont ni mieux diſciplinés, ni plus obéiſſans qu'eux aux ordres qu'on leur donne; pendant qu'ils ſont à bord, ils ſe ſoumettent ſans murmurer à tout ce qu'on exige d'eux; leur vertu, leur patience & leur courage ſont tous les jours miſes aux plus fortes épreuves.

Malheureuſement toutes les fois qu'ils ſortent du vaiſſeau, ils paroiſſent y laiſſer ces bonnes qualités. Hors de l'eau, le matelot eſt réellement tout auſſi à plaindre que le poiſſon l'eſt, quand on l'a ôté de ſon élément; car quoique le premier ait ceci de commun avec les autres animaux amphibies, qu'il vit, & exiſte également à terre, cependant s'il vient à y ſéjourner, il ne manque jamais d'y devenir dangereux & nuiſible.

Le vaiſſeau ayant été paſſablement agité depuis que nous ſommes ſous voile, nos femmes ont recommencé à ſe ſentir du mal de mer, & je me ſuis retrouvé dans ma ſolitude: j'ai été près de vingt-quatre heures ſans dire un ſeul

mot à perſonne : ma ſituation étoit très-ſinguliere, & fort peu agréable : je me trouvois confiné dans un cercle fort étroit avec une vingtaine de créatures humaines, parmi leſquelles à peine s'en trouvoit-il une ſeule avec qui je puſſe m'entretenir ; j'en ſentois mieux que perſonne tout le déſagrément, me trouvant alors dans des diſpoſitions tout-à-fait ſociales, & très-peu porté à m'entretenir de mes propres penſées. Cette poſition, dans laquelle ma deſtinée me plaça pour la premiere fois de ma vie, lors de notre relâche aux Dunes, me fit naître l'idée de m'enrôler parmi les écrivains de voyage ; & c'eſt à elle que je ſuis redevable de quelques-uns des morceaux les plus amuſans de ce journal ; (ſuppoſé qu'il s'y en trouve de tels) ils ſont les fruits des momens les plus pénibles que j'aye encore paſſés.

Lundi.

A midi, le capitaine a eſtimé d'après ſon obſervation qu'Oueſſant nous reſtoit au nord, à la diſtance de quelques lieues, & que nous entrions dans la baye de Biſcaye : nous y avions déja fait quel-

ques milles, lorſque le vent a commencé à foiblir, & a fini par un calme tout plat; nos voiles nous devenant inutiles, nous les avons ſerrés; tandis que nous étions dans cette triſte ſituation, plus redoutée des matelots que la plus violente tempête, nous avons été allarmés par la perte d'une groſſe & belle piece de bœuf ſalé que l'on avoit mis à la traine pour la déſaler: tous les ſoupçons ont bientôt été réunis rélativement au voleur; & les matelots n'ont pas tardé à en faire la capture: ce n'étoit autre qu'un monſtrueux requin, qui ne ſachant pas ſe contenter de ſa premiere proye, a voulu s'emparer d'une ſeconde; ce qu'il n'a pu faire ſans avaler en même tems un gros crochet de fer auquel elle étoit attachée, & par le moyen duquel on l'a tiré à bord du vaiſſeau.

J'aurois cru pouvoir me diſpenſer de parler de cette priſe; mais il m'a paru qu'en taiſant une pareille circonſtance, j'aurois péché contre les régles & les uſages adoptés par les écrivains de voyage mes confreres; d'ailleurs, cet événement a été ſuivi d'un autre qui m'a paru digne de remarque; ſavoir que la piece de bœuf que nous avions perdue s'eſt retrouvée

toute entiere dans l'eſtomac de cet animal qui l'avoit avalée ſans la mâcher, & n'avoit par conſéquent point encore commencé à la digérer ; on l'en a donc tirée, & elle a été entaſſée pêle-mêle avec le voleur dans une même marmite ; & ils ont l'un & l'autre ſervi de pâture à l'équipage.

Nous avons auſſi trouvé pendant ce calme le mat d'un gros vaiſſeau, que le capitaine a jugé avoir flotté au moins trois ans ſur les ondes ; il étoit entouré d'une eſpece de coquillage connu ſous nom de *barnacle*, qui ſert vraiſemblablement de pâture à un certain poiſſon auquel notre capitaine a donné le nom de *poiſſon de rocher* ; aſſurant que c'étoit l'un des plus excellens que la mer fournit : nous ſommes dans le cas de l'en croire ſur ſa parole, car quoiqu'il parvint à en bleſſer un avec ſon arpon aſſez ſérieuſement, pour qu'il n'ait pu en réchapper, il lui a été impoſſible de s'en ſaiſir : la pauvre bête lui a échappé pour languir encore quelques heures, & mourir à la fin, après avoir reſſenti les douleurs les plus cuiſantes.

Sur le ſoir, le vent a recommencé à ſouffler, & il s'eſt renforcé de maniere,

que nous nous ſommes avancé de plus de vingt lieues avant l'obſervation du lendemain (mardi), & il nous a conduit juſqu'au 47. deg. 42. min. de latitude ; le capitaine nous a promis que nous ſerions très-peu de tems à traverſer la baye ; il s'eſt pourtant trompé, car le vent a foibli à un tel point au coucher du ſoleil, qu'à peine avons-nous avancé d'un mille pendant toute la nuit.

Mercredi.

Le vent a un peu repris après le lever du ſoleil, il nous a fait filer entre trois & quatre nœuds ou milles par heure : nous nous ſommes trouvés à midi près du milieu de la baie de Biſcaye ; alors le calme nous a repris, & il étoit ſi parfait qu'à peine avons-nous pu avancer d'un mille en pluſieurs heures. Peut-être mes lecteurs qui n'ont jamais été en mer, ſe formeront-ils une idée moins déſagréable de ce calme qu'il ne l'étoit réellement ; nous en étions cependant plus affectés que nous ne l'aurions été de la tempête ; car comme les paſſions iraſcibles qui affligent l'humanité, portent aſſez ordinairement ceux qui y ſont ſu-

jets, à s'abandonner à leur reſſentiment long-tems après que la mémoire de l'injure à laquelle ils avoient été ſenſibles, devroit être effacée : la mer à ſon tour ſemble imiter leur exemple ; elle s'eſt élevée tout auſſi haut que les montagnes, & a balotté notre pauvre vaiſſeau d'une étrange maniere, le jettant tantôt en avant, tantôt en arriere, & cela avec une ſi grande violence, qu'à peine y avoit-il un ſeul homme à bord qui ſe tint mieux ſur ſes jambes que moi ; tous les uſtenciles de la chambre n'ont fait que rouler de côté & d'autre, & ſi les ſieges n'avoient pas été cloués au plancher, nous aurions auſſi roulés à notre tour : dans cette ſituation, nos tables étant liées avec des cordes, nous avons le capitaine & moi, non ſans quelque difficulté, pris notre repas, & avalé du bouillon dont nous avons répandu la meilleure partie : le reſtant de notre dîné étoit compoſé d'un canard domeſtique, vieux & maigre : j'ai eu moins de regret dans cette occaſion à la perte de mes dents que je ne l'aurois eu dans toute autre ; elles étoient hors d'état de l'attaquer.

Nos femmes qui s'étoient hazardées

dans la matinée à ſortir de leurs tannieres, ont été forcées d'y rentrer & de ſe remettre au lit; nous n'en avons plus entendu parler de toute la journée, pendant laquelle je n'ai eu d'autre conſolation, que les concluſions que j'ai tirées du réſultat de ma converſation avec le capitaine; ſavoir, que la houlle étoit ſouvent bien plus forte que celle que nous éprouvions dans ce moment: il eſt vrai que ce brave marin s'eſt montré dans cette occurrence beaucoup plus communicatif qu'il ne l'avoit été juſqu'alors, m'ayant fait part des traverſes qu'il avoit eſſuyées depuis quarante ſix ans qu'il fréquentoit la mer; elles étoient telles qu'elles auroient effrayé l'ame la plus intrépide, & auroient été capables de détourner l'homme le moins timide d'entreprendre le plus petit voyage ſur cet élément: ſi elles étoient généralement connues, je ne craindrois pas d'affirmer que nos femmes de qualité refuſeroient certainement d'hazarder leurs foibles rejettons ſur un frêle bâtiment. Par ce moyen, notre marine ſe trouveroit privée de nombre de jeunes & nobles capitaines de haut-bord, qui ont à vingt-deux ans acquis plus de connoiſſances & d'ex-

périence que les marins ordinaires n'en ont communément à ſoixante.

Ceci paroîtra peut-être d'autant plus extraordinaire, que l'éducation des uns & des autres ſemble être à-peu-près la même, le courage d'aucun d'eux n'ayant été mis à l'épreuve par une tempête ſemblable à celle dont Virgile nous donne la deſcription, dans laquelle tout inſpire qu'il étoit des muſes; je ſuis perſuadé qu'il auroit été ſurpaſſé par celle que m'a fait le capitaine de pluſieurs qu'il avoit eſſuyées.

Sur le ſoir, le vent ayant continué au nord-oueſt, s'eſt encore renforcé, & cela ſi ſubitement qu'il a paru par l'eſtimation de la journée, que le cap Finiſterre nous reſtoit au ſud à la diſtance de quelques milles. Nous faiſions alors réellement beaucoup de chemin ou plutôt nous vôlions, & filions près de dix nœuds par heure; le capitaine dans l'épanchement de ſa bonne humeur, nous a aſſuré qu'il iroit dimanche prochain à l'égliſe à Lisbonne, perſuadé que le vent ne diſcontinueroit point de nous favoriſer; pour le coup, nous l'en avons cru ſur ſa parole; ce qui n'a pas empêché qu'il ne l'ait encore démenti, car ſur le

ſoir, nous nous ſommes retrouvés en calme.

Dans cette ſituation, quoique retardé dans notre voyage, nous avons été amuſés par une ſcene qu'on ne voit jamais ailleurs qu'à la mer, de ſorte que ceux qui n'ont point quitté la terre, ne ſauroient s'en former qu'une idée très-imparfaite; nous étions tous aſſis avec les dames ſur le pont, la ſoirée étoit, on ne peut pas plus agréable; on n'appercevoit pas le moindre nuage au ciel; le ſoleil étoit le ſeul objet qui fixoit notre attention: il eſt vrai qu'il s'eſt couché dans toute ſa pompe, & avec un éclat bien ſupérieur à toute eſpece de deſcription; tandis que nous étions occupés à le contempler avec admiration, notre vue en a été détournée par l'apparition de la lune qui s'eſt montrée du côté oppoſé: elle étoit alors dans ſon plein; en s'élevant elle a préſenté à nos yeux l'objet qui, après le ſoleil, eſt le plus magnifique qu'offre l'univers entier; comparé à la ſplendeur de ces deux aſtres, la richeſſe de nos théâtres, ou la pompe des cours ſont des objets à peine capables de fixer l'attention des enfans.

Nous n'avons quitté le pont que fort

tard, le tems étant fort doux & ſi chaud, que l'altération du climat a influé ſur mon tempérament qui s'en eſt reſſenti. La mer ſe trouvoit encore très-agitée ; mais elle ne l'étoit pourtant pas à beaucoup près autant qu'elle l'avoit été auparavant ; & nous nous en appercevions moins ſur le pont que dans la chambre.

Vendredi.

Le calme a continué juſqu'au lever du ſoleil que le vent s'eſt fait ſentir à ſon tour, malheureuſement il nous étoit contraire étant au ſud-ſud-eſt, qui eſt préciſément celui que Junon auroit demandé à Eole, ſi Enée s'étoit trouvé dans la même latitude que nous, & qu'il eût voulu aller à Lisbonne.

Le capitaine a été dans cette circonſtance de la plus mauvaiſe humeur poſſible, ſa figure étoit refrognée ; il a déclaré très-ſérieuſement que les choſes alloient de mal en pis, & qu'un vent tout-à fait contraire étoit préférable au calme : ſi nous euſſions ſuivi la route que le vent paroiſſoit nous indiquer, nous aurions été directement à Terre-

neuve, à moins que nous n'euſſions rencontré l'Irlande en notre chemin : il ne nous reſtoit que deux expédiens pour éviter ce malheur, l'un de relâcher dans un des ports de la côte de Gallice, l'autre de battre la mer en gouvernant à l'oueſt, & portant le moins de voiles que nous pourrions ; c'eſt ce dernier parti que nous avons pris.

Quant à nous pauvres paſſagers, toute eſpece de relâche auroit été de notre goût, ſur-tout dans la circonſtance préſente, où non-ſeulement toutes nos proviſions fraîches, à l'exception de quantité de vieilles poules & de vieux canards, & même le pain, tiroient à leur fin; il ne nous reſtoit que le biſcuit de mer dont mes dents m'interdiſoient l'uſage : de ſorte que c'eſt alors pour la premiere fois de ma vie que j'ai connu ce que c'étoit que manquer de pain.

Le vent a cependant été bien plus traitable que nous nous en étions d'abord flattés : ayant diminué de force avec le coucher du ſoleil, il a changé à l'approche du lever de la lune, & nous eſt redevenu favorable, quoique ſi foible, que ſuivant notre obſervation, nous ne nous ſommes trouvés le lendemain que peu

au ſud du cap Finiſterre : ce ſoir à ſix heures, le vent qui avoit été très-modéré pendant toute la journée, a fort augmenté, & continuant à nous favoriſer, nous avons filé ſept nœuds par heure.

Nons avons apperçus dans la journée une voile, la ſeule, à ce qu'on m'a aſſuré, que nous ayons vue dans tout le tems que nous avons mis à traverſer la baye : ce qui m'engage à en faire mention, c'eſt que cela m'a paru ſingulier : quoiqu'elle ſe trouvât ſi éloignée qu'à peine pouvois-je diſcerner ce que c'étoit, les matelots l'ont reconnue pour un ſenault deſtiné pour un des ports de Gallice.

Dimanche.

Après les prieres dont notre bon capitaine a fait la lecture ſur le pont à voix intelligible, & ſans autre contreſens que celui de lire Lyon pour Elie dans la ſeconde leçon du jour, nous nous ſommes trouvés parvenus au 42. deg. & le capitaine a aſſuré que nous ſouperions par le travers d'Oporto : nous avons eu peu de vent pendant la journée ;

mais comme il étoit tout-à-fait en notre faveur, nous y avons ſuppléé par la quantité de voiles, ayant mis dehors toutes celles que nous avions ; nous faiſions près de quatre milles par heure, quoique fort mal à notre aiſe, étant continuellement balottés ; j'ai plus ſouffert dans ce moment que je n'avois ſouffert de tout le voyage ; il me ſembloit qu'on m'arrachoit les entrailles ; le ciel étoit cependant ſi clair & ſi ſerein que le capitaine qui avoit repris toute ſa bonne humeur, a prétendu n'avoir jamais paſſé de ſa vie une plus agréable journée en mer.

Le vent s'eſt renforcé au point que pendant toute la nuit, nous avons filé plus de ſix nœuds par heure.

Lundi.

Notre capitaine perſuadé qu'ayant atteint la latitude de 40. deg. il devoit être tout près des Berlingues, n'a pas tardé à les découvrir, & vers les cinq heures de l'après midi, nous les avons apperçues très-diſtinctement ; c'eſt la premiere terre que nous ayons

vue depuis que nous avons quitté la côte de Devon. Elles ſont compoſées d'une quantité de rochers formant quelques petites iſles peu éloignées du continent ; il n'y en a que trois qui paroiſſent au-deſſus de la mer.

Les Portugais y entretiennent un poſte qui mérite à peine ce nom ; ſa garniſon conſiſte en un petit nombre de criminels condamnés à y faire le ſervice pendant un certain tems : ils ont peut-être en cela prétendu imiter l'exemple des Egyptiens qui, ſuivant Diodore de Sicile, agiſſoient de la même maniere. Ce peuple ſage & prudent, pour empêcher que les mœurs ne fuſſent dépravées par le commerce des méchans, bâtit une ville ſur les côtes de la mer rouge, où il confinoit la plus grande partie des malfaiteurs, auxquels il imprimoit préalablement une marque indélébile pour prévenir leur fuite, & qu'ils ne revinſſent ſe mêler parmi les citoyens vertueux.

Ces écueils ſe trouvent ſitués à environ quinze lieues nord-oueſt du cap Roca, ou de la Roche, autrement dit le roc de Lisbonne, que nous

avons doublé le lendemain de bon matin ; le vent nous y auroit certainement conduit plus tôt ; mais le capitaine n'étoit point preſſé, ce délai ne pouvant lui cauſer aucun préjudice.

Mardi.

Ce cap eſt une très-haute montagne ſituée au côté ſeptentrional de l'entrée du Tage, qui prenant ſa ſource au-deſſus de Madrid, & ne tardant pas à devenir navigable pour de petits bâtimens, après une longue courſe, vient enfin ſe décharger dans la mer, environ quatre lieues au-deſſous de Lisbonne.

Au ſommet de ce rocher eſt un hermitage, actuellement habité par un Anglois, qui étoit auparavant capitaine d'un vaiſſeau marchand employé aux voyages de Portugal : ayant changé de religion & de mœurs, les ſiennes n'étant pas des plus pures, il ſe réfugia dans cette ſolitude pour y faire pénitence : il eſt très-âgé, y ayant nombre d'années qu'il vit dans cette retraite, pendant leſquelles il a reçu quelques ſecours de la famille royale,

principalement de la préſente reine douairiere que ſa piété engage à ne rien épargner pour parvenir à faire des proſélytes : elle a coutume de dire, que le ſalut d'une ſeule ame ne paye que trop tout ce qui pourroit lui en couter pour parvenir à un but ſi ſalutaire.

Nous avons été obligés d'attendre ici la marée montante, & nous avons eu la ſatisfaction de contempler tout à notre aiſe la perſpective de ce pays, dont le ſol dans cette ſaiſon de l'année reſſemble exactement à la terre d'une vieille briquetterie, ou à un champ dont on a enlevé le gazon, & que l'on a mis en monceau pour le brûler, afin de l'engraiſſer. De toutes les vues du monde, il n'en eſt peut-être point de plus propre à inſpirer de la vanité à un Anglois, & à lui faire ſentir combien il eſt heureux d'habiter un pays, qui ſurpaſſe, ſelon moi, par ſa verdure tous les autres : celui-ci ſe trouve encore privé d'arbres un peu élevés ; on n'en découvre aucun dans une étendue de pluſieurs milles dont la taille ſoit au-deſſus de celle d'un arbriſſeau.

Nous avons pris ici un pilote ; c'é-

toit le premier Portugais auquel nous euſſions parlé juſqu'à préſent ; il nous a donné un exemple frappant de la ſoumiſſion religieuſe que les peuples ont ordinairement pour les loix & les réglemens de leur patrie ; car comme en Portugal, c'eſt un crime capital de ſe prêter à faciliter à un paſſager les moyens de ſe rendre clandeſtinement du bord d'un vaiſſeau arrivant, à terre, avant que la viſite ait été préalablement faite, & que tous ceux qui s'y trouvent n'ayent été examinés par les officiers, connus ſous le titre d'inſpecteurs de la ſanté ; ce digne pilote, pour une ſomme très-modique, a conduit de cet endroit, au-delà duquel il lui étoit défendu d'avancer, le prêtre Portugais venu avec nous au rivage voiſin ; il n'a point craint d'enfreindre l'ordonnance de ſon roi, & nous a prouvé par cette conduite le cas qu'il faiſoit de ſes volontés.

Nous ne ſommes entrés dans le Tage qu'à midi, après avoir paſſé à la vue de pluſieurs vieux châteaux & de quelques autres édifices, reſſemblans aſſez à d'anciennes ruines : nous ſommes enfin arrivés ſous le château de Belle-

Iſle,

Iſle, d'où nous avons eu la vûe diſtincte de Lisbonne, & d'où nous n'étions plus éloignés que de trois milles.

On nous y a ſalué d'un coup de canon; c'étoit un ſignal pour nous défendre de paſſer outre, juſqu'à ce que nous euſſions ſatisfait à certaines formalités dont aucuns vaiſſeaux ne ſont exempts à leur entrée dans ce port.

Nous avons donc été obligés de laiſſer tomber l'ancre, & d'attendre patiemment l'arrivée des commis de la douanne, ſans la permiſſion deſquels on ne ſauroit avancer plus loin.

Leur viſite a été ſuivie d'un de ces magiſtrats de ſanté dont j'ai déja parlé. Il n'eſt entré à bord qu'après que tous ceux qui s'y trouvoient ont paru ſur le pont, & qu'il les a eu examinés l'un après l'autre: j'ai un peu prolongé la durée de cette cérémonie, & il a fallu du tems pour me ſortir de la chambre, & me tranſporter au grand air. Le capitaine s'étoit imaginé que le mauvais état de ma ſanté auroit dû me ſauver cette corvée, & qu'il ſuffiroit que ce magiſtrat, que cette premiere viſite ne diſpenſoit pas de celle de la chambre, m'y examinât, lorſ-

qu'il y entreroit ; mais n'y ayant point voulu consentir, il s'est fait un devoir de s'acquitter exactement & au pied de la lettre de ses fonctions. Lorsqu'on l'a eu instruit de mon triste état, il s'est écrié d'un ton d'autorité, *qu'on l'apporte ici :* on s'est mis sur le champ en devoir de lui obéir : c'étoit réellement un personnage de grande dignité, & très-scrupuleux dans l'exercice de ses fonctions ; ce qui mérite d'autant plus d'être admiré, que les émolumens de sa charge se montent à peine à trente livres sterlings par année.

Avant qu'un vaisseau ait été visité par l'un de ces officiers de police, personne n'a le droit d'y entrer ni celui d'en sortir : nous avons eu une preuve bien convaincante de l'exactitude avec laquelle on se conforme à ce réglement. Le jeune homme que j'ai dit être un de nos passagers, ayant fait savoir à son pere son arrivée, celui-ci étoit parti sur le champ dans une chaloupe de Lisbonne, pour venir à sa rencontre jusqu'à Belle-isle ; il étoit fort empressé d'embrasser un fils qu'il n'avoit pas vu depuis plusieurs

années ; & lorſqu'il s'eſt trouvé à côté du bâtiment, il n'a oſé y monter, ni le jeune homme en deſcendre ; & ils ont attendu que la viſite eût été faite.

Il ſe trouvera peut-être parmi mes lecteurs quelques perſonnes qui loueront la ſageſſe de ces précautions ſi juſtement combinées, pour préſerver le Portugal de toute maladie peſtilentielle ; elles paroîtront vraiſemblablement trop minutieuſes & trop gênantes à d'autres, pour être toujours obſervées avec la même exactitude, ſurtout dans les tems où il n'y auroit rien à craindre, tout comme dans ceux où il y auroit du riſque à les négliger. Je n'entreprendrai point de décider cette queſtion, je me contenterai ſimplement d'obſerver que je n'avois point encore vu ni connu d'endroit au monde, où un voyageur eut autant de peines & d'embarras à ſon arrivée que celui-ci. Ces formalités n'aboutiſſent ainſi que toutes les autres de cette eſpece qu'à autoriſer des gens du néant à ſe montrer impunément brutaux & groſſiers, ou à rançonner cruellement ceux ſur leſquels ils exercent leur miniſtere, ſelon que les circonſtances les mettent

dans le cas de ſatisfaire leur vanité ou leur avarice.

Le pouvoir confié à d'autres commis d'enlever juſqu'à une priſe de tabac en poudre, & juſqu'à la moindre feuille de celui à fumer qu'on apporte dans ce pays d'un port étranger, fut-ce pour ſon propre uſage, eſt à-peu-près de la même nature; ils en uſent avec beaucoup d'inſolence, ce qui eſt d'autant moins ſurprenant, qu'il ſe trouve entre les mains de la plus vile canaille qui en abuſe honteuſement; car ſous prétexte de vous fouiller, pour s'aſſurer ſi vous en avez dans vos poches, ils ne manquent point de vous voler tout ce qu'ils peuvent: ce qui eſt ſi bien reconnu, que lorſqu'ils vinrent à bord, nos matelots nous en prévinrent, & nous dirent en anglois: Meſſieurs & Meſdames prenez garde à vos épées & à vos montres. Rien n'eſt comparable au mépris & à l'averſion que notre équipage témoigna avoir pour ces malheureux pendant tout le tems qu'ils reſterent dans le vaiſſeau.

Catherine d'Arragon, veuve du prince Arthur, fils aîné d'Henri VII, mariée après ſa mort à ſon frere Henri VIII,

dont elle fut enſuite divorcée, eſt enterrée à Belle-iſle. Tout près de l'égliſe où repoſent les reſtes de cette infortunée princeſſe, ſe trouve un vaſte couvent de jéronymites, qui eſt l'un des plus beaux édifices qu'il y ait dans tout le royaume.

Sur les minuit, notre vaiſſeau ayant préalablement eſſuyé toutes les viſites d'uſage, nous avons profité de la marée, & nous étant avancé juſques devant la ville, nous y avons jetté l'ancre par un tems calme & un beau clair de lune, qui ont rendu ce petit trajet fort agréable pour nos dames, elles en ont joui pendant trois heures; pour moi je n'ai pu en jouir que par contre-coup, ma ſatisfaction étoit par conſéquent moins vive que la leur: il faudroit, pour être inſenſible au plaiſir des autres, l'être tout-à-fait aux douceurs de l'amitié.

Mercredi.

Lisbonne, dans le port de laquelle nous nous trouvons dans cet inſtant, eſt bâti, à ce qu'on prétend, ſur un même nombre de collines que l'ancienne

Rome; on ne ſauroit les diſtinguer toutes de la mer; on ne découvre qu'une groſſe montagne haute, & un rocher avec des édifices qui, s'élevant en amphithéâtre les uns au-deſſus des autres, & cela d'une maniere très-eſcarpée & preſque perpendiculaire, font qu'ils paroiſſent tous n'avoir qu'un ſeul & même fondement.

Comme les maiſons, les couvens, les égliſes & les autres édifices publics ſont vaſtes & bâtis en pierres blanches, la vue, à une certaine diſtance, en eſt très-agréable; mais lorſqu'on s'en trouve plus près, & qu'on s'apperçoit qu'ils ſont dénués de toute eſpece d'ornement, toute idée de magnificence s'évanouit ſur-le-champ. Tandis que j'étois occupé à contempler cette ville, qui reſſemble ſi peu à celles que j'ai vues juſqu'à préſent, je n'ai pu m'empêcher de réfléchir, qu'un homme qui ſe trouveroit tout-d'un coup tranſporté de Palmyre ici, & qui n'auroit jamais vu que cette premiere, ne pourroit que ſe former l'idée la plus avantageuſe de l'architecture des anciens, & de ſon excellence. Quelles déſolations, quels ravages, & quels bouleverſemens dans

les arts & les ſciences, ne penſeroit-il pas que les inondations & les conquêtes des Barbares auroient cauſé ſur la ſurface du globe, dans le laps de tems qui s'eſt écoulé entre la fondation de ces deux métropoles?

J'attendois depuis deux grandes heures ſur le pont le retour de mon domeſtique, que j'avois envoyé à Lisbonne commander un bon dîné, (j'en avois beſoin pour réparer la mauvaiſe chere que je faiſois depuis pluſieurs jours), & me chercher une chaiſe qui m'attendroit au bord de la mer: nous n'étions malheureuſement point encore au bout de nos peines, & il nous reſtoit de nouvelles longueurs à eſſuyer de la part du *providore*: ſur les trois heures, tems où faute de nourriture, j'étois plutôt foible d'inanition que de faim, mon laquais eſt revenu, & m'a dit qu'on avoit récemment publié une ordonnance qui défendoit formellement à tout paſſager de mettre pied à terre, avant qu'il en eût obtenu une permiſſion ſpéciale, qu'il auroit lui-même été mis en priſon pour ne s'y être pas conformé, s'il n'avoit trouvé moyen de ſe faire paſſer pour le domeſtique du capitaine: il a

ajouté que ce dernier avoit fait ſon poſſible pour me procurer cette licence; que c'étoit malheureuſement alors le moment où le *providore* repoſoit après ſon dîné, & qu'à peine le roi lui-même oſeroit troubler ſon ſommeil.

Pour éviter la prolixité, je dirai que le *providore* s'étant enfin éveillé, il a expédié cette permiſſion tant déſirée, & a ſatisfait à cette abſurde formalité: il m'a donc été loiſible de me rendre ou plutôt de me faire porter à terre.

Il eſt aſſez difficile de concevoir ce qui peut avoir donné lieu à un pareil réglement. Peut-être que dans les commencemens de leur révolte, & avant qu'ils euſſent pu donner à leur conſtitution une forme ſtable, les Portugais avoient cherché à ſe garantir de toute eſpece de ſurpriſe. Le cheval de Troye eſt un exemple mémorable qui juſtifie leurs précautions: ils n'ont d'ailleurs ni murailles, ni remparts qui les défendent; & un vaiſſeau du port de deux ou trois cent tonneaux, eſt capable de contenir un corps de troupes bien plus conſidérable que celui que renfermoit cette fameuſe machine, quoique Virgile nous diſe (un peu

hyperboliquement ſelon moi) qu'elle étoit auſſi haute qu'une montagne.

Sur les ſept heures du ſoir étant parvenu à terre, on m'a mis dans une chaiſe qui m'a conduit à travers la ville la plus ſâle, & en même tems l'une des plus peuplées de l'univers, à une eſpece de caffé, très-agréablement ſitué ſur le ſommet d'une colline, à environ un mille de la ville, d'où l'on découvroit le cours du Tage depuis Lisbonne juſqu'à la mer.

On nous a ſervi un excellent ſoupé, que l'on nous a fait payer tout auſſi cher, qu'il auroit pu nous en couter dans une des auberges de la route de Bath à Londres.

C'eſt à cette heure que nous pouvons nous écrier avec raiſon, dans la joie de notre cœur :

Egreſſi optata Troës potiuntur arena.

Ainſi donc, en faiſant uſage des propres expreſſions d'Horace :

. . . . *Hic finis chartæque, viæque.*

F I N.

584338